



UNIVERSITE D'AIX-MARSEILLE

ED 356 – COGNITION, LANGAGE, EDUCATION

UFR PSYCHOLOGIE

LABORATOIRE DE PSYCHOPATHOLOGIE CLINIQUE LANGAGE ET
SUBJECTIVITE EA 3278

Thèse présentée pour obtenir le grade de docteur de

Aix-Marseille Université

Psychologie

Philippe CALESTROUPAT

Le temps d'un symptôme, ou le temps de se penser à
l'adolescence : une clinique du regard.

Soutenue le 26/04/2016 devant le jury :

M. Jean-Jacques RASSIAL Professeur AMU Examineur

Mme Michèle BENHAÏM Professeur AMU Directeur de thèse

M. Jean-Michel VIVES Professeur NICE SOPHIA ANTIPOLIS Rapporteur

M. Olivier OUVRY Maître de Conférences, HDR PARIS 13 Rapporteur

Résumé

Si nous accordons le statut de pré-discours, comme prétexte, à l'ensemble des manifestations de la vie quotidienne des adolescentes placées hors de leurs familles, nous constatons que la dimension du visuel émerge comme convocation de l'adulte, au chevet d'un sujet de la parole en quête d'une image possible de lui-même.

En s'appuyant sur l'écriture de Lacan, pour qui l'acting-out cherche la monstration du reste de la division du sujet, la clinique nous donne à considérer la position du sujet en écho à la place que fût celle de l'infans sous les yeux des parents. Nous lirons ce moment de l'adolescence, comme un « moment logique » et un « après coup du stade du miroir » à la suite de J.J.Rassial.

Nous faisons l'hypothèse que quand la circularité du narcissisme est rompue trop tôt ou n'a pas eu lieu, alors ce cercle s'ouvre pour aller chercher tout droit et violemment dans le réel de l'origine, de la mère, le sentiment d'existence qui n'a pas pu se consolider par la fabrication de l'absence, sa représentation, et le langage qui ordonnera le sentiment d'altérité.

Par leurs paroles ces adolescentes se présentent comme sujets, soit englobées, soit hors champ du regard de leur mère, puis dans une confrontation agie, par des tentatives de paroles, par des « acting-out », ou des passages à l'acte envers leur mère ou envers l'autre.

Une confrontation à l'image réelle, première image du corps quand l'effet de la spécularisation reste insuffisant laisse le sujet dans un espace imaginaire capté par la mère. La séparation ratée se recherche dans le heurt réel avec la mère, comme rencontre impossible de la cause du désir, d'un réel « ce qui revient toujours à la même place »¹.

¹ J. Lacan, « Le séminaire sur la lettre volée » dans « *Ecrits I* », Editions du Seuil 1966-99.

Ce réel, à défaut d'être déplacé, se met à distance par le voile du désir que sous-tend l'acte de la specularisation, qui cache le réel de la perte et assigne l'enfant à une place de sujet de la parole. Dans un effort que nous avons nommé regrédient, vers ce temps du regard, les jeunes dans le conflit cherchent à quitter la captation de leur mère, ou à apparaître sous leur regard.

L'entrée dans un discours propre de l'adolescente, en s'appuyant sur son entrée dans le langage depuis l'image de la mère, dépend de la renégociation de ce moment.

Outre le sentiment d'existence lié à la présence et regard de l'autre parent, la transmission de la féminité est en jeu. L'enjeu de la place du phallus, comme limite à la toute jouissance et l'évitement illusoire de la castration font éclater les conflits lors de la puberté des filles. La puberté ne peut s'envisager sous le regard direct de la mère, à l'image d'Athéna qui fournit un bouclier réfléchissant pour protéger Persée de la vue de Méduse dont elle a produit le regard mortel, le regard des mères est empreint d'une grande ambivalence quant au dévoilement d'une sexualité qui ne se parle pas.

Le déplacement de la mère imaginaire vers la mère symbolique par la triangulation du symbole phallique représenté par le père, quand il n'a pu se faire, ou est trop fragile, ne permet pas de « repérer la place exacte du désir de la mère »². A ce déplacement, translation qui n'a pas eu lieu pendant l'enfance, est agi en écho le placement par le juge de la jeune adolescente.

Alors cette place se résoudra dans un immobilisme sur la frontière entre mère et fille, et le monde, frontière qui ne divise pas par la perte de la division subjective, une frontière qui enferme et exile le discours.

L'adolescente prend souvent par une assignation inconsciente la place de « l'objet a », comme reste, réel inavouable de l'économie psychique familiale, hors de portée du regard par le placement hors famille.

De l'image du pictogramme que définit P. Aulagnier, aux mots, les images premières en ce qu'elles recouvrent l'infans et le monde sans rien perdre, ne cèdent pas sans conflit pour représenter le « hors soi, manifeste du désir de l'autre ».³

Ainsi cette angoisse première peut faire résistance à l'installation de la métaphore et devient une blessure du langage qui ne peut distancer le réel et dire le monde, sinon de manière contiguë.

La place du sujet comme reste et cause du désir, en a, s'avère une place impossible dans le discours. La relation mère-fille tente de la retrouver en nouant réel et

² J. Dor, « la structure du sujet », dans « *introduction à la lecture de Lacan* » Denoel, 2002.

³ P. Aulagnier, « *La violence de l'interprétation* », le fil rouge, PUF, 1975/2013.

imaginaire, dans un rapport équivalent du discours capitaliste où sujet et objet renouent leurs rapports sans limite. Ce mouvement en écho à une société maternelle dont il reprend les structures de discours et les images, n'autorise pas un discours propre, pourtant but essentiel de la démarche adolescente.

La demande d'amour envers la mère imaginaire, dans le heurt et le transfert est une demande de parler, d'être sujet de la parole, là où l'adolescente en souffrance se trouve comme reste des difficultés de subjectivation des parents.

Alors que l'espace de la sphère maternelle tend à confondre énoncé et énonciation de la même manière que se recouvrait l'image réelle et l'infans, le sujet cherche une discordance dans un discours adolescent qui relie énonciation et énoncé, en les distinguant par une place intermédiaire, l'axe du désir et du fantasme. Pour nous, l'adolescent n'élabore pas seulement un discours comme produit de son évolution, il se produit par l'acquisition d'un discours propre.

Accompagner l'adolescent en souffrance hors d'une place en proximité du réel à la limite de la parole revient à accompagner le sentiment de perte qu'économise une relation imaginaire, dans le soutien à l'élaboration d'un discours.

Le regard désirant en ce qu'il voile le réel, et la reconnaissance d'un discours propre en ce qu'il réfléchit l'énonciation, crée les espaces de la perte portée par la castration, et délimite une place possible de sujet barré. Pour cela l'adolescent conjugue au présent, son désir futur et les fondements de son langage, le temps régrédient de la réorganisation de son désir et de son discours doit lui appartenir.

Abstract

If we agree that the status of the pre-speech is a pretext to the whole of the daily life manifestations of the teenage girls placed out of their families, we observe that the dimension of the visual aspect is emerging as a notification to the adult, at the bedside of a speech subject who is on a quest of a possible picture of herself.

With Lacan's writings as a base, for who the « acting-out » is looking for the display of what remains from the division of the subject, the clinic area gives us to consider the position of the subject as an echo to the place during her *infans* under the eyes of her parents. We will read this moment of the adolescence as a « logical moment » and a « afterwards of the mirror stage » as per J.J. Rassial.

Working on the assumption that, when the circularity of narcissism is broken too early or did not happen, then this circle opens to go straight and violently look for the real of the origin, of the mother, the existence feeling that could not be consolidated by the fabrication of the absence, its representation, and the language that will order the feeling of alterity.

With their speech, these teenage girls present themselves as subjects, either behold by or off sight of their mother's look, then in an acted confrontation, through attempts of speech with « acting-outs », or by taking actions towards their mother or the other.

A confrontation to the real image, first image of the body when the effect of specularisation is still not enough, leaves the subject in an imaginary space captured by the mother. The failed separation is searching itself in the real conflict with the mother, as an impossible encounter with the desire's cause, with a real which « always comes back to the same place »⁴.

This real, for lack of being moved, stays at a distance away through the veil of desire which underlies the act of specularisation, hides the real of the loss and allocates the child as a speech subject. In an effort that we have named regressive, towards this stage of the look, young people in conflicts try to get away from the appropriation of their mother or to appear before their look.

The start of the own speech of a teenage girl, by relying on her start with the speech from the image, depends on the renegotiation of the moment.

Apart from the feeling that their existence is bound to the presence and the look of the other parent, the transmission of femininity is at stake. The place of the phallus, as a limit to the full pleasure and the illusory avoidance of castration break out the conflicts during the girl's puberty. Puberty cannot be contemplated before the direct look of the mother. Like Athena who gives a reflecting shield to protect Perseus from Medusa's lethal look that she had created, the mother's look is marked by a wide ambivalence regarding the unveiling of an unspoken sexuality.

⁴ J. Lacan, « Le séminaire sur la lettre volée » dans « *Ecrits I* », Editions du Seuil 1966-99.

The transfer from the imaginary mother to the symbolic mother through the triangulation of the phallic symbol represented by the father, when it could not be done or is too frail, makes impossible to « spot the exact place of the mother's desire »⁵. The placement of the young teenage girl by the judge is achieved as an echo of this transfer or translation which did not happen.

This place will then be solved in an immobilism on the board between mother and daughter and the world, this board which does not divide by the loss of the subjective division, a boarder that locks up and exile the speech.

The teenage girl often takes by an unconscious assignation the place of the A object, as a remaining, unspeakable Real of the family psychic economy, out of reach of their look due to her placement out of the family.

From the image of the pictogram, defined by P. Aulagnier to the words, the images, as they cover the *infans* and the world without losing anything, do not give in without conflicts to represent the « out of onself, manifestation of the desire of the other »⁶.

Thus, this primary anxiety can put resistance to the metaphore setting and becomes a speech wound that cannot take away the Real and talk the world, but only in a adjoining way.

The place of the subject as remaining and cause of the desire, as A, happens to be an impossible place in the speech. The mother-daughter relationship tries to find it back by tying reality and imaginary, in which the connection is equivalent to the capitalist speech where subject and object renew their relationship without limits. This movement, responding to a maternal society from which it takes up the speech structures and the images, does not allow ones own speech, which is yet the essential aim of the teenager process.

The demand for love to the imaginary mother, in the conflict and the transfer, is a demand for speaking, for being the speech subject when the suffering teenage girl is situated as a remain of the difficulties of her parents subjectification.

As the space of the maternal sphere tends to mix up statement and enunciation the same way that real image and *infans* would get mixed, the subject is looking for a discordance in an adolescent speech that relates enunciation and statement by distinguishing them through an intermediary place, lead of desire and fantasy. For us, the teenager not only elaborates a speech as product of her evolution, she is developing herself by the acquisition of her own speech.

⁵ J. Dor, « la structure du sujet », dans « *introduction à la lecture de Lacan* » Denoel, 2002

⁶ P. Aulagnier, « *La violence de l'interprétation* », le fil rouge, PUF, 1975/2013.

Assisting a suffering teenager out of a place close to reality and at the limits of of the speech amounts to assist the loss that an imaginary relationship is avoiding in the support of a speech elaboration.

The desiring look, as it veils the Real, and the recognition of a own speech as it reflects the enunciation, creates the spaces of the loss which is carried by the castration and defines a possible place for the crossed out subject. Therefore, the teenager conjugates in several times his futur desire and his passed language foundation. The regressive time of her desire reorganisation and of her speech must belong to her.

Remerciements

Je tiens à remercier Mme le professeur Michèle BENHAÏM, auprès de qui j'ai appris sous sa supervision depuis de nombreuses années. Elle impulse le risque d'une parole qui devient création et lien social.

Je tiens aussi à remercier monsieur le professeur Jean-Jacques RASSIAL, Monsieur le professeur Jean-Michel VIVES et Monsieur Olivier OUVRY Maître de conférences pour avoir accepté d'être membres de mon jury.

Merci pour la présence de chaque membre de l'équipe éducative, pour leur disponibilité selon les qualités de chacun.

Merci à chaque jeune, pour leurs paroles confiantes, qui acceptent de dire avec les mots justes, les difficultés de l'adolescence telles qu'elles les vivent, et pour ce qu'elles nous font savoir et nous apprennent en luttant comme sujets de la parole.

Table des matières

Résumé	2
Abstract	5
Remerciements	8
Table des matières	9
Introduction	12
1. Les mots et les images	17
1.1. Le discours visuel chez les adolescentes	17
1.1.1 L'événement de la parole	17
1.1.2 Le vocabulaire du visuel	19
1.1.3 Le miroir muet	20
Hypothèse	25
1.2. La démarche régrédiente	25
Alicia	25
1.2.1 A la frontière du rêve	47
1.2.2 Nos adolescentes : des rêveuses qui se pensent ?	49
1.2.3 L'effort	50
1.2.4 Vers un discours préalable possible	52
1.3. Les images du miroir	56
1.3.1 Un miroir toujours présent	56
1.3.2 Le stade du miroir. De l'infans à l'enfant	59
1.3.3 Le stade du miroir et le schéma optique	60
1.3.4 Image et support du désir	65
1.4. La rencontre	67
1.4.1 Mère et filles	67
1.4.2 Quelle mère se répète ?	71
1.4.3 De quelle rencontre s'agit-il ?	72
1.5. La rencontre du réel chez la mère	75
1.5.1 Le heurt	75
1.5.2 Le réel comme absence de frontière	80
1.5.3 Les qualités de la mère	81
2. Du regard à la parole	84
2.1. Le regard voilé garant de l'existence	84
2.1.1 Miroir du désir	84
2.1.2 La fascination qui fait écran	85
2.1.3 L'effet méduse	87
2.1.4 Ne pas voir, ou la cause perdue	90
2.2. Déplacements, des-placements	91
2.2.1 Premiers déplacements	91
2.2.2 Des placements	94
Shéhérazade	99
2.3. Des images au langage en suivant P. Aulagnier.	111
2.3.1 Premières images	111
2.3.2 Résistance des premières images	113

2.3.3	La rencontre de l'autre	116
2.3.4	Le porte-parole	119
2.3.5	La blessure	124
2.3.6	Commentaire	126
2.4.	Le langage blessé	130
2.4.1	Etre signifiant pour un Autre signifiant	130
2.4.2	Assignation au réel	133
2.4.3	Première blessure	136
2.4.4	L'endroit et l'envers	138
2.4.5	L'instant de voir	140
3.	Rencontres impossibles	143
3.1.	Imagimères	143
3.1.1	Images de mères à réparer	144
3.1.2	Images de mères qui ne voient pas	145
3.1.3	Images de mères jalouses	146
3.2.	Actes envers les mères ou recherche d'un discours	148
3.2.1	Tatouer	148
3.2.2	Agir	149
3.2.3	Parler	150
3.3.	Exils	151
3.3.1	Le regard après coup	151
3.3.2	Exils et langage	156
3.3.3	Une place dans le discours	159
3.3.4	Une société maternelle	161
3.3.5	Images fondatrices	163
3.3.6	Image utopique ; non-lieu	165
3.4.	Sur la question d'un transfert possible	168
3.4.1	Quel transfert ?	168
3.4.2	Les déplacements du transfert	171
3.4.3	La demande	174
3.4.4	L'acte du transfert	175
3.4.5	Montrer dans le transfert	176
4.	Cliniques du regard	178
4.1.	Un regard clinique	179
4.1.1	Le regard en arrière	179
4.1.2	Un bain de langage	181
4.1.3	Identification spéculaire	182
4.1.4	Un regard indirect	183
4.1.5	Nommer	184
4.2.	Perdre à l'adolescence	185
4.2.1	A perte de vue	188
4.3.	Par le discours	190
4.3.1	Une place dans le discours	190
4.3.2	La place de la perte	193
4.3.3	Place de la mère du discours	195
4.4.	Dire	198
4.4.1	La demande	206

4.4.2	La place du manque : Mama	209
4.4.3	Sorties	212
4.4.4	Accompagner	213
4.4.5	Accompagner le mouvement régrédient	214
4.4.6	Accompagner sentiment de la perte	214
	Conclusion	217
	Bibliographie	219
	Index des schémas et illustrations	225
	Annexes	226

Introduction

L'adolescence se joue dans un moment singulier et collectif, seul et avec ses pairs, qui réfère à la différence et à l'identique, un temps charnière, un carrefour où les changements de repères donnent peu de visibilité sur le devenir en cours.

Les objets d'amour changent, la vision du monde s'ouvre et le réel d'un corps nouveau à assumer, réel intraduisible, fait face au déploiement d'un discours dans la passion et la lutte pour l'appropriation du langage et de la langue.

Un carrefour aux consonances œdipiennes tant l'aveuglement du passé prive de visibilité l'avenir.

Ce temps-là est un temps de négociation entre vie psychique interne et vie sociale à l'extérieur, entre l'autre et soi puis entre soi et soi, entre passé et devenir.

Cet espace de négociation, nous le reconnaissons quand chaque mot ou pensée se confrontent et se confortent contre l'autre, afin que l'énonciateur puisse se reconnaître avec certitude être l'auteur de ses dires.

C'est le temps des discussions interminables entre adolescents et des débats avec les adultes. Cet espace de négociation est un véritable temps de travail où se déploient toutes les énergies de l'adolescence.

Cet adolescent qui a souvent l'air de prendre du temps à ne rien faire, malgré les apparences négocie chaque moment, en rêves, en paroles, en conflits, en actes, et en passage à l'acte afin de se reconnaître au regard des autres.

Ce temps de « négociation » est un travail au sens où Sénèque l'entendait en opposition à « L'otium », temps de loisir et de la réflexion sur le monde.

La parole qui fonde le sujet est mise au travail par l'adolescent qui s'appuie alors sur son environnement.

Pour les jeunes en grande difficulté, ce travail de renégociation de sa place se fait à partir d'une parole fragile, d'une place mal assurée, et parfois place impensable dans le désir de l'autre.

Aussi, les jeunes reviennent-ils vers leurs parents, et principalement leur mère chercher les garanties d'une existence possible comme sujet de la parole.

Ce retour volontaire et comme nécessité, se fait souvent dans la violence d'une rencontre qui cherche des bénéfices inconnus.

Quelque chose de l'origine d'un premier regard reste à renégocier.

Ce regard, sa fonction organisatrice de la relation d'objet, et socle d'un idéal du moi suffisant à l'adolescence émerge dans un discours commun et constant des adolescentes que nous accueillons en Maison d'Enfants à Caractère Social.

Il est questionné, conflictualisé, les adolescentes cherchent à l'atteindre jusque dans un réel impossible censé répondre à l'angoisse quand il ne remplit pas sa fonction structurante, en prenant acte de la perte qui va de l'image au langage.

C'est à partir de ce regard qu'invoquent les jeunes, que sont convoqués au sens étymologique du mot, les adultes.

Convoqués ; c'est-à-dire appelés à venir et mêler leur voix afin de nommer une part indicible de souffrance, et introduire à la perte qui protège du réel.

Les adultes sont convoqués dans l'appel, la crise, l'acte, à cette frontière si proche du réel quand le désir ne voile pas ce dont les mots ne peuvent rendre compte.

Une parole est bien à mettre au travail dans cette négociation permanente de l'adolescent.

Les mots organisent le monde et donnent une place aux objets, les adolescents le savent intuitivement, mais n'ont parfois pas les moyens d'en user tant leur place, celle des autres et des choses n'est pas acquise.

Alors qu'elle est sa place dans le désir des parents ?

Y a-t-il entre eux une place pour la perte et le manque que porte le désir, une place pour les mots comme métaphore d'un lien au monde ? Une place où loger la frustration, une place dans le discours de l'autre et pour son discours propre ?

Si pour les adolescents cette place ne va pas uniquement de soi, pour les adolescentes en grande souffrance, elle ne va pas simplement des autres.

De manière générale, la nature de la place réservée à l'adolescent dans l'économie psychique des parents, contribuera à la place d'où il aura à négocier comme adolescent, une place de sujet adulte.

Nous réfléchissons cette place comme effet de la subjectivation, du « sujet de la parole » tel que le conçoit J. Lacan, en s'appuyant sur l'expérience et le discours adolescents qui luttent pour une place où ils figurent sujet d'une parole propre.

Nous considérerons leur discours comme autant de tentatives adressées aux adultes, pour s'extraire de la souffrance d'une place impossible qui ne peut se nommer, ou si rarement. Les discours du quotidien organisent une continuité qui souvent fait défaut aux jeunes, pour qui ruptures du trajet de vie et ruptures de signification, se font écho dans une répétition interminable qu'enracine la difficulté à construire du sens, et à se reconnaître signifiant pour un autre signifiant.

C'est à partir d'un regard qu'est invoqué au quotidien, dans le dire des adolescentes placées, comme un écho du stade du miroir, l'enjeu de l'existence de chacune : « tout regard est implorant...de quoi sinon d'un regard en retour de l'Autre ; mais de plus, il rappelle cette supplication sous forme d'une demande à l'Autre que constitue la pulsion orale. Il y a donc une activité scopique »⁷ .

C'est ce point nodal au croisement du regard et de la parole qui offre une place à l'enfant dans le désir de l'adulte et que renégocie l'adolescent. Quand cette place-là n'est pas assurée, il y aura pour l'adolescent en souffrance à renégocier les fondements à travers ce qui est encore présent et émerge quant à la construction d'une place de sujet de la parole.

L'adolescent convoque l'adulte à réfléchir ce point nodal qui lie le regard premier, la naissance à la parole et l'instauration d'une place, regard qui extrait le sujet de la vision du réel par le désir et la garantie de l'Autre. Ce point carrefour peut être pour ces adolescentes le lieu frontière des extrêmes, quand à ce moment, un réel qui n'a pas été mis à distance par le désir que contient le langage qui transforme le besoin en demande, côtoie le sujet dans une rencontre dangereuse.

Alors, la question de la place à occuper devient essentielle, place dans le désir de la mère, puis place dans le regard et le discours de l'autre, enfin, une place d'adolescente auteur d'un discours propre.

Contexte :

Ce travail est fortement lié à un contexte de placement de jeunes filles hors de la famille, lieu marqué par l'expression des opérations adolescentes envers la famille. Ce contexte est celui d'une séparation prononcée par un juge dans la réalité qui concerne l'adolescente.

La maison d'enfants à caractère social est un lieu et un temps pour des adolescentes dont les trajets sont émaillés de ruptures et de placements successifs.

Ce foyer accueille des jeunes de 16 à 21 ans. : Les mineures sont placées par le juge. Les majeures font une demande de contrat jeune majeur qui mêle la demande des parents, des professionnels, et une demande propre.

Ce sont deux manières de quitter sa famille, souvent la demande de contrat jeune majeur suit le placement. Les accueils précédents souvent multiples ne diminuent

⁷ P.L. Assoun, « *le regard et la voix* » T1, Anthropos 1995.

en rien l'actualisation de cette séparation première avec la famille, réactualisation qui est souvent à l'origine des ruptures qui mènent à des changements de foyer.

Entrer dans un foyer, c'est réactualiser, repenser, rappelle une jeune, « qu'on n'est plus chez nous ».

Par ailleurs, à l'entrée au foyer il y a un effet d'entérinement de la situation de rupture après les séjours d'urgence. Un espoir inconscient est souvent lié à l'attente d'une demande des parents, quelle que soit la situation, espoir qui s'évanouit en entrant dans un lieu pérenne, et accentue le sentiment de dépréciation de soi.

L'admission au foyer se fait à partir d'un entretien durant lequel il est demandé à la jeune de se présenter, par la vision qu'elle a d'elle-même et de son trajet. Elle sera la première à donner une image d'elle-même lors de sa demande avant une lecture des rapports sociaux et des rencontres entre professionnels.

Il s'agit d'admettre ensemble un discours sur la situation de la jeune.

Ce lieu peut être vu comme une scène où vont se rejouer les problématiques et la nature des places en famille.

L'ensemble du personnel est expérimenté et stable, une culture de travail commune autorise des aspects contenantants.

Les parcours et démarches d'insertion sociale paraissent souvent lointains, et les périodes d'entrées font place à un lâcher prise et un refus de tout projet de la part des jeunes.

Il est à noter que la quasi-totalité des ordonnances judiciaires qui confient les jeunes sont justifiées par de graves conflits mère-fille, où les violences réciproques apparaissent notablement, et régulièrement depuis quelques années.

Les échanges sont quotidiens dans le cadre d'une collectivité où sont reçues les jeunes qui évoluent sous les yeux des éducateurs.

Le seul outil éducatif reste la parole, et un lieu marqué par la perte : « votre cuisine ne sera jamais celle de ma mère ».

Les jeunes au quotidien construisent un discours que l'on peut reconnaître dans ses redondances et l'attachement à certains thèmes, comme le corpus d'un discours commun. Paroles adressées timidement depuis le seuil d'une pièce, parfois par les balbutiements d'une phrase qui ne se dira pas, par la demande d'un entretien, par les cris, les mots de la crise, les moments d'une parole vive ou qui s'épuise à ne pas dire, les jeunes aspirent à pouvoir parler.

Elles construisent ainsi jour après jour un corpus qui répète, fait tourner et interroge inlassablement les mêmes thèmes présents dans cette période de vie qu'est l'adolescence.

Nous suivrons l'élaboration commune des unes et des autres, de ce discours qui s'appuie sur un vocabulaire du visuel, pour nous amener vers les mots qui tentent de dire de quelle place nous parlent les adolescents en difficultés. « Prendre position dans la langue - écrit Ph. Lacadée- fût-ce de la façon la plus irrespectueuse et incommode pour l'Autre, est souvent la solution, parfois en impasse, adoptée par certains adolescents ».⁸

« Prendre position dans la langue », pour les jeunes en rupture avec leurs parents, reste souvent un moyen ultime d'exister auprès des autres.

Ce corpus s'est élaboré dans la durée sur plusieurs années au quotidien, et certaines discussions peuvent trouver un éclaircissement ou une conclusion un an plus tard. La durée n'a en rien altéré la présence de thèmes récurrents qui s'y distinguent. De manière générale les jeunes retiennent avec acuité certains mots et phrases significatives qui furent les leurs, comme fils conducteurs de nos échanges dans la durée.

Elles donnent facilement leur accord pour une prise de notes pendant qu'elles parlent. Elles conçoivent cette situation, avec étonnement, comme un signe d'intérêt quant à un discours libre qui les concerne. Je leur dis le plus souvent que ces notes m'aideront à réfléchir après coup et peut-être à écrire. Les énoncés seront regroupés selon les thèmes, retenus et analysés en écho aux théories qui concernent les adolescents comme sujet de la parole.

Cette collecte pour un corpus de « textes » porteurs d'une parole adolescente de jeunes filles en ruptures familiales, est réalisée, en quelque sorte dans une immersion dans le monde quotidien d'une parole adolescente en grande souffrance.

Nous tenterons d'entendre à travers les discours la question du regard qui s'y déploie. Que les mots achoppent dans l'acte ou la monstration, qu'ils restent clivés de la souffrance qu'ils essaient de dire, ou se jettent à la figure de l'autre, il y a à dire. La demande de dire et de reconnaissance dans et par la parole est récurrente et « dire ce qu'il y a »⁹, c'est parler de la relation du sujet de la parole à son inconscient, c'est-à-dire de sa relation à ces images des personnes aimées de son enfance, de ses rêves nocturnes et diurnes, de ses désirs.

⁸ Ph. Lacadée, « *l'éveil et l'exil, Enseignement psychanalytique de la plus délicate des transitions : l'adolescence* », Editions Cécile Defaut, Nantes 2007.

⁹ J. Lacan, « l'étourdit », dans « *Autres écrits* », Editions du Seuil, 2001.

1. les mots et les images

1.1. Le discours du visuel chez les adolescentes

1.1.1 L'événement de la parole

Les adolescentes adressent quotidiennement aux adultes les formes parlées de leur malaise dans ce que l'on appelle une culture orale.

La voix, les intonations, les cris, la respiration, le rythme occupent au quotidien l'espace relationnel pour les adolescentes en difficulté de dire.

A travers les crises des mouvements quotidiens, sont agies des formes qui peuvent nous rappeler le slam ou certains raps.

Les mots éjectés, projetés, semblent vouloir atteindre à tout prix leurs objets, d'abord celui de pouvoir dire, et les objets qu'ils désignent. Le désarroi, la hauteur du ton qui fait rupture, le changement de rythme, tout ce qui se cache dans des effets de colère, de crise, ou de mutisme soudain, vient faire émerger cet échec des mots à atteindre leurs cibles de manière complète ; « vous n'entendez rien, je vais tout casser, je vais taper, vous allez voir ! ».

Bien sûr il y a l'énoncé et son contexte, mais il y a, un au-delà de l'énoncé où le sujet en souffrance se cherche comme présence à l'autre. La parole alors cherche dans l'acte de parole à annuler la distance des mots avec les choses et peut-être avec la chose au sens freudien¹⁰

Dire veut se confondre avec agir, percuter et comme le disent les jeunes bouger le réel, s'assurer de son action possible sur celui-ci « bougez-moi...je le bouge, je me bouge d'ici... ». Les personnes et le quotidien sont alors à animer et à déplacer.

Le dire et les cris, la voix ne doit pas perdre de sa puissance infantile, celle du bébé capable d'attirer quand il y a besoin, sa mère de manière immédiate. Aussi sommes

¹⁰ S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », dans « *La naissance de la psychanalyse* », PUF Paris 2009.

nous hélés à distance toute la journée dans un espace restreint, la voix comme appel doit nous déplacer.

L'ambivalence vis-à-vis des éducateurs, interlocuteurs qui semblent à la fois indispensables et insupportables, se fait jour dans une souffrance comme écho de cette détresse du nourrisson. « Le cri du nourrisson est moins le signe d'un besoin que le signe d'un exil qu'il préfère à la dépendance », l'altérité douloureuse est en jeu. En effet, ces appels des jeunes sont souvent dénués de « demandes précises, même pas celles de la présence », comme l'écrit G. Pommier « la puissance dernière de l'impuissance »¹¹ se répète portée par l'acte d'appeler de la voix.

Parler, utiliser les mots devient événement par son impact sur le réel « comme mode d'action et pas simplement une matérialisation de la pensée...le terme hébreu *dabar* signifie à la fois « mot » et « événement ».

W.J. Ong écrit comment la culture orale primaire ou secondaire (après l'écriture) « rassemble ou unit les gens »¹²

Pour W.J. Ong, la culture orale est de nature agrégative comme l'est l'économie verbale dominée par le son, contrairement à la vue de tendance analytique qui dissèque. Cette culture orale dont les caractéristiques qu'il décrit, agrégatives par ses formules aide-mémoire, redondantes, ou prolixes, conservatrices du savoir, acquis homéostatiques vivant dans le présent, situationnelles plutôt qu'abstraites, se rapproche de l'utilisation de la langue des adolescents en difficulté.

Une langue pour redire et répéter, parfois sous forme de refrain ensemble, utiliser des mots qui traitent du présent, et surtout essayer par les mots une emprise sur le monde qui les entoure.

Cette tendance ne repousse en rien le besoin d'énoncer le passé, de réfléchir aux situations et d'accéder à l'abstraction.

La pratique de cette oralité au quotidien confère aux mots la capacité de faire événement, c'est-à-dire de poser un acte de parole.

L'évènement, c'est faire advenir quelque chose.

¹¹ G. Pommier, « naissance du réel » dans « *Qu'est-ce que le réel ?* » Erès 2014.

¹² W.J Ong, « *oralité et écriture* », les belles lettres, Paris 2014. L'auteur fait ici référence à Malinowski.

L'évènement pour les mathématiques, c'est un sous-ensemble de l'ensemble des issues possibles d'une expérience aléatoire. Une sorte de tri va s'effectuer quel que soit la nature du tri (Relation causale, hasard, choix...).

Le mot de la même manière fait événement en réduisant le champ des possibles. Ainsi à l'angoisse de ne pas saisir les objets du réel, répondent ces mots et ces phrases qui « puissance dernière de l'impuissance » comme le cri du bébé dont parle G. Pommier, actent, tant cette perte que cette volonté de maîtrise d'un monde qui échappe à l'adolescence. L'expérience dite par l'évènement du mot perd sans vouloir céder, alors les mots sont jetés à la figure de l'autre pour atteindre le réel de celui-ci.

Le mot qui ne prend pas acte de son impuissance à maîtriser le réel, devient ce qu'il dit, il touche, blesse, enferme, comme autant de confirmation de l'avoir prononcé.

1.1.2 Le vocabulaire du visuel

Les discours quotidiens des jeunes comme agir tentent un déploiement et une monstration de soi. L'acte de parler devient demande seule, une demande « intransitive ».¹³

Au-delà de ce premier temps, c'est le regard de l'autre qui est appelé dans et par l'utilisation du vocabulaire du visuel. Les multiples aspects de la vision et du regard émaillent le vocabulaire de la vie quotidienne de ces jeunes. Et pourtant pas plus que les mots dans ces situations-là ne veulent perdre la proximité avec l'objet qu'ils désignent, l'image n'accepte de perdre, et résiste en se privant de sa fonction première qui mène au langage du sujet. La spécularisation comme opération de subjectivation est en difficulté. Les miroirs de l'autre restent parfois muets, parfois transparents, ou renvoient une image où ne figure pas le sujet comme être désigné et divisé.

Nous nous appuyerons sur deux situations pour introduire ce qui se vit jour après jour par ces adolescentes comme une tension permanente contenue dans le vocabulaire du visuel.

¹³ J. Lacan, Séminaire VIII, « Le transfert », Seuil 2001.

Voir, être vu occupe le discours adolescent pour une grande part. Ce sentiment qui souvent borde le sentiment fragile d'exister, peut réfléchir et infléchir les dimensions de la vie relationnelle jusqu'à des ruptures importantes.

Farah vient nous rencontrer pour une admission en MECS. Nous lui demandons de se présenter avec sa vision d'elle-même et de son parcours.

Elle appuie sa demande sur ce qui est pour elle l'insupportable de ne pas être vue par sa mère. « Ma mère ne me voit pas, elle est débordée...parfois elle prépare à manger mais elle s'en va ». Farah ne supporte plus ces présences épisodiques faites d'absences. « Présence sur fond d'absence »¹⁴, Farah témoigne d'une angoisse insurmontable qui préside à sa demande d'un placement pour se déplacer de cette position de sujet transparent au regard de sa mère, regard qui passe à travers elle, et qu'elle ne peut arrêter sur sa personne. Les premiers mots de Farah pour dire la complexité des relations mère-fille, avant qu'un discours ne se forme, s'appuient sur la question du regard qui semble à lui seul vouloir dire l'absence d'investissement de sa mère. Pour Farah et bien d'autres, le vocabulaire du visuel s'échange comme prémices d'une parole à venir. Images mentales et langage s'anticipent l'un l'autre de la même manière que l'enfant est vu et parlé avant de voir et de pouvoir parler le monde qui l'entoure.

Le vocabulaire du visuel à travers le quotidien, les états de crise et d'angoisse, vient tenter de traduire la position souffrante des jeunes à la frontière du dire.

Traduire les images en mots et traduire cette autre langue qu'est la frontière du désir, désir du parent et désir propre.

1.1.3 Le miroir muet

Sarah vient me parler depuis son studio quand elle le souhaite, souvent, dans la tension extrême qui recouvre l'angoisse. Elle dit l'éclatement de la famille, sa difficulté à penser un avenir, son volontarisme et ses fuites en avant, dans de longs monologues durant lesquels elle accepte une prise de notes comme une marque supplémentaire d'intérêt.

¹⁴ M. Benhaim, « *Trois occurrences schématiques de dysfonctionnement de la fonction première du signifiant.* » Article.

La pression des membres de sa famille avec ce qu'elle fait émerger, engendre un discours où la question du regard tient une place prépondérante. Nous nous appuyons sur ces extraits pour introduire la question du regard dans le discours des adolescentes placées.

« - j'ai remarqué que les « papis-mamies » parlent de leur enfance et pas de leur adolescence ».

« - Mon adolescence, je ne l'ai pas mal vécue à mes yeux, mais pas aux yeux des gens ».

« - mon origine ce n'est pas la question mais le regard des gens, ils ne comprennent pas ma réponse ».

« - j'aimerais me voir travailler... voir comment je suis au travail... j'ai un truc avec le miroir, depuis petite, je regarde mon reflet comme si je me défiais moi-même, je me regarde dans les yeux...c'est ça qui m'a donné confiance en moi ».

« - il faut regarder les gens dans les yeux pour comprendre comment ils vont fonctionner, les yeux c'est très important chez les gens ».

« - au début je cassais le miroir, à coup de boule, je me fracassais la tête... je dessinais et changeais ma tête avec des feutres sur le miroir. J'avais ce miroir depuis 10 ans, je l'ai donné aujourd'hui ».

« - quand on m'engueulait, je regardais dans les yeux sans rien dire ».

« - je veux voir visuellement ma mère ».

Sarah n'a pas vécu sous les yeux de sa mère, mais chez une famille d'accueil à Marseille. Sa mère résidant en Corse, les rencontres sont rares et souvent violentes.

Cette adolescence si proche dont ne parle pas selon elle les plus âgés, n'est plus la même selon le regard porté. « Les yeux des gens » semblent y jouer un rôle important.

L'adolescence et ses symptômes sont pour Sarah une forme de réponse. Le regard des gens qui fait question doit entendre une réponse qu'elle porte à leur vue. Le regard se fait alors écoutant d'une parole adolescente.

Sarah voudrait se voir, se voir travailler, se voir vivre. Le travail est pour elle l'endroit où elle se sent la plus reconnue, lui permettant un étourdissement permanent dans l'action.

C'est son reflet que cherche Sarah, reflet comme un « retour en arrière »¹⁵ comme le suggère l'étymologie du mot, un retour historique peut-être, mais aussi, retour sur ce point illusoire de l'adéquation de l'image au réel comme preuve, d'autant plus quand l'image n'est pas parlée et nommée.

J. Lacan puise dans cette impossible adéquation, la fonction du « je »¹⁶ dans le stade du miroir où s'instaure la perte comme drame de l'existence.

Sarah se regarde dans les yeux ; elle est face au point aveugle qui l'empêche de se voir, que cherche-t-elle dans ce « comprendre comment ils vont fonctionner », dans ce défi aveuglant avec lequel elle se défend lors des reproches des adultes. Les yeux sont l'endroit d'où on ne se voit pas.

Quelle image complète pourrait sortir de ce miroir, de ce regard direct, qui cherche au-delà de la perte de l'image ?

Sarah dans son combat se décrit toujours seule, devant une image et le discours adulte qui a changé plus tard, « tu es trop belle » -lui dit-on - ne vient en rien soulager ce point de souffrance.

Sarah dessine les contours de son visage, les change, fracasse sa tête contre le miroir... elle semble chercher au-delà de l'image spéculaire cette première image icône, image matérielle « L'eikon », différente de l'image de l'idole du monde des idées (l'eidos). Si le mot d'image dans son acception première se distingue du réel, Sarah ne semble pas l'entendre en se fracassant sur cette première image morcelée de soi.

Sarah dessine et trace les contours de son visage, elle réunit les morceaux dans un tout, à la manière dont est décrite l'origine de l'image puis de la peinture ; il s'agit de tracer les contours de l'ombre du corps, premier miroir de l'humain.

« Heureusement je me regardais » ajoute-t-elle. Ce regard semble dans son discours suppléer la carence d'autres regards.

¹⁵ Dictionnaire étymologique de la langue française, Larousse, Paris 2006.

¹⁶J. Lacan, « le stade du miroir comme formateur de la fonction du je » juillet 49. « Le stade du miroir est un drame dont la poussée interne se précipite de l'insuffisance à l'anticipation ... » nous notons l'aspect de mouvement, poussée et précipitation, contenu dans ce drame de l'identification en marche.

Ce regard, son regard qu'elle décrit direct dans les yeux, a-t-il contribué à un aveuglement qui fait écran au morcellement de son image et à l'éclatement de sa famille ?

Sarah précise que c'est visuellement qu'elle veut voir sa mère.

Le terme voir employé seul n'a pas suffi. L'image visuelle, celle des yeux, n'occulte-t-elle pas le regard posé sur sa mère ?

Comment faire face à l'absence de désir de celle « qui fait des enfants les uns après les autres sans savoir où ils sont ».

« Ma mère m'a dit : fais un enfant, je le garde » comment voir plus loin pour sa fille quand sa mère n'a gardé aucun de ses enfants, pourtant il s'agit de savoir plus pour Sarah : « j'espère aller loin dans moi, apprendre, voyager ». Aujourd'hui Sarah veut aller voir visuellement sa mère et vérifier « son état », comme si la vision pouvait ramener un savoir inaudible du regard sur la condition et le désir de sa mère.

« Ce que les générations précédentes ont connu, le mur de Berlin, la ville coupée en deux... je suis toujours perturbée par cette histoire, les familles c'est pareil...pour moi, je vois plusieurs murs, moi au centre avec des baies vitrées... je ne fais partie d'aucun...quand j'irai mieux je casserai les murs... »

Le savoir sur la séparation est-il un savoir ? Les baies vitrées, les murs à casser, le miroir et ses images ne cèdent rien de ce qu'elles devraient céder, et les séparations impensables restent au réel sans représentation possible. La séparation reste un manque à savoir. Sarah est divisée et ne le peut dire, elle parle avec dérision et humour de l'éclatement de sa famille et de sa souffrance.

De l'image d'elle-même Sarah en vient au discours sur elle-même qu'elle veut sien ; « on me disait que je rapportais le discours adulte pourtant c'était le mien... vous voyez ce que je voulais dire, non, - ce que je veux dire!» ce que Sarah voulait dire enfant est relayé par ce qu'elle veut dire aujourd'hui.

Elle corrige et précise le temps du vouloir et du désir de dire dont elle demande à se faire une image ; « vous voyez ce que je veux dire » une expression courante que l'on pourrait écrire

« - avez-vous une image de ce que, « je », veut dire ?

Outre le contenu de dire dont il faut se faire une image, la question peut se tourner vers ce que veut « je », et ce que « je », veut dire quand son discours est contesté. Ce discours qui était le sien précise-t-elle, ramené par ses interlocuteurs à une copie du discours adulte, est son discours, et est peut-être d'abord, vouloir dire. - Voyez-vous que l'adolescente que je suis, après l'enfant au discours contesté ne peut être que dans la reconnaissance de ce désir de dire.

Sarah nous demande de voir le sujet parlant avant d'entendre ce qui est énoncé, soit entendre et refléter qu'elle détient un discours propre avant de se préoccuper du contenu.

Elle dit sa peur des images qui la fixent, les « tu vas repiquer » et rajoute « quand je suis arrivée ici, je me suis dit : je veux devenir ce que je suis » de l'image au discours Sarah construit son projet adolescent.

Le chemin parmi les autres est long pour Sarah, elle revient dire dans un autre quasi monologue ; « je beugue en parlant à tout moment... j'ai mes mots mais je beugue...les gens sont petits, insignifiants...je veux apprendre du vocabulaire en lisant des romans ». Sarah sent confusément que son adolescence trouve sa signification en lisant la vie des gens, comme son propre roman familial.

Elle trace une ligne où la quête de son image, d'abord dans le réel d'un violent coup de tête contre le miroir, se déplace dans la recherche des regards, de l'image du corps aux images des mots, puis vers la reconnaissance d'un discours propre.

Nous interrogerons ces temps et parcours où nous convient les adolescentes en souffrance dans leur parole quotidienne émaillée du vocabulaire du visuel.

Mots lâchés sur le seuil d'une pièce, mots lancés, éjectés lors des états de crise, comme des objets, mots suggérés et confiés, le « voyez-vous ce que je veux dire » tout en me voyant sur le pas de votre porte, est toujours présent.

Et pourtant elles disent souvent ne pas parler, ne pas vouloir dire et encore moins consulter. « Vous êtes là » disent-elles, parole, présence et acte ne sont pas encore déliés.

Pour l'heure, la parole reste événement, et souvent un cri se substitue à celle-ci. Que nous disent ces adolescentes de ce parcours de l'image de soi, nécessaire reflet jusqu'aux mots qui les nomment ?

Sarah d'une part cherche à combler les regards absents puis à maîtriser son propre reflet en se regardant elle-même. Elle veut se voir travailler et être ce regard qui reflète le sujet. L'image du miroir est appelée à unifier l'image du corps en acceptant la perte, mais aussi et surtout à nommer, le miroir, celui du stade du miroir devient parlant en tant qu'il nomme.

Le miroir d'enfance de Sarah semble être resté muet sans les paroles d'une mère qui n'était pas en capacité de la nommer.

Sarah plus d'un an après ses questions sur les regards, parle d'une discussion avec sa mère d'accueil de ce miroir cassé lors de son enfance, celle-ci lui dit qu'elle a conservé la plaque arrière de ce miroir où Sarah écrivait des phrases et des expressions sur les gens qu'elle aimait.

Il semble que Sarah ait fait parler ce miroir muet en écrivant derrière ces phrases, celles qui nomment les reflets des personnes qu'elle aime.

De la même manière, Sarah s'assure du regard et de la parole qui lui seront indispensables. Sarah demande au téléphone quelles sont les phrases qu'elle a écrites à l'envers de ce miroir, mais les images ont la vie dure, l'ancienne mère d'accueil répond à Sarah, qu'elle ne lui dira pas ces phrases et que Sarah devra venir... les voir.

Hypothèse

C'est par la confrontation au réel, comme réel impossible, jusqu'à la violence extrême envers soi ou les autres, que sont recherchées comme nécessités, les origines, ou plutôt ce moment originaire socle de ce que seront les relations d'objet, puis les relations au monde réorganisées à l'adolescence.

Nous faisons l'hypothèse que quand la circularité du narcissisme, dont la dynamique est l'écho, est rompue trop tôt ou n'a pas eu lieu, alors ce cercle s'ouvre pour aller chercher tout droit et violemment dans le réel de l'origine, de la mère, le sentiment d'existence qui n'a pas pu se consolider par la fabrication de l'absence, sa représentation, et le langage qui ordonnera le sentiment d'altérité.

1.2. La démarche régrédiente

Alicia

Alicia se présente à nous dans une attitude qui se fait entendre par une forme négative, par la mise en scène réitérée de son absence. Alicia donne quand elle est là, un sentiment d'évanescence jusqu'à une impression qui peut faire douter, et se poser la question de sa présence.

Elle a l'habitude de s'éclipser, quand elle a pu s'assurer d'avoir été vue par un adulte. Parfois la démarche est appuyée par un demi-sourire qui souligne son silence, et une absence de réponse à toute forme d'intervention. Elle disparaît à nouveau de tout échange verbal.

Présences, absences et regards semblent instaurer un jeu de cache-cache dont nous reparlerons plus tard, Alicia semble jouer la place de la bobine d'un for-da inversé, ou l'objet qui disparaît interroge sur la perception et la représentation de sa propre disparition.

Mais aussi Alicia donne à voir un caractère transparent, une sorte d'effacement d'elle-même qu'elle pose là, sous les yeux de ses interlocuteurs. Elle est très maigre, blanche, mange peu, fume beaucoup, et oppose à toute communication une résistance passive, soutenue par la volonté de maîtrise de ne laisser aller son visage à aucune expression qui trahirait sa présence ou ce qu'elle vit.

Par ailleurs Alicia dit son découragement devant toute entreprise. Elle ponctue nombre de discussions par cette expression qu'elle isole de tout discours, sans le contenant d'une phrase, comme une sorte de ponctuation de ce qu'on aurait dû entendre dans ses attitudes. " Pas envie" dit-elle en fixant d'un regard léger et amusé, l'adulte pris au piège de l'absence, de l'absence d'envie, de l'absence d'énergie, de l'absence d'interrogation parlée, de mots, puis de l'absence d'elle-même qui s'éclipse.

Nous commenterons plus tard avec elle ce " pas en vie".

Alicia interroge, le mouvement de son éclipse permanente nous amène à nous soucier de sa présence.

Alicia pendant ce temps s'absente d'une autre manière : elle fume régulièrement et quotidiennement du cannabis. Sa présence au quotidien ne paraît jamais être totale avec les adultes, présence en demi-teinte entre sommeil et éveil, ni complètement là, ni complètement absente.

Manifestement, Alicia est très active pour nous aider à percevoir sa position passive, et son éclipse de la scène possible à chaque moment sous nos yeux.

Nous faisons l'hypothèse qu'Alicia entre dans une forme de régression. Après avoir eu l'énergie qui a présidé au mouvement de quitter sa mère et sa sœur jumelle, même si elle fût exclue de chez elle, Alicia se comporte dans une sorte de "donné à voir" abandonnant tout projet, et abandonnée.

Alicia ne revient pas à un état infantile.

Cette apparente régression nous l'entendrons à l'image de celle qu'opère le rêve par ce que définit Freud comme « le caractère régrédient du rêve à partir des

pensées, jusqu'à la pleine vivacité sensorielle ... renvoyant à des rapports inconnus »

Cette régression Freud la dit comme "un effet de la résistance qui s'oppose à l'avancée de la pensée jusqu'à la conscience par la voie normale, ainsi que de l'attraction exercée en même temps sur elle par des souvenirs présents qui ont une grande force sensorielle."¹⁷

Freud après avoir isolé une triple régression : topique, temporelle, et formelle, maintient la primauté du temporel qui est renforcé par l'héritage archaïque à retrouver. Toutefois nous retiendrons le double aspect, structurel et visuel du chemin de la régression du rêve: "Nous l'appelons régression lorsque dans le rêve la représentation se retransforme en l'image sensorielle d'où elle est sortie à un moment donné."¹⁸

C'est bien la parenté de la régression à l'état de veille et à l'état de sommeil qui nous intéresse : « pour les hallucinations de l'hystérie, de la paranoïa, pour les visions des personnes à l'esprit normal, je pense fournir un éclaircissement: elles correspondent effectivement à des régressions, c'est à dire qu'elles sont des pensées transformées en images, et seules connaissent cette transformation les pensées qui sont en corrélation intime avec des souvenirs réprimés ou restés inconscient »¹⁹

Les souvenirs réprimés qui doivent rester refoulés ne trouveront d'issue dans cette lutte que dans «la transformation des pensées en images visuelles ». Cette transformation comme régression cherche l'image de l'objet perdu, en deçà des mots et en faisant l'économie de ceux-ci.

L'image visuelle qui soutient cette recherche, contrairement à la métaphore visuelle, se passe des mots et cherche l'accès impossible au réel de l'objet perdu. « Le seul réel de l'objet, il s'avère que c'est de sa qualité de pouvoir disparaître qu'il le tire »²⁰ écrit J .J. Rassial. Cette réalité de la disparition de l'objet, ce réel impossible que recèle l'absence ne feront-ils pas défaut quand la présence primordiale et originale de l'objet n'a pas suffisamment instauré l'absence et ses propriétés symboliques

¹⁷ S. Freud, , « Sur la psychologie des processus de rêve » chapitre VII, in « *L'interprétation du rêve* », Œuvres complètes, Tome IV, P.U.F. 2003 ;

¹⁸ Ibid.

¹⁹ Ibid.

²⁰ J.J. Rassial, « *Le passage adolescent* » Erès Toulouse 2010.

dans sa qualité de pouvoir disparaître? « Et là se rejoue la disjonction du Réel et du Symbolique : cette disparition est-elle destruction ou absence ? »²¹

J.J. Rassial précise que le Symbolique seul peut y répondre en renouant les deux ronds du Réel et de l'Imaginaire puis, « Le symbolique ne fait retour qu'au titre de preuve, preuve de la permanence objectale »²²

La régression à la recherche du réel de l'objet, ne cherche t- elle pas des preuves de cette permanence objectale et peut-être de sa simple existence ? La fonction de preuve du symbolique, ici soulevée, n'est- elle pas un élément essentiel dans le rapport à la réalité? De manière réflexive, la formation du symbolique apporte sa propre preuve du premier constat de la formation et de l'existence du réel. Réel et objet se confondent quand la disjonction Réel et Symbolique ne s'opère pas dans un second temps.

L'objet incarné par la mère, qui ne peut devenir absent qu'après une présence totale, ne pose pas seulement problème par son absence, mais aussi par son incapacité à générer pour l'enfant une image réflexive qui mène suffisamment au symbolique pour assurer son rapport à l'Autre, puis aux autres afin de faire face aux remaniements de l'adolescence.

Cette régression-là n'est pas uniquement une régression dans le temps, où la résultante d'un état dépressif mais bien une régression active qui cherche à modifier le rapport du sujet à la réalité, dans la recherche d'un réel de l'objet, pour établir une réalité de l'autre et de soi-même autrement dit, une altérité possible.

Une régression qui ne se présente pas comme une étape d'un retour en arrière vers un effondrement psychique et un délitement des acquis, mais comme une réponse de la recherche de ce lieu et moment où ne s'établit pas le manque comme composante du désir, à l'image du rêve qui cherche en amont la condition de projection dans l'avenir. Freud termine ainsi le dernier chapitre de *L'interprétation du rêve*, « En nous représentant un souhait comme accompli, le rêve nous mène, il est vrai, vers l'avenir ; mais cet avenir, considéré par le rêveur comme présent, se trouve modelé par l'indestructible souhait en l'image même de ce passé. »²³ N'est-ce pas ainsi que vivent les jeunes en difficultés, qui cherchent dans un passé

²¹ Ibid.

²² Ibid.

²³ S. Freud, « Sur la psychologie des processus de rêve » chapitre VII, in « *L'interprétation du rêve* », Œuvres complètes, Tome IV, P.U.F. 2003 ;

réactualisé, dans l'acting out et les passages à l'acte, le regard absent et la parole d'un passé trop fragile pour reconstituer une identité nouvelle ?

Pour Alicia et les jeunes que nous accueillons, ces rêveuses éveillées qui dorment peu la nuit, avec ou sans cannabis « l'acte de se détourner du monde extérieur » du rêve vient accentuer ce côté régressif dans la recherche de ce souhait de l'inconscient qui préside au mouvement régrédient du rêve pour Freud.

Ce mouvement régrédient, que nous constatons chez nombre de jeunes, prend au quotidien des allures de retour vers des relations archaïques à la mère avec une demande de présence totale. L'envahissement des adultes, relations faites de dépendances contrebalancées par des ruptures aussi subites que fortes, parfois violentes dans lesquelles les regards et les cris prennent une grande part dans une demande sans fin autour de consommations diverses (nourriture, argent pour acheter du cannabis, alcool, captation de l'adulte...). L'ensemble des attitudes convergent vers une demande qui ne trouve pas de réponse, une attestation de leur présence réelle, de leur existence qui ne peut s'assurer d'elles-mêmes.

L'imaginaire prend alors une part importante, interprétant sans repère fixe chaque mise en relation, chaque mouvement du corps d'autrui, ses regards ses paroles. Les jeunes le disent « je ne comprends pas comme elle m'a regardée, qu'est-ce qu'elle me cherche ? ».

Cette incompréhension quasi quotidienne signe une insuffisance du symbolique qui ne permet pas d'arrimer l'interprétation des signes et du regard de l'autre.

Cet aspect régrédient du mouvement que nous attribuons à Alicia dans un faux-sommeil qui s'apparente au rêve éveillé, nous en faisons une lecture chez Lacan afin de guider notre analyse de la situation d'Alicia.

Dans la relation d'objet, il dit au sujet du « petit Hans » ; « S'il y a régression, ce n'est pas au sens instinctuel, ni au sens de la résurgence de quelque chose d'antérieur.....C'est ce qui se passe quand, de par la nécessité de l'élucidation de son problème, le sujet poursuit la réduction de tel élément de son être au monde, de ses relations, par exemple la réduction du symbolique à l'imaginaire, voire quelquefois, comme il est manifeste dans cette observation, du réel à l'imaginaire. »²⁴ La régression modifie en réduisant les aspects de l'un au profit de l'autre, les rapports du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique. Pour Alicia l'insuffisance du symbolique fait-elle nécessité à aller chercher les racines de celui-

²⁴ J.Lacan, Séminaire IV, « *La relation d'objet* » Seuil 1994.

ci dans le réel ou dans l'imaginaire, afin de combler ou de soutenir cette instance où ne peut s'instaurer le manque et le signe de soi ?

C'est la structure même de la relation qui fonde la présence au monde, qui s'interroge vis-à-vis du mouvement présence/ absence qui a structuré les phases narcissiques du développement de la petite enfance, au sens où le narcissisme est entendu comme un mouvement de retour sur soi. Retour qui sera assuré plus tard dans le stade du miroir qui fait la nécessité de passer par l'image renvoyée par l'Autre.

C'est bien ce retour, cette réflexivité qui conduit à l'adolescence, à la recherche d'une image perdue ou simplement introuvable, quand celle-ci n'a pas laissé de traces suffisantes marquées par le regard de l'autre. Alors peut-être le réel ne sera pas suffisamment voilé par l'aveuglement nécessaire d'une partie de soi par le regard de l'Autre. La rencontre n'en sera que plus brutale.

Alicia s'efface de la vue des adultes et suppose, par la manifestation de son absence, que paradoxalement elle expose, quelque chose en creux, peut-être une interprétation d'elle, de la situation de vie qui est la sienne.

Aussi Alicia présente un état de précarité permanente auquel elle semble résignée, son habillement, son absence de ressources, sa consommation quasi permanente de cannabis, et surtout son teint blanc accentué par un regard le plus impassible possible, et le « jeu » de sa ou ses disparitions, peut nous interroger entre repli de soi et régression.

« Cliniquement, écrit Winnicott, les deux états sont pour ainsi dire identiques. On verra cependant que la différence est très grande. Dans la régression, il y a la dépendance ; dans le repli il y a une indépendance pathologique »²⁵ Alicia semble s'en remettre de manière passive à l'adulte, dans une relation de dépendance instituée qui oblige le regard de l'adulte.

Nous interpréterons le mouvement de l'attitude d'Alicia non comme un état dont la conséquence est la régression, mais comme un mouvement qu'elle opère par une régression, à l'image du mouvement régrédient du rêve, dans une recherche de résolution de son rapport au monde. Un rapport au monde structuré par le rapport au réel de la mère, réel au sens de ce qui choit, impossible reste inaccessible, et

²⁵ D.W. Winnicott, « *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques* », Gallimard 1989.

mère qui disparaît dès qu'elle est interpellée comme mère tenant lieu de l'existence de sa fille.

Pour nous, il ne s'agit donc pas d'un mouvement en arrière vers un effondrement psychique et un délitement des acquis, parfois dans le but d'habiter des temps archaïques, comme le suggère le mot régression, mais comme une réponse, et un mouvement comme effort qui cherche en amont la condition de sa projection dans l'avenir en comparaison du mécanisme régrédient du rêve que nous décrit Freud dans le chapitre VII de « L'interprétation du rêve ».

Ce temps, à rejoindre est aussi le temps du désir, le temps du futur antérieur qui fait l'objet de l'article de J.J. Rassial et M. Benhaïm, un « temps qui ne soutient plus le sujet » aujourd'hui.

« Le futur antérieur est le temps du sujet en tant qu'il anticipe, dans un futur incertain et lointain, un passé encore futur dans le présent de l'énonciation et qui conditionnerait l'avenir »²⁶, « retour à Freud » écrivent-ils.

Ce temps les auteurs en discutent le manque d'efficacité dans notre culture contemporaine quant à la structuration du sujet, ils s'appuient sur l'établissement des relations de l'enfant à sa mère où, entre demande et réponse se crée le temps pour comprendre comme effet de subjectivation du bébé par le temps d'interprétation de la « good enough mother »²⁷. Celle-ci « trop bonne » qui empêche que se dise la demande, ou « trop mauvaise », qui ne peut, ou ne veut l'entendre, ne permet pas de créer cet espace de temps qui préside à la subjectivation de l'infans : « Ce qui importe n'est pas que la mère finisse par trouver une réponse mais bien qu'elle demande ce temps à l'enfant, qu'elle pense l'enfant, qu'elle pense en particulier sa séparation d'avec l'enfant dont témoigne sa compréhension automatique devenue impossible. C'est ce qui paradoxalement, aura l'effet d'une subjectivation »²⁸.

Ce temps ne soutient plus le sujet adolescent, quand la tromperie structurante de la promesse Œdipienne²⁹ ne trouve plus sa place comme futur travail de désillusion

²⁶ J.J. Rassial et M. Benhaïm, « *No future. Grammaire du sujet postmoderne.* », Article, Cairn Info.

²⁷ D.W. Winnicott », mère normalement, ordinairement dévouée, ou trop, ou pas assez bonne ; il ne s'agit pas de mesure mais de la relation à l'objet maternel.

²⁸ J.J. Rassial et M. Benhaïm, op.cit.

²⁹ « Quand tu auras renoncé à la jouissance, tu y auras droit plus tard » dans J.J. Rassial, « *Le passage adolescent* » Erès Toulouse 2010.

de l'adolescence, et quand le temps de la temporalité du désir de la mère n'a pas sollicité par la séparation le temps du désir de l'enfant.

Alicia cherche la rencontre d'un temps qui appartient autant au passé qu'au présent des relations avec sa mère et les autres. Ce temps qui manque en elle de sa projection vers le futur, celui d'une désillusion impossible d'un temps passé et qui ne peut conjuguer « un passé encore futur dans le présent de l'énonciation et qui conditionnerait l'avenir. »

C'est la mère d'Alicia qui amène dans le champ de notre regard la problématique de la présence de sa fille sous la forme d'une syntaxe négative.

- « Ma fille, petite, je ne me souviens de rien, j'étais trop occupée avec la violence de mon mari, il me battait...je ne la voyais pas ! »

Nous notons que ces paroles, après coup, ne sont pas rares chez les parents que nous rencontrons. Cet autre père parlait ainsi de sa fille ;

- « J'ai passé des années sans m'apercevoir que j'avais une seconde fille, je ne l'ai pas vue, je m'occupais de ma pelouse, je ne l'ai pas vue durant toutes ces années ».

Alicia, présente quand sa mère évoque son impossibilité de retrouver une image et un souvenir de sa fille qu'elle n'a pas vue, reste neutre le visage impassible, blanc, qui semble scruter dans l'impossible regard de sa mère qu'elle fixe de manière vide. Elle n'en reparlera que bien plus tard au fil des événements.

Alicia reste muette face aux dires de sa mère, à la fois neutre et pétrifiée, comme si l'irreprésentable occupait l'espace, là, présent dans cet échange entre elle, sa mère, et nous-mêmes. Une béance se fait jour dans le regard d'Alicia que l'on a peine à qualifier si ce n'est qu'il en est ainsi, que l'absence ici n'avait pas de mot pour la signifier et soutenir le sujet qui y fait face. L'irreprésentable avait quitté la scène, Alicia paraissait choir à son tour hors de la scène, puis reprenait dans le quotidien, presque sans parole, le jeu des disparitions et apparitions.

Pourtant elle se dit dans un « donné à voir », où c'est bien l'absence qu'il faut voir ou plutôt, qui doit attirer le regard. Montrer l'absence c'est déjà lui donner un statut et une prise au langage pour plus tard la questionner.

Les actes de la vie quotidienne d'Alicia sont marqués par cette dimension de mettre sous le regard et peut-être une dimension d'exposition, comme l'on expose les

acteurs du drame et l'action qui y conduira dans la première scène d'une pièce de théâtre, ou comme on exposait, dans l'antiquité, au dehors de la ville les enfants handicapés et les coupables divers. Voici quelques exemples de cette activité qui requiert le regard des adultes ;

- Fréquentes entrées et sorties immédiates de mon bureau, sans un mot, le temps d'un regard.
- Se présenter sous le regard des adultes, précaire et démunie.
- Manifester une attitude revendiquée de « taiseuse », qui oppose silence aux interventions des adultes.
- Donner tous les indices d'un comportement second produit par la consommation de cannabis.
- « jouer » à cache-cache en faisant croire à son absence lors des rencontres prévues.

Alicia donne à voir qu'on peut ne pas la voir, tout en vérifiant à chaque moment que nous avons un regard sur elle, et si ses « disparitions » font ou non événement.

Nous évoquerons, hors chronologie, plusieurs épisodes où prime la constance du regard comme fil tendu qui cherche à partir de l'assertion de sa mère, « -Je n'ai pas vu ma fille.. », l'articulation de son existence aux yeux de l'Autre et des autres.

Cache-cache :

Alicia pourtant très décidée à débiter un travail, reste dans l'enceinte du foyer, cachée, et ne se rend pas chez son employeur à l'heure où nous avons convenu d'échanger quelques mots pour ce départ.

Elle vient plus tard, quand il est trop tard pour engager ce travail, me rencontrer avec un sourire appuyé et ironique, comme celui d'un enfant qui a réussi son affaire ;

« - Vous ne m'avez pas vue,...j'étais chez vous, là au foyer et je suis pas partie travailler ! » le « pas vue » très vite prend le pas sur la question du travail à laquelle elle répond par le leitmotiv de « pas envie ! », sans formuler une phrase, un peu comme une ponctuation. Elle interrompt violemment la discussion par des insultes envers l'éducatrice qui intervient. Après quelques aller-retour sur le seuil de mon bureau, Alicia revient, m'apporte un café, en prend un et s'installe pour entrer en conversation :

« -Vous voulez savoir pourquoi je ne vais pas au travail et tout ça ? »

Elle suppose d'abord un échec à venir qui argumente sa position de ne pas débiter un projet quel qu'il soit.

Puis elle parle très vite de la situation de son frère « en garde à vue » qui l'aurait troublée (je pensais, si ce n'est toi c'est donc ton frère !). Alicia soutient la permanence de ce signifiant dans nos échanges « garder à vue ». Etre sous le regard des adultes et en disparaître, interroge la capacité des adultes de garder à vue l'enfant, comme nous venions de ne pas pouvoir le faire au moment de ce rendez-vous.

L'enfant qu'elle est, tient à la permanence et sécurité du regard de l'adulte avec lequel elle joue pour s'en assurer. Il s'agit d'être gardée, et à vue. Être gardée à vue c'est joindre à la vue le regard qui garde et regarde, le désir assure la permanence dont a besoin l'enfant.

Elle ne commente pas et reprend sur son absence de projection et son sentiment d'échec comme une culture familiale, elle répète en boucle (depuis plusieurs jours) comme la seule explication possible et peut-être provisoire « pas envie ». Je lui dis alors devant son insistance, entendre « pas en vie,... pas vraiment vivante, pas morte, peu vivante. ». Elle acquiesce du regard, ne dit rien, semble soulagée.

Je lui dis alors comment j'ai vu sa réapparition dans le foyer, alors que nous l'avions cherchée pour le départ de son premier jour de travail.

« -Oui, je me suis cachée pour que vous ne me trouvez pas ! » dit-elle au présent.

« - tu réapparais pour nous dire, -regardez, j'étais chez-vous et vous ne m'avez pas vue....je vous fais voir que vous ne me voyez pas ! »

Nous nous rappelons ses dires, prononcés alors que nous la ramenions une nuit de l'hôpital au retour des urgences suite à l'incendie de sa chambre, incendie en écho à un évènement similaire dont avait parlé la mère et où son père fût gravement brûlé.

Alors Alicia répète à nouveau sa phrase « -Ma mère ne voit pas moi » comme un signe de reconnaissance qui fonctionne entre nous.

Cette phrase elle l'a prononcée la première fois, dans la voiture de retour de l'hôpital, elle questionnait :

« - Le psychiatre a dit ; il y a de l'incompréhension entre nous avec ma mère, qu'est-ce que ça veut dire ? C'est quoi incompréhension ? »

« - Vous ne vous entendez pas »

Elle reformule à sa manière « - Si je comprends bien, ma mère ne voit pas moi ! »

Pouvait-elle dire plus juste, quand celle-ci appelée sur place se plaignait en disant ;

« Qu'est-ce qu'elle me fait ? Elle m'aura tout fait...je suis sa mère et c'est tout ...je n'ai pas d'affinité avec elle. Répéta-t-elle, je n'en peux plus qu'elle me rejette...qu'est-ce que tu fais là ? »

Comment entendre ce « c'est tout », et pas plus, les limites d'une mère qui doute des « affinités » qui font présences et ressentis envers sa fille, ou, une mère c'est tout !, un horizon complet et fou pour ses enfants, une totalité dont l'envers peut se transformer brutalement en rien.

Nous conservons cet épisode dont nous reparlerons au sujet de l'évènement que fut l'incendie, revenons sur le jeu de cache-cache.

Alicia revient me parler le lendemain de cet échange :

« -Notre discussion hier, dit-elle, ça m'a fait réfléchir...à 18 ans on commence à grandir, à 18 ans on a un avenir. »

Elle revient sur le jeu de cache-cache, en parle avec un visage qui s'éclaircit à l'image d'un enfant qui raconte son jeu encore sous l'effet du plaisir produit par celui-ci.

« -C'est bien quand on te cherche,...on jouait avec mes sœurs une personne nous cherchait...c'est bien quand on crie – je t'ai trouvée ! et on court. »

Alicia joue en écho au jeune enfant dont parle D.W. Winnicott, « Nous avons là l'image d'un enfant établissant un « self » intime qui ne communique pas et qui en même temps, désire communiquer et être trouvé. C'est un jeu élaboré de cache-cache dans lequel se cacher est un plaisir, mais n'être pas trouvé est une catastrophe »³⁰, l'angoisse de ne pas être d'abord cherchée puis trouvée envahit Alicia.

Elle parle à nouveau de l'évènement de l'incendie, et vérifie si je me souviens de chaque mot à ce sujet ; « ça vous a marqué », elle le dit avec un sourire de satisfaction. Alicia s'assure que ses mots et les risques encourus dans cet incendie ont bien laissé des traces en moi. Des traces comme signes de son existence et

³⁰ D.W. Winnicott, « Processus de maturation chez l'enfant, développement affectif et environnement » Editions PAYOT Paris 1989.

signes premiers de mots à venir, d'un dire en devenir. Les traces d'Alicia lui donne consistance et la symbolise en son absence. La marque dans l'autre peut s'entendre comme le début d'un discours de soi chez l'autre.

Nous remarquons que ce moment a été le départ d'un dialogue, d'une parole qui se cherche.

Même si Alicia pense ne pas marquer, sa mère et les autres comme elle le souhaiterait, il apparaît que les événements et ses expériences graves ne semblent pas la marquer, tout est dit de manière banalisée comme si aucune trace ne pouvait s'inscrire. Elle semble confier à l'autre cette inscription, comme une trace à conserver qu'elle ne peut pour l'heure recevoir.

Je lui réponds sur son courage d'être, elle rajoute « ça fait deux ans et demi, quand je suis partie de chez ma mère, partie ou jetée, un peu des deux ! »

Alicia dans son jeu entre et sort du champ visuel de l'autre. Elle devient la bobine, l'objet du fort-da, qui éduque les adultes à symboliser son absence, dont elle vérifie l'efficacité à chaque retour.

Son absence peut-elle être symbolisée par l'autre ou par cette autre mère, qui ne la voit pas ? La pense-t-elle hors de sa présence ? Dans cette inversion du fort-da, si le retour est conditionné par l'attente et la reconnaissance de l'adulte (au lieu de l'enfant), qu'en est-il si cette absence n'est pas suffisamment signifiée et symbolisée par sa mère ?

C'est par la conquête du mouvement qui anime le fort-da, que le bébé s'assure du mouvement de cet autre qu'il hallucine, puis retrouve.

Mais ici le sujet s'assure par l'autre de son mouvement propre, de sa capacité à revenir sur la scène du regard de sa mère qui dit ne pas l'avoir vue. Alicia éduque sa mère à l'absence.

Apparitions, disparitions, mais aussi jeux de cache-cache. Le plaisir n'a pas quitté cette évocation de l'enfant que la mère doit chercher. « Une personne nous cherchait » dit-elle, elle ne la nomme pas, cette personne était-elle « personne » au sens où ce n'était pas la personne attendue, ou peut-être personne ne la cherchait dans le cercle familial, absence à combler par le jeu.

« C'est bien quand on crie – je t'ai trouvée ! » à l'angoisse de ne pas l'être, suit la jouissance infantile brève et rassurante d'être trouvée, rencontrée. L'enfant trouve auprès de sa mère la reconnaissance d'être l'objet qu'elle cherchait, ce cadeau, enfant-phallus, ce trésor de la mère, complétude illusoire de ce qu'elle n'a pas.

Ici l'épisode prend une allure dérisoire que cache la légèreté de l'évocation. Alicia se convainc et s'assure dans le désarroi du désir de sa mère.

Le regard de sa mère prend des apparences de non-lieu ; non-lieu de l'accueil de l'autre fille comme existante et séparée, non-lieu qui ne s'institue pas dans ce moment du stade du miroir où l'enfant jubile de la reconnaissance et nomination par la mère. L'unité et l'altérité du petit sujet en dépendent, Alicia fait-elle face partiellement, à un non-lieu de ces opérations symboliques et dont la trace sera indispensable au passage adolescent ? Alicia ne peut s'illusionner d'une mère toute puissante symboliquement et momentanément comblée par le phallus qu'elle représente alors, cette mère

Alicia cherche d'abord en actions désordonnées, puis en suites de gestes qui prendront sens pour constituer le fil d'Ariane de la construction de sa pensée, son être au monde comme sujet singulier au-delà de l'absence de regard de sa mère.

Alicia construit avec nous des phrases à la suite de ce qu'elle montre dans un donné à voir du quotidien. Nous y voyons la forme de l'acting out comme une tentative de dévoilement, peut-être de ce qui ne peut-être que voilé, de ce que Lacan nomme « la cause du désir », ce Réel qui échappe à la représentation symbolique par le langage.

Freud envisage d'abord l'agir comme lié à la répétition ; « Nous sommes en droit de dire que l'analysé ne se remémore absolument rien de ce qui est oublié et refoulé, mais il agit. Il ne le reproduit pas sous la forme de souvenir, mais sous la forme d'actes, il le répète, naturellement sans savoir ce qu'il répète »³¹

Il définit aussi l'agir en rapport au transfert et à la résistance à celui-ci, « et que la répétition est le transfert du passé oublié, non seulement sur le médecin mais également sur tous les autres domaines de la situation présente » Il insiste quelques lignes plus loin ; « Non seulement dans le rapport au médecin, mais encore dans toutes les activités et relations qu'il a simultanément dans sa vie »³²

L'agir repéré durant la cure comme effet de résistance au refoulé et au transfert, ne se limite pas à celle-ci, et les adolescents nous montrent bien en écho les mouvements inconscients de résistance et /ou pulsionnels qui cherchent à se frayer

³¹ S. Freud, « Remémoration, répétition et perlaboration », Œuvres Complètes, livre XII, 1913-14. PUF Paris 2005.

³² Ibid.

une voie vers une possibilité de représentation et d'un langage possible, liés à ce temps de l'opération adolescente.

L'agir, comme toute action, recèle effort et intentionnalité, un effort quelle que soit sa nature, physique, mécanique, physiologique, qui crée la dynamique d'une action, une intentionnalité consciente ou non vers un but à atteindre. Nous ne sommes pas loin des caractéristiques de la pulsion.

Les adolescentes que nous accueillons consacrent beaucoup d'efforts quotidiens dans ces agirs, à la limite du passage à l'acte par lesquels il s'agit de montrer, de rompre, ou parfois d'expulser des tensions insupportables témoins d'une activité psychique souvent ambivalente, repousser et rechercher à se rapprocher du nœud de leurs souffrances.

Cet effort, si il peut être le résultat du refoulement, n'est pas qu'une résultante passive au sens de retenir le refoulé, il est aussi l'effort vers une résolution de ce qui fait l'origine des tensions qui amène à des réponses pulsionnelles. Cette direction de ces efforts répétés par les jeunes, leur entêtement à les produire, témoignent de la recherche d'un but quand bien même la voie puisse être qualifiée de régrédiente.

Nous essaierons de démontrer dans la situation d'Alicia, la direction et le sens de ces efforts, qui souvent convergent jusqu'à former du sens par leur interprétation.

Dès 1914, Freud a posé la relation de l'agir au transfert, les questions suivront nombreuses, acting in et acting out en référence au lieu de la cure, puis préalable au transfert ou transfert agi, c'est hors lieu de la cure, « *dans toutes les relations que le patient a simultanément dans sa vie* » que nous interrogerons ce que nous qualifions d'effort par les acting out et les passages à l'acte.

C'est à l'écoute d'un discours adolescent quotidien qui s'appuie sur les signifiants du visuel que se font entendre les jeunes adolescentes, aussi il nous importe de retenir les aspects « visuels » comme paradigme de ce que nous qualifierons d'agir et d'acting out d'Alicia. Pour Alicia il s'agit de monstration, même si ce qui est à mettre en évidence sous un regard qui le reconnaît, échappe à la vue et puis au regard, se réduit à l'absence, à sa disparition, à son caractère négatif en creux comme place vide.

« L'acting out est essentiellement quelque chose dans la conduite du sujet qui se montre. L'accent démonstratif de tout acting out, son orientation vers l'Autre, doit être relevée. »³³

Une orientation vers cette Autre de la mère, en effet les agirs puis ces passages à l'acte des jeunes semblent converger vers une même adresse, celle de leur mère qu'il s'agit d'appeler par téléphone ou par des insultes, par le heurt et parfois la déflagration. Ces heurts, ces rencontres ratées souvent violentes creusent et cherchent avec obstination cette mère qui ne se parle pas, mais qu'on ne rencontre que dans le réel de son corps, dans la violence de l'écrasement contre le sein à l'image du nourrisson. Cette mère très souvent décrite comme toute puissante, admirée et détestée, haïe pour son absence impensable et son regard défaillant, revient à son statut de cause du désir comme petit « a » irréprésentable, et Réel impossible sur lequel se heurtent violemment les jeunes.

Dans le passage à l'acte nous dit Lacan dans le séminaire sur « L'angoisse », « Le sujet va dans la direction de s'évader de la scène », il la quitte parfois de manière dramatique pour rejoindre le réel « d'une part le monde, l'endroit où le réel se presse, et, d'autre part, la scène de l'autre, où l'homme comme sujet a à se constituer à prendre place comme celui qui porte la parole. »³⁴

C'est bien une scène que les jeunes accueillies et Alicia cherchent à reconstituer par l'acting out, en luttant contre cette ambivalence forte, plonger dans le réel, hors de la scène, ou occuper un rôle à une place symbolique dans cette scène.

A ce titre l'investissement des lieux d'accueil, comme lieux manquants d'un autre lieu originaire, ne constitue-t-il pas le lieu et moment de cette tentative ?

Cette dimension du donner à voir appelle une écoute sans but, autant qu'une tentative de demande d'interprétation par l'autre.

Au-delà des événements qui se mettent en scène, un but plus lointain est poursuivi, vers l'origine de la tension qui porte l'angoisse. Chercher vers les qualités réelles de la mère, vers la qualité du maternant quelle que soit la personne désignée, c'est aussi tendre vers le lien qui établit son propre rapport au réel par le symbolique qu'instaure le langage. Ce socle reste souvent insuffisant pour porter la pensée du

³³ J. Lacan, « passage à l'acte et acting out, Se laisser tomber et monter sur la scène » in « *L'Angoisse* », Le séminaire livre X, Seuil 2004.

³⁴ Ibid.

rapport au monde, et lutter contre ce bouillonnement intérieur insistant, souvent sous les traits d'une rage constante.

« L'acting-out est essentiellement la monstration, le montrage voilé sans doute, mais non pas voilé en soi...l'essentiel de ce qui est montré, c'est ce reste, sa chute, ce qui tombe dans l'affaire.»

Le reste Lacan le déduit comme reste de la division du sujet

$$\begin{array}{c|c} A & S \\ \hline \$ & \cancel{A} \\ a & 0 \end{array}$$

Second schéma de la division

« Tout en haut à droite, le sujet, en tant que, par notre dialectique, il prend son départ de la fonction du signifiant. C'est le sujet hypothétique à l'origine de cette dialectique. Le sujet barré, lui, seul sujet où accède notre expérience, se constitue au lieu de l'Autre comme marque du signifiant. Inversement, toute l'existence de l'Autre se suspend à une garantie qui manque, d'où l'Autre barré...

Mais de cette opération il y a un reste, c'est le a. »³⁵

Ce a, ce reste qui prend racine dans la cause du désir comme réel impossible, à jamais représentable, se transforme-t-il dans la quête des sujets comme cause de la chute des jeunes qui tendent vers cette cause de leur origine, socle de leur désir dans lequel elles ne peuvent se reconnaître ?

La monstration de l'acting-out que les jeunes destinent aux adultes qui les accompagnent, est-elle alors démarche et gesticulation dangereuse et vaine ?

Cette monstration désigne et cherche à atteindre là, où tout sujet va construire son rapport à l'altérité et à soi à partir de cette première époque ; le stade du miroir comme indispensable d'un moment du rapport à autrui est réactualisé à l'adolescence au moment des changements d'objets d'amour.

³⁵ Ibid.

Dans la constitution de (i a), l'image réelle, il manquera toujours sous l'effet de la specularisation, le réel « a », cause du désir, qui tombe hors de la scène spéculaire.

Dans le jeu de cache-cache d'Alicia, il reste un goût de pas fini, après la jouissance d'être trouvée, qu'en est-il du désir de la « personne » qui cherche ?

Toutefois être trouvée est un moment nécessaire, même si le manque qui s'instaure aussitôt après laisse un sentiment d'incomplétude qui sera recouvert par l'imaginaire et contenu par le symbolique.

L'acting out se déploie comme un phénomène qui insiste dans une quête de symbolisation. Un passage au symbolique qui se construit à l'origine, sous le regard de la mère face au miroir qui contient contre l'éclatement primordial des objets, en élaborant l'unité du sujet et en séparant de la mère et de l'illusoire accès à l'objet cause du désir (a).

La tentative de symbolisation dans l'acting out, même si l'adolescente n'en a pas connaissance et ne sait pas de quel objet il s'agit de construire une représentation, ignore qu'elle est à la recherche du transfert. *« A la différence du symptôme, l'acting out lui, eh bien c'est l'amorce du transfert sauvage... Mais le transfert sans l'analyse, c'est l'acting out. »*

Alicia qui montre qu'on ne la voit pas, montre ce lieu vide où ne se réfléchit pas son image, ce vide de présence du regard de la mère, d'elle-même alors absente de ce que celle-ci réfléchit, de son langage. Le langage naît de cette première démarche symbolique qui sépare le nourrisson de la mère et assigne l'enfant dans une chaîne signifiante.

« Ma mère ne voit pas moi » dit Alicia qui ne peut à ce moment employer la forme pronominale, celle du sujet qui se nomme à son tour dans la phrase, et qui pourrait être ; « Ma mère ne me voit pas », l'enjeu eut été alors différent.

Aussi Alicia explique ne pas pouvoir rester en stage, mettant en cause son malaise dû à son impression d'être « transparente » (on pourrait penser vue trans-parente), malgré l'intérêt qu'elle porte à cette formation.

« La dépersonnalisation commence avec la non-reconnaissance de l'image spéculaire...si ce qui est dans le miroir est angoissant... c'est pour n'être pas proposable à l'image de l'Autre. »³⁶

Alicia installe une relation transférentielle avec les adultes qui acceptent de regarder avec elle ce qu'elle vit comme l'absence du regard de ce grand Autre, et la butée sur l'impossible visibilité du réel, celui de l'origine de l'image totale de la mère.

De l'acting out au passage à l'acte déployé dans l'agir, à interpréter ou quitter la scène, il n'y a qu'un pas dans le sens où la frontière est fine entre la recherche d'une issue symbolisable par la parole, et le franchissement vers le réel de l'autre, parfois dans la violence, voire le côtoiement de la mort.

Cette tentation d'un franchissement vers l'Autre, quand le regard de celui-ci et sa parole n'ont pas eu suffisamment lieu dans l'enfance, conduit l'adolescent à des positions ambivalentes et parfois paradoxales ; céder au langage une partie de sa toute-puissance, ou chercher en vain son image absente dans le réel qui ramène à cette mère première d'avant la nomination par le miroir.

Voici l'évènement, l' « acte » qui précéda le retour des urgences médicales, durant lequel Alicia formulait « ma mère ne voit pas moi »

Tard dans la soirée, un incendie se déclare depuis le lit où Alicia nous dit avoir laissé tomber sa cigarette, ou joint ?, en s'endormant. Le veilleur la transporte chancelante hors de sa chambre où tout se consumait rapidement.

Même sourire muet, le regard volontairement neutre, le teint de sa blancheur habituelle, et sa maigreur font penser à un début de mort. Elle commente peu et ne paraît pas choquée de la mesure du danger de ce qui vient de se produire. En attente aux urgences alors que sa fille est reçue par un psychiatre, la mère d'Alicia insiste sur son absence d' « affinité » envers sa fille. Affinité ; ce mot sonne comme curieux et intrus dans le vocabulaire habituel et généralement brutal de cette mère, il manque entre sa fille et elle, ce qu'elle désigne par affinité. Le lien mère-fille semble ne pas inclure l'empathie que l'on attend du lien de parenté. Elle continue son commentaire de la situation par une longue plainte de ce qu'elle estime subir de sa fille.

Alicia commentera plus tard sa phrase ; « Ma mère ne voit pas moi, mais moi autre, vous comprenez ! » puis « Vous comprenez, l'autre moi caché(e).» Elle sourit

³⁶ Ibid

silencieusement regardant fixement droit dans les yeux et rajoute « A 18 ans, on fait sans sa mère ! » question et affirmation se mêlent, comme pour se libérer du caractère irrésolu de ce lien.

Qui est cet autre moi caché ? Le trésor et ce symbolique phallus de la mère, cet enfant séparé désigné dans le miroir qui jubile de son existence unifiée ? Alicia cherche dans l'absence du regard de sa mère comment situer son existence en rapport au désir de celle-ci.

De l'endormissement quotidien d'Alicia, (consommation de cannabis, comportements de retrait, indolence et absence de motivation affichée) puis de sa constance à montrer, qu'on peut ne pas la voir, on aurait pu l'entendre dire dans son silence d'après coup « Ne voyez-vous pas que je brûle ? ». A l'image du rêve du chapitre XII, de l'interprétation du rêve de Freud, puis relu par Lacan, il y a quelque chose ou quelqu'un à réveiller, dans l'histoire de ce passage à l'acte comme sorti d'un endormissement d'Alicia et de sa régression, passage à l'acte qui risque une sortie réelle de la scène.

« Père ne vois-tu pas que je brûle », dans cette partie, « le réveil par le rêve, la fonction du rêve, le rêve d'angoisse. », Freud détermine le processus du rêve comme une régression qui permet des « investissements visuels comme traduction dans les signes de systèmes ultérieurs »³⁷ Il s'appuie sur ce rêve qu'on lui a relaté de ce père qui, alors qu'il veille son fils, dort, confiant la permanence de la veille à un vieil homme. Il est réveillé par le feu qui débute dans la pièce voisine alors que le veilleur s'est endormi, et a le temps de faire le rêve de l'interpellation de son fils qui vient le voir et lui adresse : « Père ne vois-tu pas que je brûle ? ». Souhait premier de le voir vivant nous dit Freud en début de chapitre, évoquant la possibilité de la brûlure d'une fièvre antérieure.

Nous suivrons le cheminement de Lacan dans le sens où il interroge « Le rêve poursuivi n'est-il pas essentiellement, si je puis dire, l'hommage à la réalité manquée....ou est-elle cette réalité sinon qu'il se répète quelque chose, en somme plus fatal au moyen de la réalité. Rencontre manquée entre celui qui dort...et celui qui n'a rêvé que pour ne pas se réveiller ».³⁸

La similitude exacte des situations nous fera considérer cet « accident » d'Alicia en écho à un accident tout aussi réel, en miroir de son histoire familiale ;

³⁷ S. Freud, « *l'interprétation du rêve* », chapitre VII, Œuvres Complètes, PUF, Paris 2003.

³⁸ J. Lacan, Séminaire XI, « *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* » Seuil 1994.

Cet évènement nous fut d'abord raconté par la mère d'Alicia : Alors que le père s'assoupissait en fumant du cannabis, les enfants, Alicia et sa sœur jumelle, ont mis le feu au canapé sur lequel il était allongé, et celui-ci fut gravement brûlé dans l'incendie provoqué. C'était aux dires de la mère, le geste qui la soulagea de la violence de son mari. Les « petites », ont pour elle répondu de leur place d'enfants de la mère, à la violence du père à son égard.

Une sœur aînée en parlera différemment après le second incendie, celui de la chambre d'Alicia : « Ma mère dit n'importe quoi, et ce qui l'arrange, elle charge les petites. Mon père, c'est le résultat de l'enquête, a laissé tomber son joint sur le canapé où il s'est endormi, il était toujours out, les pompiers sont arrivés assez tôt pour retirer les petites... ».

Alicia a déjà entendu la version de sa mère. Elle nous explique le soir même à l'hôpital, qu'elle s'est endormie en laissant tomber un mégot de cigarette sur son lit.

Les situations passées et présentes se font face dans une répétition rigoureuse, en miroir, que vient troubler les dires de la mère. Répétition donc, d'une première scène déjà vécue par Alicia d'une autre place, et remémorée par la mère et la sœur.

Le père est décrit comme la plupart du temps hors du monde par une consommation importante et régulière de cannabis. Le quotidien d'Alicia semble en écho à celui de son père. Pour les deux qui tombent les cendres de leur tabac sur leur couche, le feu vient interrompre une démarche régrédiente à l'image du rêve tel que celui décrit par Freud.

« Quand le sujet raconte son histoire », la syntaxe se resserre par rapport à un noyau, dit Lacan dans « Les quatre concepts de la psychanalyse », « ce noyau doit être désigné comme du réel – du réel en tant que l'identité de perception est la règle. A la limite, il se fonde sur ce que Freud pointe comme une sorte de prélèvement, qui nous assure que nous sommes dans la perception par le sentiment de la réalité qui l'authentifie. Qu'est-ce que cela veut dire si ce n'est que, du côté du sujet cela s'appelle l'éveil. »³⁹

La limite de l'interprétation a été franchie dans l'acte qui se heurte au réel irréductible, une réalité vient-elle authentifier le récit ? Les mots ne peuvent en porter qu'une partie, celle qui peut se réfléchir, la partie spéculaire.

Alicia répète ce moment où elle n'est pas vue par le père et risque ainsi sa vie d'enfant, un premier trauma qui trouve écho dans le fantasme de la mère.

C'est de sa mère qui ne la voit pas « moi autre » dont parle ce soir-là Alicia. A ce moment encore, aucune inquiétude de la mère ne se manifeste sur les risques

³⁹ Ibid.

encourus par sa fille. Pour le premier incendie, elle ne la voit pas non plus en danger, mais actrice de son fantasme de la libération d'un mari violent. Pas de « moi autre », comme l'invoque Alicia, mais un prolongement de l'imaginaire de sa mère « c'est tout ! ».

Aussi Alicia réveillée de son « état de rêve » et de monstration dans l'acting out comme régression vers le visuel, par le réel d'un nouvel incendie pourrait dire à son tour : « Mère ne vois-tu pas que je brûle, que je brûle du fait que tu n'as pas vu que je brûle de ce que tu ne m'aies pas vue, sinon comme celle qui ne voit que sa mère, et la sauve de son mari en perdant son père. »

Cette brûlure signe sa disparition comme sujet au regard de sa mère, l'évènement devient la tâche qui cache au regard l'essentiel du désir ou son absence à l'endroit d'Alicia comme sujet de ce désir. Si la demande désirante et le regard de l'Autre n'aveugle pas, l'espace du regard dévoilé se libère vers un réel impossible.

L'évènement vient interrompre et faire césure entre la vision comme interprétation de la mère du premier incendie, et le regard absent de la mère sur sa fille. C'est moins l'interprétation de l'accident que cherche le dévoilement que l'interrogation sur l'absence d'un regard de la mère. Ce dévoilement-là fait face au vide et ne se rencontre que dans le passage à l'acte qui ne peut trouver la butée du raté de la rencontre.

Le passage à l'acte d'Alicia résonne comme un écho auquel personne ne répond si ce n'est le psittacisme d'Echo qui ne renvoie que les derniers mots. Quand Alicia dit devant ce miroir retrouvé « Tu ne vois pas moi » la réponse se réduit à « pas moi, moi, moi. » La béance seule du réel répond, qui s'ouvre sur le vide que crée l'absence de la parole et du regard, privés de leurs fonctions spéculaires qui voilent l'accès à l'objet a.

Ce trou de l'absence, dans l'image de son moi permet au sujet d'être directement appréhendé du regard par ce grand Autre paradoxalement absent. « Pourquoi vous me regardez comme ça », répète souvent Alicia, Alicia insuffisamment portée par le désir de l'Autre dont la fonction est de voiler le réel, subit le regard direct de la réalité du monde.

Le désir et le fantasme des parents dont la cause reste inaccessible, comme tâche aveugle, protège l'enfant du réel de la cause du désir, de la rencontre impossible avec la mort. Pas en vie ! répétait Alicia. Le réel est bien trop proche pour Alicia, il

menace d'être le seul interlocuteur, si le langage, ses limites et sa capacité de symbole ne font pas écran.

Les questions de l'acte et du regard vont délier la relation d'Alicia à sa mère, en écho à M. Augé qui écrivait : « il n'y a de vécu que raconté », on pourrait dire dans la situation qui suit que pour Alicia, « il n'y a d'acte existant, et de sujet de l'acte, que vus » mais ici la vue, demande à être soutenue d'un regard en éveil.

Alicia dans l'autobus avec sa mère pose les pieds sur le siège qui lui fait face. Lors d'un contrôle, elle refuse de retirer ses pieds puis insulte les contrôleurs, les agresse. L'épisode se termine par une plainte qui la conduit à une audience pénale. Sa mère est présente lors de l'incident, elle se tient à distance, n'intervient pas, et sort attendre sa fille alors que la police est appelée. Elle disparaît de la scène comme mère, elle ne se présente pas comme celle qui nomme et confirme l'identité de sa fille, en retrait, elle devient un témoin muet qui voit et n'accorde aucun regard capable d'investissement.

De cette scène Alicia en parle avec un sourire, reconnaissant qu'elle l'a provoquée, sans savoir ce qu'elle veut provoquer par cet événement. Le regard alors absent de sa mère sur elle, ne lui permet pas de savoir ce qu'elle veut et ce qu'elle cherche dans l'acte d'une scène signifiante, alors que sa mère agit de son côté en s'absentant de la scène où sa fille cherche dans la provocation.

Alicia paraît se déplacer le long d'une frontière qui borde l'en-vie et la mort, le vu et l'inaïperçu, l'état de rêve et l'état de veille.

C'est avec Alicia, le long de cette frontière que nous réfléchissons ces périodes entre deux, intermédiaires et difficiles que rencontrent les jeunes en grandes difficultés d'adolescence.

Les adolescents changent d'objets d'amour et leurs investissements se déplacent du cadre familial en présence des objets parentaux vers de nouveaux objets extérieurs. Les objets de l'infantile sont reconsidérés et surtout déplacés en changeant de statut. Aussi pères et mères seront désinvestis pour « sortir »⁴⁰ vers

⁴⁰ J.J. Rassial (Sous la direction de), « Sortir l'opération adolescente ». Erès, 2000.

d'autres, dans l'opération adolescente, l'adolescent se construira « en trouvant des images identificatoires qui tiennent, et sauraient faire consister une position de sujet». ⁴¹

Nous retiendrons d'abord l'aspect d'une confrontation d'une représentation des objets primaires, aux représentations de l'adolescence. Les moments infantiles sont convoqués à nouveau comme ouverture à d'autres relations objectales (amours extérieures, génitalité, autres adultes de références, culture extra familiale..), à des relations renouvelées au monde qui entoure et regarde l'adolescent qui se sait regardé.

Nous aborderons comme constats cliniques, l'idée d'un mouvement régrédient par les adolescents en difficultés, puis la résurgence, et la recherche de résolution d'images primaires, socle d'un idéal du moi en formation.

1.2.1 A La frontière du rêve

Alicia traverse, dans l'acte de ne pas être vue, les frontières de l'état de veille - où elle pratique le « jeu » de s'effacer qui fait pour elle un enjeu - à l'état de sommeil qui poursuit le développement d'une même problématique. La question de la journée se prolonge en images et actes, dans l'entrée dans son sommeil en passant par le demi-sommeil de sa consommation de cannabis « pour dormir » dit-elle.

La mise en image de son point de souffrance qui traverse les deux états se résout dans un passage à l'acte qui abolit la frontière veille/ sommeil.

Le « pas vue » du père qui s'endort et incendie la pièce où sont Alicia et sa sœur, se poursuit à l'état de veille par le « pas vue » de la mère dont Alicia joue et déjoue le regard à l'état vigile, et le « pas vue » à nouveau de la mère qui ne l'a « pas vue » dans le premier l'incendie.

Seule dans sa chambre qui prenait feu pendant l'entrée dans son sommeil, à l'abri de tout regard, Alicia répète ces images où elle peine à apparaître, au moment du passage de la veille au sommeil. C'est dans cet entre-deux inconciliable de deux

⁴¹ D. Luru, « Sortir avec : l'impossible de la rencontre amoureuse », dans « *Sortir l'opération adolescente* » sous la direction de J.J.Rassial. Erès, 2000.

états que Alicia cherche par ces images d'un semblant de rêve, le dire de « ma mère ne voit pas moi. »

C'est un regard premier de sa mère que cherche Alicia, premier d'un premier traumatisme qui se répète, sans doute déjà écho d'un autre inaugural. Elle suit pour cela le chemin qui borde le rêve.

« La vive lueur – écrit Freud- pénétrant par la porte ouverte arriva dans l'œil du dormeur et suscita chez lui la même conclusion que celle qu'il aurait tiré en étant éveillé, à savoir que la chute d'un cerge en feu s'était déclaré à proximité du cadavre. Peut-être même le père avait-il emporté dans le sommeil une préoccupation, celle que le vieux veilleur pourrait bien ne pas être à la hauteur de la tâche. »⁴²

Ce dormeur-là rêvé par le narrateur du rêve, devient à son tour le rêveur qui perçoit plus que le supposé veilleur. Le rêve ici éveille par la vue - la vive lueur arrive dans l'œil du dormeur - à une autre réalité psychique dans l'imploration du fils envers le père.

La limite veille/sommeil est franchie, Le rêve nous pense-t-il ?, titre M. Dayan , « la vie pulsionnelle -qu'il définit comme -L'activation des modes infantiles de réception et transformation des excitations qui intéresse le corps propre et l'image psychique qui s'en est formée...a une mémoire et une réactivité qui se manifeste à l'état de veille...dans le monde onirique la vie pulsionnelle se concentre sur le penser, qui seul peut alors l'accueillir, l'élaborer et lui donner forme, (ce que fait également, quoique d'une tout autre façon le comportement de la vie de veille). Il s'en suit qu'on n'est jamais aussi exclusivement livré au penser que lorsque l'on fait des rêves »

Mais rajoute M. Dayan, « Être livré au penser n'équivaut pas à se poser soi-même comme sujet pensant, ni comme objet de pensée » le rêveur « n'est que le pôle-sujet témoin du procès imageant qui déploie l'évènement-rêve dans l'enceinte dont il est captif »⁴³.

Les premières images de la vie pulsionnelle comme « activation des modes infantiles » traversent les états de veille et de rêve bien que le penser qui en découle ne sera pas le même, le sujet qui pense n'est pas la personne qui est pensée.

« Les images du rêve réfléchissent le penser au lieu de simplement l'étayer ou de l'incorporer à leur propre mouvement, comme font, selon les cas, les images de

⁴² S. Freud, « *l'interprétation du rêve* », chapitre VII, Œuvres Complètes, PUF, Paris 2003.

⁴³ M. Dayan, « *le rêve nous pense-t-il ?* », Ithaque, 2010.

veille. » ⁴⁴ Les images du rêve s'adressent à un sujet qui s'ignore. Le rêve adolescent anticipe la pensée du sujet de la parole à venir.

1.2.2 Nos adolescentes : des rêveuses qui se pensent ?

L'état de rêve et sa frontière, autorisent chez l'adolescent le penser, sans pour autant l'enserrer dans les difficultés de subjectivation qu'il entretient avec son environnement éducatif quel qu'il soit.

Ce penser flou, anticipe en ses images la pensée de soi à confronter avec les images d'un idéal du moi en formation, et l'image de soi aux yeux des autres, adultes et pairs.

La démarche régrédiente que nous isolons dans le rêve, lorsque « La représentation se retransforme en l'image sensorielle d'où elle est sortie à un moment donné...jusqu'aux images perceptives, nécessairement dépouillées de leur expression. (L'agencement des pensées de rêve est dissout, lors de la régression, en son matériel brut) », ⁴⁵ ne peut-elle pas s'étendre à la tendance adolescente de situer son quotidien entre éveil et sommeil, réveil et rêve ?

Une expression est très fréquente lors des changements et évolutions constatés, « je me suis réveillée » disent-elles. Ce réveil dont elles parlent généralement concerne des changements de visions des relations à leur mère, parfois aux deux parents. Ce réveil signe souvent un changement d'images portées par l'infantile, pour des pensées plus réflexives et adultes, c'est-à-dire portées vers des tiers extérieurs.

Mais avant ce réveil un temps d'entre-deux est souvent nécessaire. Pour cela il faudra parfois pour l'adolescente déployer une énergie considérable pour résister aux injonctions éducatives qui souvent empêchent le repli sur soi (dans nos

⁴⁴ Ibid.

⁴⁵ S. Freud, « l'interprétation du rêve », chapitre VII, *Œuvres Complètes*, PUF, Paris 2003.

situations, le juge, l'ASE, les familles et parfois l'établissement entretiennent une tension propre à se projeter tôt ou tard).

Cette énergie toute en résistance agit telle une force centripète qui ramène à soi vers l'intérieur toute tentative de mouvement dirigée vers des tiers extérieurs, et plus quotidiennement, met en échec toute démarche vers l'extérieur de l'établissement.

Ainsi nombre de jeunes, en entrant dans le foyer « se calent » comme elles disent, à l'intérieur jusqu'à ne plus sortir, ou rarement accompagnées d'une amie et dans un registre qui prolonge la vie et le cadre culturel du foyer, une sortie qui n'en est pas vraiment une.

La description suivante pourrait correspondre à celle de bien des adultes démunis devant tant de résistance : Nuits éveillées, matinées alitées au-delà de la mi-journée, consommation de cannabis, collage avec les adultes jusqu'à l'envahissement par des comportements infantiles, attentes de l'appel d'une mère, d'un copain, d'un parent dont on espère son intervention en début de placement (même si c'est pour refuser tout retour, c'est la demande qui est attendue). Mais surtout il faut tenir, tenir et tenir encore et contre tout le monde adulte, jusqu'au moment où ce « - Je me suis réveillée » prenne place, et se traduise en mouvement possible comme suite d'une opération discrète qui modifie les coordonnées des rapports internes et externes. Le rêve devient moyen et résistance et solution dans sa faculté de penser le sujet plus loin.

1.2.3 L'effort

C'est un effort considérable qui soutient cette démarche régrédiente. Un effort au sens physique, qui est un travail de, et sur une matière, un effort psychique qui comme la motion pulsionnelle, se dote « d'une direction et d'un but.⁴⁶

Cet effort « draine une résistance lit-on dans le dictionnaire Robert, mouvement effort, résultat d'un travail comme peuvent l'être le travail de deuil et le travail du rêve, qui est un « *travail de transformation des matériaux du rêve en un produit : le rêve manifeste.* »

Cet effort régrédient que les adolescentes mènent sous le regard des adultes de l'institution accueillante, est dirigé vers des actes et des discours qui mettent en écho au quotidien, les images de la petite enfance.

⁴⁶ Dictionnaire de la psychanalyse, Laplanche et Pontalis,

Un présent se déroule ainsi qui semble ne pas vouloir se projeter, pas plus que de regarder vraiment en arrière. Un être là, qu'impose à sa manière l'adolescence porteuse à la fois de la prime enfance et de la jeune adulte en devenir, dans un désordre des perceptions et des pensées, opposant une passivité apparente, dans la recherche de complétude et dans une consommation de produits et parfois une consommation de l'autre dans la relation.

« Le solipsisme du rêveur implique aussi un mode de penser qui n'est ni représentation d'objet ni de formation de projet ; un penser sans préalable ni horizon, sans pensée ou avenir autres que ceux de sa temporalité propre, elle-même réduite au passage d'un présent continué tout au long d'un épisode qu'on ne peut appréhender comme tel qu'après coup – quand il a disparu. Ce présent sans absence, sans bordure de non-être, comporte une attente immédiate de ce qui va avoir lieu et se donne simultanément comme la suite de ce qui vient de se produire, mais sans laisser de place pour une représentation distincte de ces moments contigus comme n'étant plus ou pas encore. C'est un présent compact, dont l'être pensant par image est totalement captif (jusque dans les réflexions qui lui font dire qu'il rêve, ou que « cette fois » il ne rêve plus.) »⁴⁷

Peut-on trouver une description plus fine de la position de l'adolescence en difficulté que celle du rêveur par M. Dayan ? Ce temps présent du rêve dont l'être pensant par image est captif, décrit ces moments adolescents où il ne faut surtout pas avoir de projet, où les représentations de son environnement sont vacantes, changent et peinent à se construire, un présent qui s'ennuie sans présence, sans bordure, un moment captif des images présentes et passées qui le composent.

L'absence de place d'une représentation, de moments contigus, inaccessibles, décrit au plus profond les souffrances adolescentes. Ce sont des moments séparés, clivés, qui ne se croisent pas dans la parole, dans la métaphore propre au langage et qui ne peuvent se représenter.

Pourtant ils sont présents et parfois envahissants dans la vie du quotidien où des images archaïques émergent et conditionnent toute relation.

Cet apparent délitement de la vie quotidienne et psychique se donne des lieux pour se produire : la famille, le groupe d'amis, dans la rue, à l'école, le foyer d'accueil. Il s'agira que ces lieux puissent en entendre et en supporter, au mieux soutenir une transformation des relations à l'extérieur par ce mouvement régrédient.

⁴⁷ M. Dayan, « *Le rêve nous pense-t-il ?* », Ithaque 2010.

Cette notion d'effort nous la voyons à l'image de l'activité du rêve comme activité pensante du rêveur. Dans ce mouvement de retour les jeunes adolescentes ont à se penser et à se rechercher comme sujets séparés d'images infantiles.

Nous nous appuyerons sur l'article de P. Blos ; Adolescence et second processus d'individuation : « L'effort pour rompre avec la dépendance du passé se mesure à l'aune des exigences maturatives, mais il n'en demeure pas moins que les moyens mis en œuvre sont susceptibles de faire avorter tout le mouvement évolutif. Pour beaucoup d'adolescents, ces ruptures violentes constituent une sorte de répit, de position d'attente jusqu'à ce que le mouvement évolutif prenne le dessus. Mais pour certains d'entre eux, cette situation devient une façon d'être, qui aboutit tôt ou tard à ce qui devait être précisément évité, c'est-à-dire la régression. » Ce mouvement à éviter qu'est la régression, dans le même article est considéré comme une tâche indispensable ; « J'en suis venu à la conclusion que la restructuration du psychisme par le biais de la régression représentait la tâche développementale essentielle de l'adolescence ».⁴⁸

Ces moments de « répit » permettent à l'adolescent de ne plus avoir à créer et confirmer des positionnements nouveaux par rapport aux objets remaniés à l'adolescence, le temps pour comprendre est long. Mais quand il y a échec du « désengagement du lien aux objets infantiles », cette « position d'attente » nous semble alors celle de l'urgence qu'il y a à retrouver la structure de relation à ces objets pour en remanier et l'image et le discours qui relie le sujet à ces objets infantiles toujours là par l'intermédiaire des parents, trop présents ou trop absents. Cette urgence comme besoin immédiat en deçà de la demande, comme nécessité à revenir dans le présent à un passé toujours là, sur les temps logiques de la subjectivation nous paraît se faire dans un effort et une démarche que nous appelons régrédiente pour en marquer le caractère actif.

1.2.4 Vers un discours préalable possible

Elodie comme bien d'autres jeunes, résiste en opposant une force d'inertie constante et massive, envahissante auprès des adultes, elle se présente sans évolution envisageable depuis plus d'un an.

Elle ne sort plus de l'établissement et scénarise sa présence dans un donné à voir qui s'appuie sur des attitudes explicitement infantiles.

⁴⁸ P. Blos, « Adolescence et second processus d'individuation », paru dans : *psychoanalytic Study of the child*, 1967. Traduction F. Ladame et M. Perret-Captipovic. BSF.

Pour Elodie dont la mère a accouché sous x, puis, dont la mère adoptive est décédée après une première année d'adoption alors qu'elle avait 5 ans, il s'agit de se rendre impossible, en « menant à bout » dit-elle chaque adulte, de l'envahir en l'occupant et en occupant son espace parfois jusqu'à la violence. Elle cultive un « ne rien faire », donné à voir au quotidien en l'accompagnant d'une apparence « défaite », tout en évitant et cherchant la parole de manière ambivalente.

Elle parlera plus tard, après l'avoir dépassée, de cette période ; « pour moi ici, il fallait que ce soit une colonie », elle insiste sur ce dernier mot, « une colonie pour rester enfant » mais aussi, Elodie occupe le terrain qu'elle colonise, qu'elle marque par ses attitudes dont elle reconnaît aujourd'hui les stratégies d'occupation, « vous comprenez, je suis un bébé, un gros bébé ! »

Si les adultes comme ses mères, n'ont pu aller jusqu'au bout, par l'accouchement sous x de la première et le décès de la seconde, Elodie, questionne sur l'enfant impossible à élever qu'elle croit être et dont l'adoption se termine par le placement.

Dans ce lent mouvement régrédient, Elodie évite une parole qu'elle cherche. Elle se cramponne souvent sur le seuil de mon bureau : « Au fait qu'est-ce que je voulais vous dire, je ne sais pas. Enchantée d'avoir fait votre connaissance ! ». Cette dernière phrase revient comme un leitmotiv, et vient interrompre l'émotion d'avoir pu parfois dire, une phrase qui parle d'elle. Rompre, dès que la connaissance et la co-connaissance de l'adoption se réactualise. Elodie insiste dans sa forme de résistance, en ne laissant filtrer ce qui est pour elle l'essentiel que dans ses petites phrases qui cherchent, lâchées aux adultes. Elle n'engage aucun projet, ne quitte pas le foyer, mais se met en mouvement pour chercher l'identité de sa mère et de son père biologiques.

Elle qui paraît tant manquer de moyens, y arrivera malgré les difficultés d'une filiation rompue, y compris par des traces administratives discontinues. Elle découvre un père en grandes difficultés, sociale et psychique ; « Il est fou ce mec ! ». Puis l'identité de sa mère décédée il y a un an. Elle demande à être accompagnée sur la tombe de sa mère, elle rencontre là, auprès des personnes qui l'ont connue, un discours sur sa mère, une parole qui donne une existence à cette abstraction maternelle.

Sa mère a commencé à exister pour Elodie, dans le discours d'une autre personne, le discours qui lui parle de sa mère est la garantie d'un discours préalable la concernant, discours dans lequel elle figure.

Ce discours qui la précède a été pour Elodie le point d'appui pour inverser le mouvement régrédient qu'elle a initié plus d'un an plus tôt. Malgré ses peurs toujours présentes, elle s'engage aujourd'hui dans un mouvement vers l'extérieur (formation, relations amoureuses, sorties, consultations psychologiques) et ce nouveau monde est entendu comme autant de possibles la rendant indépendante.

La trace dans un discours de ce signifiant qui précède Elodie (à la naissance et aujourd'hui), la fait signifiant pour un autre, et ainsi sujet d'un discours sur elle-même dans lequel elle peut entrer.

La résistance et l'inertie d'Elodie prennent sens d'un mouvement qui rejoint son apparition dans le discours d'un autre, écho de l'Autre. Il y a dans ce mouvement quelque chose de premier à atteindre, ce mouvement régrédient n'est jamais sans but chez les adolescentes qui le défendent.

Les images infantiles n'ont pas quitté les adolescentes, et le rêve ramène les mots et les perceptions à des images visuelles préalables au langage pour l'enfant, et un penser pour le rêveur.

« Dans le monde d'être onirique d'où l'action réelle est exclue, la vie pulsionnelle se concentre en effet sur le penser, qui seul peut alors lui faire suite, l'élaborer lui donner forme »⁴⁹. Pour M. Dayan doit être évitée « l'idée que ce penser serait l'activité du je rêvant (concept d'après le prototype vigile) ... », pas plus qu'il n'a d'objet, un penser captif des images et événements. Des images qui emmènent le rêve dans des mouvements persistants, ainsi nous pensons que se laissent porter ces adolescentes apparemment absentes en un lieu limite qui n'est pas appréhendé par le « je ». Une manière propre au rêve que relève M. Dayan comme, « être dans une singularité absolue, d'être en devenir qui ne connaît pas de dehors réel... ».

Une parenthèse dont l'environnement paraît n'être que le témoin et acteur obligé de ce temps limite incertain, qui ne semble appartenir à personne, pas plus aux adultes bien sûr, qu'à l'adolescent lui-même. Adolescent captif de son indétermination dans tous les sens du terme (actif et passif), mais dont il défend le déroulement comme un parcours indispensable.

Elodie a franchi les portes de ce rêve protégée par une « singularité absolue » pour se risquer à un dehors, celui du discours d'un autre qui lui donne place, là où elle pensait d'abord retrouver sa mère.

⁴⁹ Ibid.

Nous rejoignons dans cette description de ce temps entre parenthèse, du discours d'Elodie, la notion de morosité énoncée par P. Mâle et reprise par Ph. Gutton.

P. Mâle dans la crise juvénile reprend un de ses articles de 1971 qui débute suite à une introduction par « Les temps manqués », temps qui amènent au concept de morosité. « Pour des raisons conflictuelles des phases d'acquisition ont été manquées...Le développement de l'individu est tel que toute période qui n'a pas été comme remplie sur le plan de l'évolution, mais ultérieurement seulement rattrapée, laisse un vide ». Les périodes de morosité, différentes des périodes de dépression, « sont compatibles avec une énergie apparemment conservée »⁵⁰. Avec un facteur dominant soit « L'échec repris dans le cadre de l'individuation juvénile, des difficultés du premier âge, comme si l'adolescent refaisant son corps retrouvait des perturbations qu'il a reconnu dans la rencontre avec l'environnement, et des frustrations, des retraits, des isolations dans l'issue de la relation mère-enfant. »

P. Mâle parlait aussi « d'un état qui manifeste un refus d'investir le monde, les objets, les êtres », un état semble-t-il, apparent qui cache ce retour indispensable vers les rencontres infantiles ou plutôt ce qu'il en reste de représentations dans la relation mère-enfant.

A sa suite Ph. Gutton écrit sur la morosité qu'elle « maintiendrait l'adolescent entre « un peu d'objet perdu » et une mise à l'écart d'un objet potentiellement persécutoire »⁵¹

Cet objet :

« - présent, il menace par sa brillance, susceptible d'aveugler et fascine masochiquement.

- absent, la menace est de l'ordre de l'irreprésentable. »

Ainsi la morosité protège d'un débordement des relations objectales, de l'exercice et du vécu de l'absence et de la présence, dérivés comme le propose P.Mâle d'un « échec des premières relations archaïques ».

⁵⁰ P. Mâle, « *La crise juvénile* » Payot, Paris 1982.

⁵¹ Ph. Gutton, « *Le pubertaire* », PUF 1991, Quadrige 2013.

Cette morosité n'est pas seulement pour nous le résultat d'une période première passée qui agit au présent en conservant ses failles ses souffrances, mais l'héritage d'une structure acquise qui détermine les relations à l'environnement.

Ph. Gutton cite P. Jeammet et fait état d'une « passivité active, non agir soutenu ou quelque fois violemment défendu avec un désinvestissement affiché et activement poursuivi. »

Peut-être, au vu des dires des adolescentes, ce n'est pas le uniquement désinvestissement qui est poursuivi bien que celui-ci fasse problème, là n'est qu'apparence, mais ce à quoi il mène. C'est à dire, d'autres investissements parentaux envers l'enfant qui semblent plus lointains et pourtant proches de l'adolescente qui cherche du côté de sa mère. Comment désinvestir le lieu qui ne l'a pas été ?

A tous ces aspects de la morosité qui se cachent derrière ou qui dissimulent cette « passivité active » nous joignons comme effort, la direction régrédiente, avec comme but l'accès aux images archaïques du rêve et des perceptions premières, et la formation des images premières de soi du stade du miroir accompagnant la formation du « je ».

1.3. Les images du miroir

1.3.1 Un miroir toujours présent

La démarche régrédiente d'une part et la recherche de reconnaissance dans le regard des adultes, nous ramènent à cet écho des premières images spéculaires réfléchies par les parents, images parlées le plus souvent du côté de la mère.

Amel, en guise de bilan de son séjour d'un an au foyer dit : « je ne me voyais pas.....- (silence) - maintenant, j'entends de façon de plus en plus claire ma voix ! » Elle dit bien ce lien logique, de son image, de celle qu'elle trouve dans le regard de sa mère, et plus tard le fait de s'entendre comme sujet parlant.

Invitée à en parler, elle répond spontanément « c'est l'histoire d'un ressenti, c'est tout ! »

A partir d'une demande d'explication de notre part, un quasi monologue suit dont voici quelques éléments notés au moment, avec son accord.

« - J'étais transparente, mon malheur avait trop d'importance au regard des autres.

J'étais trop focalisée sur une partie du miroir, des autres, j'étais enfermée par ces idées qui ne me lâchaient pas... Focalisée ça veut dire chercher à trouver ce qui pouvait me montrer cette chose qui me déprécie, ce qu'on me répétait dans mon enfance.

Dans la rue c'était un désastre tout le monde me fixait, je me sentais rejetée, mais pas forcément ...enfin je voulais qu'on me rejette.

Un été, j'ai pleuré tout l'été pour une maîtresse, elle était souriante, jolie, à l'écoute.

(Elle parle à nouveau de sa mère qu'elle trouvait soumise à la violence de son père)

Elle n'est pas rentrée dans ce que j'appelle le symbole d'une femme parfaite, elle n'est pas partie...elle était dépendante d'un mec, pour moi il est fou !

Puis reprend ; - Quand je jouais à la maîtresse, elle me demandait à qui je parlais elle entrait dans mon cercle imaginaire...

Quand j'étais en H.P., elle disait que j'étais folle, « - ma fille est gentille elle parle seule », j'étais dévastée, elle le disait devant moi ! «-Tu verras un jour tu seras moins folle ». Je me disais elle est méchante, aujourd'hui je dis malheureuse ou dépendante, C'est le meilleur mot ; comme une droguée.

J'étais éprise de mon malheur... j'étais une enfant triste, tous les signes sont bons pour se trouver fou.

Il fallait se forcer à ne pas voir comme sa mère.

Le bonheur se construit. Petite, je chantais dans ma chambre.

En premier, je focalisais dans la souffrance et l'intériorité.

La seconde partie, c'est la possibilité de voir la vie et le futur autrement, plus objectif, au regard des autres, accepter les limites, les échecs, remettre en cause ses choix comme être éprise de son malheur. »

Amel à sa dernière phrase dit avoir terminé ainsi le bilan de son année au foyer.

Les paroles d'Amel parlent d'elle(s)-même(s) de ce parcours de l'image à la parole. Focalisée dit-elle sur une image qui la déprécie, elle en cherche la cause et l'origine de ces images mentales dépréciatives. L'image ne représente pas sa cause, celle-ci fort heureusement échappe dans le réel, ici ce réel est ramené par sa mère quand elle ne peut penser que sa fille joue, et qu'elle parle à une maîtresse absente dans la réalité. Cette part que ne peut concevoir le symbolique et l'imaginaire de l'enfant, fait effraction par la mère, et transgresse les limites de son imaginaire.

Transparente au regard de sa mère, Amel se sent fixée, comme si les signes de la folie désignée par sa mère l'habillait, et rejetée à la place qui lui est assignée et qui au moins en demeure une. La partie « focalisée sur le miroir » l'expose au regard de tous, la « chose » et cause dont parle Amel, ne peuvent-êtré trouvées, mais l'exposent, en en faisant une image réelle qui se déplace dans la rue. Elle ne peut montrer, comme elle le voudrait, cette chose-cause qui la désigne, et dans laquelle elle est désignée cause de sa dite folie.

On pourra dire que i'(a) et i(a) se confondent. Pour Amel l'image spéculaire au lieu de protéger du réel y renvoie. Le miroir du regard de sa mère ne protège pas du réel par le désir dont la cause choit hors de la représentation, sa mère désigne en elle cette cause qu'elle devient, et qui peut-être la concerne comme cause de son désir de mère. L'image réelle du corps morcelé de l'enfant et son image spéculaire qui se confondent, dans leur indistinction troublent les liens signifiant/signifié aussi Amel rajoute : « tous les signes sont bons pour se trouver fou », Pour elle tout de manière inquiétante, fait signe de sa folie.

En effet, Amel, avait pour habitude quasi quotidienne de se trouver un nouveau diagnostic qu'elle nous soumettait en ces termes « - ça y est j'ai trouvé je suis maniaco-dépressive ! Ou psychotique, ou anxieuse malade... etc... ». La demande apparente était de trouver de son côté cette folie identifiante si attachante comme malheur, comme nomination, à la fois esthétique adolescente qui fait figure de reconnaissance et point d'angoisse innommable. Nous ne répondons pas à ses sollicitations dans ce sens.

Aujourd'hui Amel dit dans un malaise profond, « - On m'appelle une fois Amel et puis aussi Amal chez moi, et c'est écrit Amal sur certains papiers. » Son regard en détresse devient appel comme si son prénom contenait le signifiant de la maladie dans le rapprochement d'Amel avec sa variante arabe ; Amal (espoir).

La proximité sonore vient changer en français le sens et rapproche Amel de celle qui a mal aux yeux de sa mère.

Se « forcer à ne pas voir comme sa mère », deviendra pour Amel, ne plus voir sa mère de la même manière, aujourd'hui elle dit aussi ne plus vouloir la voir pour se protéger de cette assignation à la maladie mentale.

Amel a reconnu sa part dans ce jeu de miroir, dans cette propension à cultiver le malheur et les diagnostics. Elle revendique aujourd'hui par sa différence qu'elle affirme, « sa part du bonheur ».

C'était pourtant un bilan de son séjour au foyer, elle l'a articulé autour du déplacement de l'image de sa mère, déplacement par apport au signifiant de la folie dont nous ferons état plus loin.

1.3.2 Le stade du miroir. De l'infans à l'enfant.

Alicia, elle, ne peut se rencontrer dans le regard de sa mère, dans cette jubilation d'être corporellement unifiée sous une nomination, et perdre l'unité d'avec sa mère comme accès au langage.

C'est depuis les paroles adolescentes que nous abordons cette notion élaborée par Lacan suite aux travaux de Wallon, et dans un contexte sociétal (photo, cinéma) et intellectuel (Sartre, Merleau-Ponty) où l'image et les analyses qui s'y rattachent prennent une acuité particulière qui ne cessera de progresser jusqu'à nos jours.

« Ma mère ne voit pas moi » d'Alicia, « Quand je vois ma mère, je me vois » de Marine, « je veux voir visuellement ma mère » de Sarah, « Je ne me voyais pas » de Amel, montrez-moi quelqu'un pareil à moi » de Shéhérazade...La liste est sans fin qui s'allonge au quotidien de ces appels au regard des mères.

Regards présents, regards passés, d'avant le langage, et construction d'image de soi jalonnent « l'opération adolescente » dans des allers-retours qui justifient pour les adolescentes en difficultés que nous accueillons, la démarche régrédiente dont nous avons parlé plus haut.

« Pour la fille, écrit J.J.Rassial, dans le chapitre, hypothèses sur l'adolescence, Parce que le sang des règles et la croissance des seins prennent sens dans la vie de l'autre, le rapport à l'autre est de l'ordre du regard. Pour un garçon, parce que le signe communicable de la puberté est la mue, la voix occupera la position clef. » Plus loin, « Ce double ressort pulsionnel de la voix et du regard permet de définir l'adolescence comme moment logique, de l'après coup du stade du miroir,

appropriation partielle du regard et de la voix de la mère qui a reconnu, jadis, dans le miroir ce que l'enfant a vu. »⁵²

Ce « moment logique de l'après coup du stade du miroir », va permettre pour l'adolescent, de remanier les pertes de l'objet que représente la mère, pertes prises dans la structure du langage, et de s'aliéner à son image virtuelle et au langage qui introduit à l'autre signifiant déjà là, et indispensable dont dépend le statut de sujet.

Cet après coup ne va pas de soi, il repose sur la relation à l'Autre, et à l'autre qu'institue le stade du miroir. Les jeunes en difficultés connaissent l'épreuve d'une répétition où les moyens d'intégrer ces pertes qui font le sujet, ne se sont pas suffisamment structurés dans ce moment premier, avant et pendant le stade du miroir.

1.3.3 Le stade du miroir et le schéma optique

Le stade du miroir est le début de l'histoire conflictuelle de la fonction du regard de l'autre, qui trouvera écho à l'adolescence, qui fait advenir le sujet et le marque d'une première séparation, condition nécessaire à une reconnaissance qui le singularise hors de la mère.

Ainsi le définit Lacan dans «Le stade du miroir comme formateur dans la fonction du je » : « Le stade du miroir est un drame dont la poussée interne se précipite de l'insuffisance à l'anticipation – et qui pour le sujet pris au leurre de l'identification spatiale, machine les fantasmes qui se succèdent d'une image morcelée du corps à une forme que nous appellerons orthopédique de sa totalité, - et à l'armure enfin assumée d'une identité aliénante, qui va marquer de sa structure rigide tout son développement mental. Ainsi de l'Innenwelt à l'Umwelt engendre-t-elle la quadrature inépuisable des recollements du moi. »⁵³

⁵² J.J.Rassial, « *Le passage adolescent* », Erès 2010.

⁵³ J. Lacan, « *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique*. 1949, « *Les écrits* », le seuil 1966.

Du monde interne à celui qui l'entoure, l'enfant va construire dans le miroir sa propre image dans ce travail inépuisable, des recolllements du moi. Il rencontrera son image totale et illusoire que va nommer sa mère, image qui devient autre que lui-même en lui restituant son unité corporelle et un nom qui le fera entrer dans la chaîne des signifiants : « L'assomption jubilatoire de son image spéculaire par l'être encore plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage qu'est le petit homme à ce stade infans, nous paraîtra dès lors manifester en une situation exemplaire la matrice symbolique où le je se précipite en une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que le langage ne lui restitue dans l'universel la fonction de sujet. »⁵⁴

Pourquoi insister sur ce temps organisateur du moi et de l'idéal du moi, qui s'appuie sur une métaphore imagée d'un miroir que l'on retrouvera dans le schéma optique ? C'est à partir de ces métaphores imagées, voir visuellement, me voir, voir la mère, être vue, perdre son image ... que les jeunes rapportent chaque jour leurs relations au monde qui les entoure et à leur mère, échos des premières relations objectales. Le visuel est sollicité comme forme de pré langage, il s'opère dès lors un écho d'images qui tend vers une réflexion dynamique entre deux temps de vie.

S. Lesourd dégage trois temps de la construction de l'image du sujet dans le cadre du stade du miroir que nous reprenons en écho aux difficultés adolescentes ;

Un premier temps « stade réel du miroir », qui peut déborder sur un moment psychotique ou non, et se résout en manque de l'image inaugurale de soi (refoulée) dans le second temps de l'image spéculaire.

Cette première image est totale, image d'emprunt qui comble un vide, ou image du désir maternel, la frontière est mince que l'on retrouve à l'adolescence, entre l'image refoulée et l'image spéculaire. La division du sujet est en jeu.

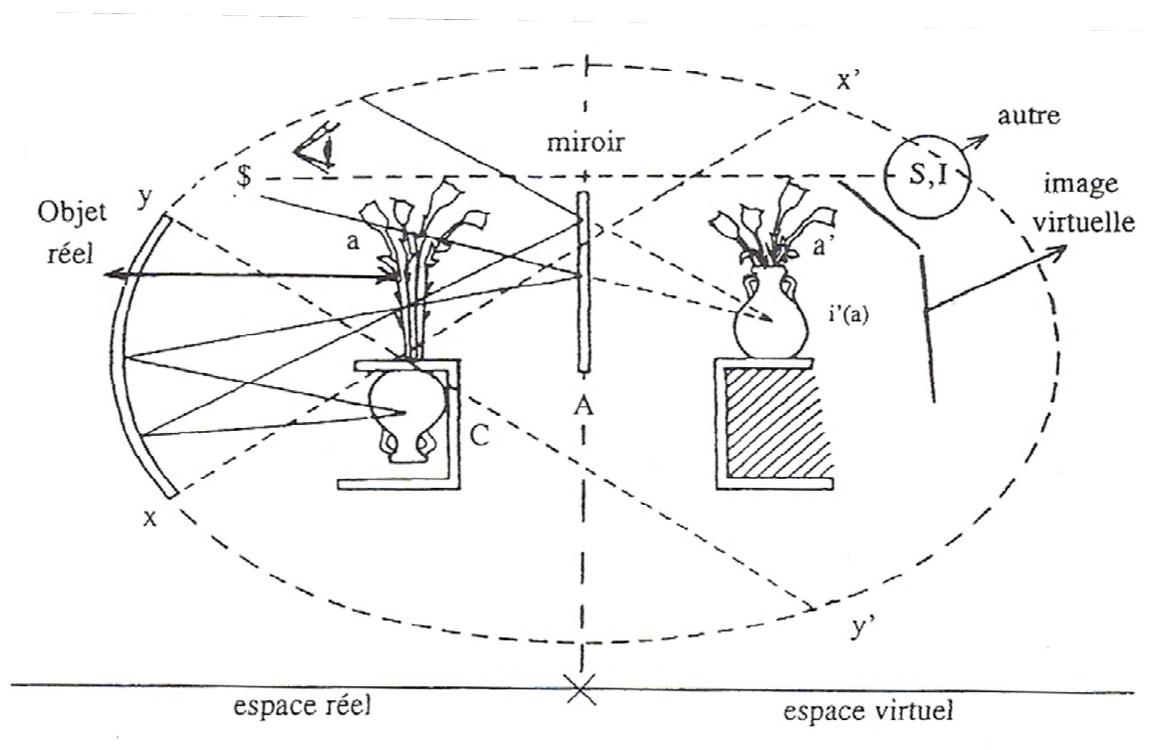
Un second temps marqué par la différenciation de l'autre « autoréférencée » que l'on retrouve chez les adolescents pour qui n'existe que l'autre imaginé, dans un conflit d'images ; qui déterminera l'image de l'autre ?, soi-même ou l'autre ?

Nous mesurons les enjeux dans les rapports de l'image de soi et de la mère, image peu ou pas différenciée sinon autoréférencée, enjeux (qui s'exprimeront à nouveau

⁵⁴ Ibid.

à l'adolescence) d'une maîtrise pour mieux faire face à cette étape à venir, parfois incertaine, de la reconnaissance qui lie au désir de l'autre.

Le troisième temps de la nomination, indique une perte de l'unité imaginaire, le réel de l'image du corps voilé par l'image spéculaire que renvoie le miroir A, par lequel le sujet se regarde protégé de ce réel qui choit en « a », la cause du désir.



Le schéma scopique. Annoté par J. Dor.

La relation du néotène à lui-même et aux autres dépendra des qualités de A, qui représenté par la mère, porte ses images propres.

Moins le regard qui nomme par le désir de la mère sera présent pour introduire à l'espace imaginaire $i'(a)$, plus l'enfant en devenir de sujet se verra sans voile dans l'espace de l'image réelle, l'espace de l'Autre dont il dépendra plus.

En supplément du miroir concave, le sujet devra passer pour se retrouver, par le miroir A pour construire une image qui « résulte de deux réflexions : en $y.x$, et en A. De plus si le sujet accommode sur les fleurs réelles a , il ne distinguera que les fleurs, pas le vase. Pour saisir ce qui dans ce schéma figure le précipité de l'image du corps, il faut qu'il accommode sur les fleurs en a' , c'est-à-dire sur l'image virtuelle de a . A cette condition, il verra les fleurs prises dans l'encolure du vase...C'est en quoi $i(a)$ dans ce schéma, c'est-à-dire l'image du corps n'est appréhendable que dans l'espace virtuel, en $i'(a)$. C'est seulement dans cet espace virtuel que les éléments disjoints (le vase dans la boîte C, les fleurs en a) sont produits et aperçus dans une unité formelle. Ils ne le sont pas dans l'espace réel immédiatement au premier plan pour le sujet »⁵⁵

Nous approchons là pour partie, l'importance que l'on va trouver dans le vocabulaire de la recherche du mouvement de la specularité, en lien au regard porté par leur mère.

Si le miroir dans sa dimension désirante, protège du réel, sa défaillance renvoie à trouver son image en $i(a)$, image réelle au lieu de l'Autre et seulement en son lieu, que son regard soit présent ou absent.

L'image du sujet dépend alors d'un espace réel régi par l'imaginaire essence même de l'Autre. Dans cet espace enfermant et non résolu, occupé par la mère et son imaginaire, la place de l'autre enfant symbolique peine à se faire reconnaître.

Lacan commente ce même schéma ; « Vous aurez à y voir que c'est dans l'Autre que le sujet se constitue comme idéal, qu'il a à régler la mise au point de ce qui vient comme moi, ou moi idéal – qui n'est pas l'idéal du moi – c'est-à-dire à se constituer dans sa réalité imaginaire. » Lacan rajoute après avoir fait le lien avec la pulsion scopique, « Là où le sujet se voit, à savoir où se forge cette image réelle et inversée de son propre corps qui est donnée dans le schéma du moi, ce n'est pas là d'où il se regarde. Mais certes c'est dans l'Autre qu'il se voit, et le point d'où il se regarde est lui aussi dans cet espace »⁵⁶

⁵⁵ S. Thibierge, « Les coordonnées symboliques de l'image spéculaire » dans « *le nom, l'image, l'objet* », PUF 1011.

⁵⁶ J. Lacan, « *Analyse et vérité ou la fermeture de l'inconscient* ».1964, dans « les quatre concepts de la psychanalyse », Le Seuil 1973.

Le miroir A répond de la schize de l'œil et du regard, le regard nécessite la specularité qui atteindra $i(a)$ mais en passant par $i'(a)$. L'espace de l'autre s'étend au-delà de l'espace $y.x$ du réel en redressant l'image du corps. Sans ce détour, le sujet en formation se voit dans un réel morcelé, reste a , chu du miroir, non médiatisé et symbolisé par le regard qui fait choir hors du miroir la cause du désir a , pour ne laisser alors qu'un sujet qui ne peut saisir une image réelle de lui-même.

Ce réel, non voilé, de soi, du monde, entrave les aspects métaphoriques de la démarche langagière.

La specularité rend compte d'une inscription déjà présente dans l'autre, de l'infans, par les paramètres du désir et de l'anticipation du sujet dans la chaîne des signifiants qui le précède, soit dans le langage. Une specularité nécessaire pour quitter une image morcelée et obtenir une image du corps unifiée marquée par le manque.

L'effet de la specularité marquée par le regard de l'Autre, présidera aux relations d'objets, et par là aux relations comme support de la parole et discours du sujet au monde qui l'entoure.

Si le miroir A comme regard et nomination ne reconnaît pas $i(a)$ en $i'(a)$ en faisant entrer dans la dimension symbolique, qu'en est-il du renvoi sans parole du regard en $i(a)$? Le sujet face au vide du désir ne peut se construire dans le regard qui voile le réel, il rencontre ce réel alors pour partie comme corps de soi-même étranger, dans une image où l'angoisse prend corps, angoisse de n'être pas signifiant, où l'assomption jubilatoire se transforme en abîme, d'un corps à la frontière du réel. L'identification en $x.y$ ne permet pas d'arrimer son image à l'Autre, en voilant le réel suffisamment pour accéder à l'aliénation au langage dans la chaîne des signifiants.

Si le miroir A est défaillant ou si le sujet ne peut se reconnaître, il trouvera difficilement le rapport entre l'image spéculaire et l'image réelle, et le mouvement de la reconnaissance de soi par un idéal du moi sera mis à mal. Cette difficulté structurelle de reconnaissance instaure le mouvement régrédient, déplacement qui cherche le mouvement de la reconnaissance de soi, en évitant ou en heurtant la part du réel qui n'a pas chu de l'image du miroir pour s'en écarter et combler cet abîme par l'accès au symbolique et au langage.

La précarité de l'image de soi en $i(a)$ qui jouxte le réel devient alors source d'angoisse, cette image dont ont peur et que cherchent les adolescents, lointaine qui n'est portée par aucun discours déjà présent ou défaillant, et qui ne peut sinon difficilement, se construire dans un monde symbolique qui préside à l'adolescence devant l'irruption du réel pubertaire.

1.3.4 Image et support du désir

« Le propre de l'image c'est l'investissement par la libido. On appelle libidinal ce en quoi un objet devient désirable, c'est-à-dire ce en quoi il se confond avec cette image que nous portons en nous, diversement, et plus ou moins structurée. »⁵⁷

L'image est un élément essentiel dans la formation de l'idéal du moi et la fonction du narcissisme, dans le séminaire « les écrits techniques de Freud », J. Lacan cite cette phrase de Freud qui figure dans « pour introduire le narcissisme », « L'homme a deux objets sexuels primitifs, lui-même et la femme qui s'occupe de lui »

« Lui-même, c'est à dire son image, c'est tout à fait clair » répond Lacan avant de reprendre les destins de l'idéal du moi dans le schéma optique ou « l'idéal du moi commande le jeu de relations d'où dépend toute la relation à autrui. »

Pour Freud, l'investissement de la libido du moi et de la libido d'objet est inversement proportionnelle, « plus l'une consomme, plus l'autre s'appauvrit »⁵⁸.

Il ajoute plus loin dans ce même texte ; « la dépendance par rapport à l'objet aimé a un effet d'abaissement » le narcissisme et l'estime de soi sont en jeu dans ce rapport d'investissement de l'autre, aussi le moi, par l'amour et l'idéal du moi recherche en boucle des positions narcissiques premières. « Le développement du moi consiste à s'éloigner du narcissisme primaire et engendre une aspiration intense à recouvrer ce narcissisme ». Ce sera l'idéal du moi comme image virtuelle de soi qui répondra d'un déplacement possible de la libido.

« C'est dans un mouvement de bascule, d'échange avec l'autre que l'homme s'apprend comme corps, comme forme vide du corps....cette antériorité n'est pas chronologique, mais logique... Avant que le désir n'apprenne à se reconnaître-disons maintenant le mot- par le symbole, il n'est vu que dans l'autre »⁵⁹

⁵⁷ J. Lacan, « Idéal du moi et moi-idéal » dans « *Les écrits technique de Freud* », Le séminaire livre I 1953/54, seuil 1975.

⁵⁸ S. Freud, « *Pour introduire el narcissisme* », Œuvres complètes, 1914, livre XII, PUF 2005.

⁵⁹ J. Lacan, « *Les écrits technique de Freud* », Le séminaire livre I 1953/54, seuil 1975.

Nous entendons l'angoisse décrite, permanente parce que fondamentale, de certaines jeunes devant le vide d'image du corps, vide initial, place à investir, désertée ou absorbée par le désir maternel.

Mais c'est surtout ce passage que nous reconnaissons dans le mouvement régrédient adolescent par la recherche d'une image de soi première, portée par la mère ; « A l'origine, avant le langage, le désir n'existe que sur le seul plan de la relation imaginaire du stade spéculaire, projeté, aliéné dans l'autre. »

Lacan y voit le désir agressif de la disparition de l'autre détenteur de notre désir propre. Cette haine constante ronge ces jeunes depuis « - j'ai la haine » aux regards agressifs dans leurs incapacités à interpréter. La peur d'être rejeté ou absorbé, s'exprime aussi dans le désir de disparition de l'autre, ou inversée, de soi, mais aussi cette haine nous semble la réponse à une impossibilité d'entrer complètement dans l'ordre symbolique, là où seulement se reconnaît le désir de l'autre et naît le langage comme possible et illusoire maîtrise d'un discours sur soi.

Cet adolescent, que nous avons décrit, qui résiste semble-t-il à toute intervention éducative, procède revient vers le socle de ses relations au monde. Il ne s'agit pas pour lui de défaire l'ouvrage que ponctue son adolescence, mais de retrouver les outils pour reconstruire une entrée dans un langage propre à dire les nouvelles perturbations du « réel pubertaire »⁶⁰ et les changements d'objets.

Nous rattachons l'idée d'une démarche régrédiente, à la notion de régression topique développée par Freud, (à côté des notions de régression génétique et formelle)⁶¹, en lien à l'aspect régrédient vers l'image, dont nous avons parlé, que Freud développe dans « l'interprétation du rêve ». Ces images du rêve « qui nous pense » sont le pendant de ces images qui nous font au regard du monde, et des autres.

L'adolescent a besoin, moins de les retrouver ou de les réactualiser, que de pouvoir retrouver le mouvement et la fonction de ces images, comme métaphores qui portent en elle la perte qui introduit à une parole sur soi. Ces images parce qu'elles

⁶⁰ Ph. Gutton, « Le réel pubertaire » dans « *Le pubertaire* », P.U.F. 1991-2013.

⁶¹ Laplanche J. et Pontalis J.B., « *Vocabulaire de la psychanalyse* », sous la direction de D. Lagache, P.U.F. Paris 1967/1976.

sont par la spécularité, gages du désir, dans le mouvement qu'elles amènent sont préalables à l'entrée dans l'ordre symbolique.

Ces « régressions » adolescentes, nous en retrouvons des approches différentes et proches à la fois chez nombres d'auteurs. Elles disent la difficulté de catégoriser et de nommer un état de l'adolescent, puis une distance qui tient du retrait et un désinvestissement ambivalent des objets parentaux et du monde qui l'entoure. Le caractère émergent d'une renégociation des investissements infantiles ramenés au présent, prend des allures régressives proches mais souvent différentes de la dépression.

Nous postulons que les jeunes vont chercher sur ces lieux un nouvel ordonnancement des images, pour en acquérir les fonctions identifiantes et indispensables à la reconnaissance d'un désir propre, reconnu dans un discours à l'adolescence.

1.4. La rencontre

1.4.1 Mères et filles

Voir, chercher les images visuelles, parler au quotidien à travers le vocabulaire du visuel, il s'agit d'aller voir et d'aller à la rencontre de ce qui empêche la réorganisation de l'adolescence.

Les adolescentes que nous recevons, pendant le placement, vont à la rencontre de leur mère. Une mère actuelle qui possède encore pour sa fille toutes les caractéristiques de cette première mère dont la représentation relève des relations archaïques, où l'enfant se forme comme sujet en passant par le stade du miroir.

Cette rencontre se fait dans le heurt, la mère est très souvent « convoquée » dans l'après coup d'un état de crise, souvent empreint d'angoisse, la rencontre devient alors violente. Par ailleurs les passages à l'acte envers d'autres qui semblent pourtant évitables, en appellent à la mère indirectement, ou directement par un appel téléphonique, après coup de l'acte violent, dont on peut penser qu'il est le véritable passage à l'acte, invoquant la mère dans des cris et hurlements de détresse.

Le langage dans les deux cas se soutient de la tentative des corps d'atteindre, de toucher l'autre ; coups, cris, pleurs, et insultes réciproques portent sur le corps des femmes, et le dire de la transmission de la sexualité rapportée au réel de relations violentes.

Les reproches tant du côté mères que filles, évoquent dans l'angoisse le heurt de la sexualité dans des termes pornographiques et d'emprises violentes où un langage imaginaire et symbolique ne peut prendre place. Les corps dans les mots qui s'échangent brutalement sont exposés, proposés au commerce, corps réels que la dimension désirante aurait quitté pour n'être qu'objets proposés et abusés par d'autres corps.

Tu n'es que...vas te faire....je te...l'acte sexuel impossible se crie dans des termes d'action qui nient la qualité du sujet de la parole prononcée. Mères et filles s'agressent quant à leur féminité.

Autant le discours de la sexualité qui réfère au réel du corps n'a pas trouvé à se loger dans un discours signifiant, autant chacune paraît rechercher une incarnation possible des mots où chacune peut se représenter ce qu'elle est pour l'autre : Qu'est-ce qu'une mère ?, Qu'est-ce qu'une fille ?

Se mêlent dans ce heurt des mots qui privent le corps de toute signification, de représentation symbolique du sujet. Alors les images contiguës de deux corps, images métonymiques primaires chacune effaçant l'autre, luttent chacune pour leur unité. La faille de la spécularité laisse la position des sujets dans l'espace de l'Autre face à l'image réelle d'un corps qui ne se nomme pas suffisamment, qui ne parle pas.

De plus en plus nombreuses sont les jeunes placées pour des faits de violences envers leur mère. Yana s'impose avec violence auprès de celle-ci qui la rejette, et dit avoir tout fait pour elle. Sa mère vient nous voir et dit qu'elle ne peut mettre dehors sa fille « en fugue » chez elle. Elle parle d'emblée des critiques émises par sa fille sur les relations multiples qu'elle entretient avec des hommes, et réciproquement parle des relations de sa fille pour terminer par la phrase qu'elle dit avoir dit à sa fille « au moins moi j'y gagne quelque chose, pas comme elle ! », puis elle écarte l'hypothèse des ressources matérielles ou financières. Que penser de ce qu'il y a à gagner, qu'elle obtient ou qu'elle détient, - le phallus? Qu'elle reste dans une toute puissance imaginaire ? Contrairement à sa fille qui ne retire rien des hommes ?

Pour Yana, le discours quant à son malaise qui l'oppose sa mère est différent : sa mère dévoile les confidences de sa fille sur ses relations sexuelles. Cette intimité qu'elles ont autour de la question de la sexualité, fait pour sa mère, l'objet d'un discours « entre copines ». Yana souffre de ce moment où l'image de son corps est objectivée par sa mère, elle ne peut supporter un discours et une image qui lui

échappent et dont elle est exclue comme sujet. C'est pour elle le véritable motif de l'origine du placement, ce qui sous-entend aussi sa violence physique dans leurs relations, et leurs violences réciproques. Yana malgré l'interdiction du juge, revient voir sa mère et tente de s'imposer à celle qui ne la voit pas et préfère sa sœur.

Saphia veille sur sa mère autant que celle-ci veille sur elle sans lui laisser le moindre espace, tout en demandant son placement.

Saphia a compris aujourd'hui que sa mère, ne supporte aucune séparation et fait face à une structure psychotique. Que sa fille soit en dehors de son regard, pour elle relève du danger de mort, et tout discours de sa fille qui lui échappe, c'est-à-dire qui utilise un autre registre que le conflit violent, ou la proximité extrême où elle figure en mère sans faille, est réprimé violemment : « Je te casse la bouche » dit-elle, pourrait aisément se terminer par « si tu parles en ton nom ».

Saphia pour parler de sa mère commente la manière dont celle-ci exhibe son corps dans un habillement « sexy qui ne va pas avec son âge ». La peur du regard des hommes sur sa mère comme objet envahit Saphia ; « Ils vont la regarder comment ?...J'en vois un qui la regarde, je vous assure, je l'insulte, c'est sûr ! » Saphia dit sa crainte d'un devenir de femme, et son impasse en apprenant à préserver un discours qui lui soit propre, et adapté aux difficultés de sa mère.

Les rencontres et les heurts violents s'espacent au fur et à mesure que Saphia échappe par ses réussites scolaires au discours enfermant de sa mère et à l'angoisse que provoque chez elle la séparation de sa fille, comme une première castration qui n'aurait pas complètement eu lieu.

« Pour me voir dit Saphia, allez voir ma mère.

« Qui irons nous voir ?

« Vous trouverez un mur parlant ! »

La mère de Saphia répond pour elle obligatoirement jusqu'à la menace de lui casser la bouche, mais aussi, elle répond d'elle, - allez voir ma mère et vous me trouverez !

Saphia a intégré ce semblant d'unité et veille sur sa mère heure par heure, comme celle-ci le fait à son sujet.

Pour Saphia sa mère est un vrai mur de paroles ; au moindre sentiment d'altérité la voix monte et s'impose jusqu'à la violence dans des discours interminables et clos. Mais aussi, Saphia a compris que la parole de sa mère s'exprime dans un registre différent, qui rend compte du réel sans le secours de la métaphore. Ce langage

décalé de la personne psychotique, Saphia a appris à s'en protéger ; « - Maintenant j'ai compris, je laisse dire et attends que ça passe, pas moyen de répondre, ça ira mieux demain. ». Ce mur de parole n'est pas le « mur du langage »⁶² qui sépare par l'imaginaire et le fantasme les sujets de leur vérité, il est celui du refus de la perte inhérente au langage.

Autre rencontre, nous parlerons de Shéhérazade attirée et rejetée violemment par sa mère, et de l'assignation par ses parents à une place de déchet dans leur discours. Shéhérazade procède de ce qu'elle nomme « le rentre dedans », elle débat et se bat avec violence, pour se heurter aux coups de l'autre et échapper à son discours sur elle qu'elle craint plus que tout.

Voir et parler, images et paroles, se lient comme l'envers et l'endroit d'une feuille, être dans le discours de l'autre c'est s'y refléter, y trouver son image comme idéal du moi et racine du langage. La parole de Yana est dévoilée faisant image de sa sexualité, Saphia enfermée dans les paroles de sa mère, ne se voit pas tolérer un discours propre et doit rester sous les yeux de sa mère. Shéhérazade, image d'un déchet, craint toute parole sur elle et doit sortir du regard de ses parents, Hanna repère le point de rupture d'avec sa mère.

Hana se présente comme ayant gardé les caractéristiques du corps de sa mère, et de sa position englobante, cuisinant souvent pour les autres, elle est qualifiée de « la Mama ». C'est dans ce prolongement qu'elle s'imagine revenir un jour au pays « tout faire » pour sa mère (la loger, la nourrir, s'occuper d'elle). Par ailleurs Hana a détourné complètement les efforts des adultes qui l'avaient placée dans un établissement médical pour combattre l'obésité qu'elle défend de son côté.

Hana a compris que le corps sans parole confond, même de manière illusoire, et que la parole sépare. En effet, bien des raisons sociales et familiales apparaissent sur le devant de la scène pour expliquer son exil en France et son placement, Hana elle, dit l'origine de ce placement en une phrase ; « c'est parce que j'ai contredit ma mère que je suis placée, que tout ça est arrivé. » Hana ne parle pas de la nature de la contradiction qui semble secondaire en rapport à contre-dire, aujourd'hui Hana utilise le langage en le manipulant comme un outil de défense, soit : se défendre d'avoir parlé et contredit sa mère.

⁶² J. Lacan, Dans le schéma L de la dialectique intersubjective. « Le séminaire sur la lettre volée », dans « *Ecrits I* », Editions du Seuil 1966-99.

1.4.2 Quelle mère se répète ?

De manière récurrente, image du corps, image de soi et reconnaissance par la parole, entrent en conflit dans ces relations mères-filles. La mère archaïque d'avant les opérations langagières est toujours là, d'elle-même par ses difficultés, ou intégrée et fixée par sa fille en un temps primordial. C'est cette mère réelle, préalable au langage qu'il faut rencontrer pour constituer la possibilité d'un discours sur soi.

La rencontre, c'est-à-dire la dite rencontre de Lacan, ratée, doit avoir lieu, tel un bébé qui écrase le sein de sa mère, l'œil collé à ce sein et le regard de sa mère sur lui, qui ne peut se représenter celle-ci que dans un objet partiel qui ne la représente pas encore.

La rage est constante de celles qui n'ont pu se construire par ce regard, retrouvé dans le moment du stade du miroir. Le regard fait le sujet en même temps qu'il le divise, il est déjà dans la rencontre qui se répète, « Ce voir à quoi je suis soumis de façon originelle ».⁶³

La répétition telle que Lacan la présente dans les « quatre concepts de la psychanalyse a part liée avec le réel « ce qui revient toujours à la même place... Toute l'histoire de la découverte, par Freud, de la répétition comme fonction ne se définit qu'à pointer ainsi la rapport de la pensée au réel »⁶⁴

« D'abord la tuché, que nous avons empruntée, je vous l'ai dit la dernière fois, au vocabulaire d'Aristote en quête de sa recherche de la cause. Nous l'avons traduit par la rencontre du réel » Le réel se différencie de l'automaton, « Il gît toujours derrière ». ⁶⁵

Le premier tour de la répétition qui reste un, inaugure le comptage de cette répétition qui borde le vide du réel.

Cette rencontre du réel, Lacan l'origine dans le traumatisme « La fonction de la tuché, du réel comme rencontre - la rencontre en tant qu'elle peut être manquée, qu'essentiellement elle est la rencontre manquée – s'est d'abord présenté dans

⁶³ J. Lacan ; « La schize de l'œil et du regard », 1964, Le séminaire livre XI « *les quatre concepts de la psychanalyse* », Le seuil 1973.

⁶⁴ J. Lacan, « Tuché et automaton », Séminaire XI, « *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* » Seuil 1994

⁶⁵ Ibid

l'histoire de la psychanalyse sous une forme qui, à elle seule, suffit à éveiller notre attention – celle du traumatisme. »⁶⁶

Le trauma insaisissable présente la forme du réel comme impossible de la représentation.

Une rencontre structurellement manquée, ou si nous reprenons, dans ce même séminaire son commentaire du rêve, « Père, ne vois-tu pas que je brûle » dans cette rencontre toujours manquée, « le désir s'y présentifie de la perte imagée au point le plus cruel de l'objet...derrière le manque de la représentation, il n'y a qu'un tenant lieu : c'est le réel... »

« Si l'automaton désigne l'insistance des signes, la tuché, c'est ce qui est à l'origine de la répétition, c'est ce qui déclenche cette insistance - le trauma en somme -, c'est la rencontre, qui n'a pour une fois pas pu être évitée, de quelque chose d'insupportable au sujet ». ⁶⁷ La pulsion de mort pour Freud, dans sa suite, le réel pour Lacan, cette part du réel originelle mais que parfois les jeunes que nous accueillons ont, nous l'avons proposé, entrevu alors qu'un regard extérieur désirant ne l'a pas voilé.

1.4.3 De quelle rencontre s'agit-il ?

Nous parlerons du réel de la mère en ce qu'elle représente parfois des aspects de ce réel (mère psychotique ou sans la manifestation suffisante d'un désir pour l'enfant qui façonne son image et fait entrer dans l'ordre symbolique), puis du réel de lui-même auquel l'enfant est renvoyé, réel entrevu parce que insuffisamment voilé par le regard de la mère et la difficulté de division du sujet qui en résulte.

L'enfant qui entrevoit une part de son image réelle, insuffisamment spécularisée par un regard absent ou non désirant, fait alors une rencontre traumatique qui ne peut d'autant pas se représenter, puis se dire à l'adolescence, que ce moment anticipe et structure l'élaboration du langage.

⁶⁶ Ibid,

⁶⁷ Répétition ; B. Balbure, dans Chemama R. et Vandermersch B., « Dictionnaire de la psychanalyse », Larousse 2009.

Ainsi les jeunes rencontrent une part de leur mère et parfois une part d'elles-mêmes qui ne peuvent s'appréhender dans l'ordre symbolique, rencontre dont le langage est exclu. Ce lien, avec soi, avec la mère, devient alors violent.

C'est la répétition qui va le prendre en charge au-delà du réseau des signifiants, le sujet cherche au-delà pour ramener une part de lui-même dans la chaîne des signifiants, pour être à l'adolescence « un signifiant pour un autre signifiant »⁶⁸ ; « Le sujet, lui, est là pour s'y retrouver, là où c'était - j'anticipe – le réel. »⁶⁹

« Ce qu'elle (la répétition) veut dire en tant qu'automatisme de répétition c'est qu'elle est là pour faire surgir, pour rappeler, pour faire insister quelque chose qui n'est rien d'autre en son essence qu'un signifiant désignable par sa fonction, et spécialement dans cette face qu'elle introduit dans le cycle des répétitions – toujours les mêmes en leur essence...- la différence, la distinction, l'unicité. »⁷⁰

Le sujet cherche à dire son signifiant, son nom propre, (ancrage de son image du moi) qui se fait dans la coupure du trait unaire.

L'adolescent retourne vers ce moment au nœud de ce qui mènera à la racine de son sentiment d'identité⁷¹, appartenir selon un trait défini, se différencier et se singulariser à la fois, pour que le signifiant puisse se construire dans sa répétition circulaire. « Un signifiant se distingue d'un signe en ceci ... que le rapport du signe à la chose soit effacé »

Ce trait unaire marqueur de la différence, quand il est réduit à un Un qui efface l'autre en l'absorbant, au lieu d'inaugurer le comptage de l'un qui annonce d'autres, ne fait plus fonction d'introduire suffisamment dans la chaîne des signifiants, fonction identifiante ; « Ce qui distingue le signifiant, c'est seulement d'être ce que tous les autres ne sont pas »⁷²

⁶⁸ J. Lacan, « l'aliénation. », Séminaire XI, « *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* » Seuil 1994.

⁶⁹ J. Lacan « Du réseau des signifiants. », Séminaire XI, « *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* » Seuil 1994

⁷⁰ L'identification 1961, texte en ligne.

⁷¹ Nous employons l'expression « sentiment d'identité » et non le terme abstrait d'identité, à la suite de R. Stitout. Le sentiment relève de la construction de l'identité au regard et discours de l'autre. La dimension d'affect est toujours présente, les adolescents nous le font bien savoir.

⁷² J. Lacan, Séminaire XI, « *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* » Seuil 1994

Le regard de l'autre est un tiers nécessaire pour ne pas rester dans une relation spéculaire qui se résoudra dans le langage et la culture.

L'image contre laquelle vont se heurter les jeunes ne manque pas. Elle ne manque pas d'une mère totale, image d'une relation de complétude imaginaire. Pourtant, « i(a) » ne peut correspondre en totalité à i'(a), nous bordons alors le champ de la psychose. Retrouver une image primordiale c'est retrouver la perte et la différence dans un même temps, perte qui inaugure la métaphore.

Le heurt au corps de l'autre mère, met en jeu le voile du réel par le désir de la mère, et la différenciation dans un mouvement via la spécularité, pour accéder par la perte au symbolique que constitue le langage.

Sans pouvoir jamais dire le réel alors perdu, le corps symbolique pourra représenter le sujet, sans jamais y parvenir. Les déflagrations violentes physiques que nous voyons se produire dans une rage profonde, ne sont-elles pas la tentative toujours ambivalente, d'échapper au recouvrement par l'image de la mère de celle de la fille et réciproquement ? Peut-être la rencontre ratée ne l'est-elle pas suffisamment ?

Alors elles vont rencontrer, parfois souvent, cette mère pour atteindre ce moment logique de la division, d'avec l'autre, d'avec soi.

Dans le recouvrement par l'image (i(a) et i'(a)) qui nie l'identité de l'autre, parfois jusqu'à la psychose c'est la question du désir qui est en jeu.

Aller chercher le heurt au corps de la mère, c'est chercher en ce lieu le désir qui écarte la vision et le poids du corps réel, pour retrouver le corps parlant en ce qu'il porte la métaphore du désir de la mère jusqu'à la parole.

Cette plongée de l'adolescente au réel du corps de la mère dans des gestes violents, cherche sans le savoir et paradoxalement la séparation et le manque, inhérents au désir.

L'adolescente lutte contre le manque, en même temps qu'elle cherche à le rejoindre pour trouver la place de ce manque, et les mots pour le recouvrir et maintenir une forme nouvelle de lien à l'objet d'amour.

La rencontre ratée en ce qu'elle cherche au-delà du sujet de la rencontre, la cause du désir, ne l'est pas suffisamment dans le sens où l'unité mère-fille empêche cette rencontre sous-tendue par le désir. Mère et fille ne se manquent pas dans une

rencontre totale qui absorbe et dissout le désir d'une rencontre désirante, la cause du désir illusoirement ne figure plus au-delà de la rencontre.

Après s'être battue sans raison apparente dans la rue; Anissa hurle à sa mère au téléphone ; « pourquoi tu ne m'as pas avortée ? » Pourquoi n'a-t-elle pas arrêté ce mouvement qu'est le développement de la grossesse, qui lui épargnerait sa souffrance d'aujourd'hui. Mais ne peut-on entendre pour cette jeune l'appartenance toujours là, à cette grossesse, à ce temps qui se répète sans s'arrêter. La confusion avorter et naître pour interrompre cette interminable grossesse imaginaire semble relier séparation et mort. La pulsion de mort telle que la définit Freud dans la répétition n'est-elle pas un retour vers le réel de l'origine ?

Dans ces heurts, chacune dit aussi dans l'après coup qu'il s'agit de toucher, d'atteindre sa mère.

Toucher l'autre mère pour qu'elles ressentent à nouveau la chose pourrait-on dire qui ne doit pas le rester. Toucher à l'autre mère pour qu'elle existe, et la repousser à distance parfois violemment, pour voir et distinguer l'une et l'autre. Toucher l'autre mère pour qu'elle réponde et réfléchisse une image de soi qui protège du réel, et permet la perte par sa présence.

Le mot rencontre, comme son étymologie l'indique a eu les acceptions successives de « l'affrontement »(1160), puis « avoir une entrevue »(1660). Les jeunes en souffrance (en attente aussi) ont à s'affronter à ce qu'elles peuvent entrevoir d'originel de l'autre et de soi. Y-a-t-il un langage possible de l'adolescence sans cette rencontre ?

1.5. La rencontre du réel chez la mère

1.5.1 Le heurt

Cette rencontre, ce heurt, corps à corps et à cris, c'est la rencontre du réel de la mère, de l'image d'un corps qui ne s'est pas laissé dessaisir par le fantasme et le symbolique.

Le langage du corps de la mère reste absent du discours que soutient l'image virtuelle.

Il s'agit d'y revenir, de retrouver ce moment premier, non comme répétition immuable, mais de rejoindre le moment logique d'une opération manquante.

Si répéter reste notre condition par rapport au réel voilé, ce moment premier d'une rencontre avec le réel pour le perdre aussitôt dans l'image spéculaire et le langage, reste un indispensable carrefour où croisent le réel, le fantasme qui lui fait écran, et le symbolique qui en marque l'absence. Une première rencontre à laquelle se mettra en écho une seconde castration au carrefour œdipien de l'adolescence.

Cette rencontre est celle de l'opération qui précède et anticipe l'opération adolescente dans sa recherche du sentiment d'une identité singulière.

Le maternel est d'abord le lieu de ce réel en ce qu'il n'appartient pas encore à la perception de l'infans, et parfois pas ou peu au discours de l'adolescent.

Quand le regard et la parole n'ont pas créé d'espace, alors le vide ou le recouvrement total envahissent le sujet qui cherche son existence. Il reste alors, comme collé à cette part de réel comme obstruction à toute séparation.

Si le réel est dit « insistant de lui-même »⁷³, les adolescents insistent pour aller le rencontrer à cette frontière du corps de la mère, pour enfin rater cette rencontre entraînant la perte. Le sentiment du réel a partie prenante avec la mère, l'enfant est dans l'impossibilité de s'identifier à ce qui ramène au néant, « car, s'identifier au phallus que la mère n'a pas, vaudrait comme la mort et anime la pulsion de mort. Ce refoulement se répète devant les poussées de la pulsion et investit le réel de la signification psychique du phallus. »⁷⁴

Cette valeur anthropomorphe du phallus, premier réel cauchemardesque des enfants, G. Pommier le qualifie de « doublures errantes qui réclament leur dû. Elles exigent le solde de la dette maternelle pour prix de la trahison de l'amour...Ce qui est ainsi rejeté concerne l'excès de la demande maternelle... Le corps de l'enfant vient en lieu et place du pénis »

G. Pommier relie l'angoisse du réel à « l'avatar de l'angoisse de la castration maternelle »

⁷³ J. Lacan, Séminaire XI, « *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* » Seuil 1994

⁷⁴ G. Pommier « Qu'est-ce que le « réel » ? » la naissance du réel, Erès 2014 ;

Un enjeu d'importance se fait jour, qui suit l'opération du refoulement de la position de signification phallique par l'enfant ; Le dehors n'est pas « divisé entre ce qu'il est, (la chose en soi), et ce qui l'investit (La signification phallique). Cependant, cette duplicité du réel est donnée en une fois et ne se décompose pas entre l'existence d'un intérieur et, ensuite, l'investissement de cet extérieur. D'un seul coup l'homme s'exile et habite un territoire en belligérance, peuplé par les daïmons, images méconnaissables de ce lui-même qu'il a chassées et qui le chassent, sans que l'on sache qui est le chasseur. »

L'enfant habite cette frontière, qui borde le sentiment de l'inceste, et mêle dehors et dedans, comme un territoire en belligérance, territoire du conflit permanent que nous reconnaitrons chez les adolescentes, qui vivent aux frontières d'un territoire fait d'images qui luttent pour se préserver, un lieu irrésolvable d'une frontière qui ne fait pas limite, peut-être est-ce l'exil lui-même ? Un exil sans frontières réelles qui mène à l'errance.

Cette frontière rejoint celle du corps, frontière du dehors/dedans, de mère à l'enfant.

G. Pommier isole trois possibilités qui s'offrent à la mère ;

- S'identifier à l'Autre (en reléguant la question d'être femmes) « elles font les mères. »
- refuser le rôle maternel par des soins impersonnels, ce que devient l'Autre, « impersonnel et effrayant ».
- reconnaître leur division entre l'état maternel actuel et ce qu'elles étaient avant.

Absence de soin ou excès de soins « la mère prend un statut impersonnel lorsqu'elle cherche à combler son propre manque en comblant celui de son enfant, dans une lutte incertaine tournant autour d'un seul manque... Elle se voit aussi dans son enfant, celui qu'elle voit c'est elle, elle enfant »⁷⁵, Marie enceinte jeune après sept IVG, disait dans l'étonnement « - j'ai fait un bébé pour voir qui j'étais ! ».

« La subjectivation du réel par l'enfant a comme condition préalable celle de l'Autre avouant son manque », Une subjectivation conditionne l'autre de la génération

⁷⁵ G. Pommier, « Big-bang expansion du réel », dans « *Qu'est-ce que le réel* », Erès 2014.

suivante, la protection du réel pour l'enfant dépend de la relation à l'Autre, de la capacité de l'Autre mère à vivre un manque symbolique du Phallus qu'elle ne peut combler, si ce n'est de manière illusoire et momentanée alors que l'enfant l'incarnera.

« Le sujet se divise au moment de cette séparation de la Chose, La Chose se pulvérise et brille, l'exil construit la maison, ce bâti de paroles. »⁷⁶

Dans son article sur la négation, Freud insiste sur la fonction du jugement du moi pour retrouver dehors un effet d'une représentation déjà présente, subjective, interne ;

« L'opposition entre le subjectif et l'objectif n'existe pas dès le début. Elle s'instaure seulement par le fait que la pensée possède la capacité de présentifier de nouveau, par reproduction dans la représentation, quelque chose autrefois perçu, l'objet n'ayant plus à être présent à l'extérieur. La fin première et immédiate de l'examen de réalité n'est donc pas de trouver dans la perception réelle un objet correspondant au représenté mais de le retrouver, de se convaincre qu'il est encore présent. »⁷⁷

Lacan poursuit dans son commentaire sur ce texte, en accentuant l'originalité Freudienne « de la recherche de la réalité qu'il y a quelque part au sein lui-même »⁷⁸

Puis de rajouter, « C'est cet objet, das Ding, en tant qu'Autre absolu du sujet, qu'il s'agit de retrouver... Quelque chose qui veut. Le besoin et non pas les besoins. La pression, l'urgence. L'état de Not⁷⁹, c'est l'état d'urgence »⁸⁰

Cet état d'urgence peut encore être là , dans cette urgence que nous reconnaissons chez les adolescentes, urgence à retrouver, non leur mère , mais cette mère première, archaïque dont il s'agit de se confirmer qu'elle est alors dehors tout en reconnaissant une représentation interne de sa présence.

⁷⁶ Ibid.

⁷⁷ S. Freud, « *La négation* » 1925, Œuvres complètes , Livre XVII, PUF 1992

⁷⁸ J Lacan, « plaisir et réalité », « *L'éthique de la psychanalyse* », Décembre 1959, Le séminaire, Live VII, Seuil, 1986.

⁷⁹ Not, de « die Not des Lebens » Nécessité de la Vie.

⁸⁰ J Lacan, « *L'éthique de la psychanalyse* », Das Ding (II), Décembre 1959, Le séminaire, Live VII, Seuil, 1986.

Une situation quasi impossible à dire, d'une recherche vers le réel de cette mère impossible à représenter, « Das Ding est originellement ce que nous appellerons le hors signifié. ». Les choses du processus primaire sont des « choses muettes,... ce n'est pas tout à fait la même chose que des choses qui n'ont aucun rapport avec la parole »⁸¹

Ce déjà là, peut-être encombrant dans le rapport au désir, cette mère à retrouver, toujours là, dont la séparation n'a pu suffisamment se faire, celle à qui l'on n'a pu opposer le refus, le refoulement par la négation qui autorise le refoulement ; « tu ne serais pas ma mère ! », « je n'ai plus de mère » entend-t-on, ou « ma mère c'est tout ! » un tout recouvrant et englobant. « Ce que nous trouvons dans la loi de l'inceste se situe comme tel au niveau du rapport avec das Ding, la Chose. Le désir pour la mère ne saurait être satisfait parce qu'il est la fin, le terme, l'abolition de tout le monde de la demande... »⁸²

L'enfant jouera l'absence avec la bobine du « for-da », puis se reconnaîtra, nommé dans le miroir ; « Son image devient la sienne, elle qui aurait pu s'abattre sur lui, de même il prend son nom lorsqu'il joue avec la chose, (bobine) qui aurait pu l'anéantir l'instant d'avant » cette image qui aurait pu s'abattre sur lui, nous la voyons comme cette image réelle, indifférenciée, (en i(a) dans le schéma scopique) d'un corps qui n'est encore que l'objet représentant du manque, chez la mère qui n'accède pas à la castration. Une image qui semble coller comme une ombre au cheminement des jeunes en difficultés. Le retour vers la mère, où l'enfant qui ne peut manquer⁸³, se heurte à une sorte de cécité où il ne peut être vu séparé, enfant phallus promis au néant ou enfant absent.

Il n'aura malheureusement pas à s'acquitter de la dette maternelle qui suit le refoulement premier de sa représentation par la mère, l'espace insuffisant d'un « non », et de la parole ne le permet pas.

L'adolescent retrouve une impasse et une situation paradoxale qui ne permet pas d'entre deux : être l'objet de la mère ou ne plus exister pour elle, devoir pour toujours à la mère sans la dette préalable et possible d'un refus primordial.

⁸¹ Ibid.

⁸² Ibid.

⁸³ L'enfant qui ne peut manquer à la mère, en devenir de l'enfant qui ne peut manquer, de lui-même et des autres.

1.5.2 Le réel comme absence de frontière

A la frontière des corps qui se heurtent, les adolescentes trouvent une frontière première entre soi, la mère, et le monde, un lieu où la division subjective n'a pu s'initier suffisamment par une perte consentie par les deux protagonistes pour entrer dans le regard de l'autre, entrer dans le monde des signifiants en s'appuyant sur l'imaginaire.

Sur ce lieu conflictuel, ce lieu frontière violent que chacun porte mais lieu encore habité par ces jeunes, la confrontation du réel cherche à se résoudre dans une confrontation des corps qui demandent à être investis par le désir et l'imaginaire de l'autre.

Les corps réels, non parlés, objectivés s'entrechoquent dans l'espoir d'un cri, refus et appel mêlés tel celui du nourrisson qui pousse à l'interprétation, c'est-à-dire ici à un regard qui nomme et désire.

Le nourrisson, puis l'adolescent dans sa tension permanente, réactive la division des mères qui sera parfois difficile à supporter ; « Je vais tuer ma fille si elle continue..., je te casse la bouche..., ma fille qu'elle aille se faire foutre.... »

La mère qui ne peut voir l'enfant, ne peut voir cette image décomplétée d'elle-même, la nomination peine à se faire.

Elle aura le recours de recouvrir complètement cette image par le réel de l'enfant, sa représentation phallique, qui l'enfermera comme objet impossible à penser.

Elle pourra aussi dans sa détresse, ne pas voir, détournant le regard privé de tout désir, laissant l'enfant à son image réelle, le privant de « *l'illusion* »⁸⁴ de ne faire qu'Un. Seul l'accès à la castration lui permettra un regard désirant (qui aveugle la cause du désir).

De son côté l'enfant sera confronté à la perte qui le destitue à son tour de la toute-puissance du moi-idéal, et construit son image incomplète.

Le réel de l'enfant, se traduit par l'immobilité de la relation sur cette frontière avec la mère, relation qui ne se déplace pas vers une mère symbolique.⁸⁵

⁸⁴ M.Benhaim , « *l'a-llusion, il était perdu mais ne le savait pas* » article : *la mère barrée escamote le temps de l'illusion et laisse la place vide de l'illusion que l'adolescent ne retrouvera pas dans son travail de désillusion.*

⁸⁵ Nous ferons état de ce déplacement à partir du support du schéma R de Lacan. p. 95 et 96.

Enfant et mère ainsi prisonniers de cette frontière qui ne s'ouvre d'aucun côté, se heurtent dans la recherche d'une séparation du réel de leurs images, de leurs corps afin de se reconnaître.

La rencontre initiale avec le réel doit avoir lieu, pour accoucher du symbolique et de l'imaginaire, le choc demeure voilé, amorti par le regard de l'Autre désirant, qui réalise dans la perte le possible et le langage. La rencontre avec cet impossible à penser est un point d'appui pour une première perte et un premier refus. Si l'image reste et ne perd pas la cause du désir qui choit, l'image de soi confine à la violence de l'impossible à penser. La relation mère fille se nourrit alors de cette violence où se cherchent deux devenirs de sujets.

Les jeunes nous disent souvent l'amère découverte de ne pas trouver de place dans le désir maternel. Que celui-ci soit absent ou court-circuité par des opérations infantiles de la mère et sa position de sujet qui en découle.

La relation première à la mère entre deux psychés, deux corps, sur cette frontière déterminera la relation d'objet future, et la capacité de déplacement d'une mère imaginaire à une mère symbolique.

La mère réelle est celle-ci qui n'a pas introduit pour l'enfant la métaphore, et le fait se voir au réel. Les adolescents reviennent sur ce lieu d'images et d'un temps logique, pour modifier le rapport au réel de soi-même qui s'origine dans ces relations premières mère/enfant.

1.5.3 Les qualités de la mère

M.Benhaïm à partir de sa clinique des adolescents « retrouve » une mère « déjà barrée », à l'opposé de cette « mère qui ne peut pas renoncer à l'enfant phallus... » Une mère écrit-elle, en écho à la « mère morte » d'A. Green⁸⁶ « figure réactivée toutes les fois où l'adolescent ayant subi un non investissement maternel trop massif, va tenter de combler ce manque psychique »

⁸⁶ A. Green, « Une mère qui demeure en vie, mais qui est pour ainsi dire morte psychiquement aux yeux du jeune enfant dont elle prend soin ». L'enfant répond à cette situation par des défenses ; « *Le désinvestissement de l'objet maternel, et l'identification inconsciente à la mère morte*. Désinvestissement qui revient à un meurtre psychique de l'objet accompli sans haine, et une identification en miroir, symétrie réactionnelle pour rétablir une réunion avec la mère ». Dans « *Narcissisme de vie, narcissisme de mort* », Paris, Les éditions de minuit, 1983-2007.

Dans son écrit sur « L'a-illusion, il était perdu mais ne le savait pas »⁸⁷, le premier temps de voir qui se forme sur l'illusion première de la mère toute puissante, toute puissance qu'elle partage avec le bébé, n'a pas lieu. Ce temps manquant, temps illusoire de la complétude, ne peut pas fonder la perte qui s'en suit, dans ce cas, « l'objet n'aurait jamais été à perdre et le sujet serait né d'ores et déjà divisé. »

L'illusion première non constituée dans cette rencontre, d'habitude illusoirement unique et faisant Un, où le sujet ne répond pas par sa division immédiate d'une mère déjà barrée, va désordonner les temps de subjectivation. En effet, « La mère doit se présenter à lui comme non castrée (A) » Les noces illusoires sont premières et fondent l'interdit de la castration. La mère trop tôt barrée ne pourra investir libidinalement son enfant ; « Le sujet existe ici avec un objet perdu, mais dont la perte ne repose pas sur le mythe d'une complétude antérieure...Le sujet semble évoluer sans aucun rapport avec la qualité perdue de l'objet. M. Benhaïm fait référence à une clinique qui « témoigne d'un retour dans le réel de ce temps escamoté »⁸⁸

Pour nous, ce temps escamoté rejoint cette absence de spécularisation, c'est par l'image réelle que l'adolescent retrouvera ce temps, image réelle de la mère parce que celle-ci (en écho durant l'apparition du réel des transformations du corps) ne semble pas pouvoir se soutenir d'un discours ou d'une image qui protège du réel. Ce réel de la mère, de l'enfant même comme image réelle et comme limite à penser se trouve aujourd'hui renvoyé à un cri qui appelle une parole de l'Autre, une nomination.

La confrontation au réel de ces adolescentes semble inéluctable pour réamorcer cette opération de subjectivation en se séparant pour construire un discours propre.

Pour Alicia, « Toute l'existence de l'Autre se suspend à une garantie qui manque d'où l'autre barré. »⁸⁹

Quand la cause du désir n'est pas voilée, dans le schéma scopique, le sujet se confond avec l'image première non différenciée. Son devenir porte l'image réelle qu'il cherche à expulser dans l'acting out. Comme Alicia c'est en (a), cause du désir, manque du manque qu'elle sera confrontée à un réel où l'absence ne peut se construire. Elle y répond par ses « disparitions » qui ne creusent pas le sentiment d'absence.

Si la garantie de l'Autre barré n'agit pas de manière illusoire, dans ce désordre de moments logiques où le temps de voir a cédé sa place ; « L'enfant pour qui l'affaire

⁸⁷ M. Benhaïm, « *L'a-illusion. Il était perdu mais ne le savait pas...* » Article.

⁸⁸ Ibid.

⁸⁹ Ibid.

avant d'être « comprise » voire avant d'être vue, est déjà conclue, trop vite conclue. »⁹⁰

Il nous semble que la confrontation au réel a trop vite conclu cette affaire, « Dans cette clinique adolescente, des Antigones, assignées à une place d'objet pur dans un impossible espace vide se précipitent dans ce vide, et il est difficile et long de prendre la parole là où il n'y a plus que de l'acte et des libidos pulsionnelles ».⁹¹ La mère trop tôt barrée fait obstacle à ce premier pas de la subjectivation, socle de la réorganisation des objets d'amour de l'adolescent. La position des jeunes sujets, impossible à tenir au lieu de l'impossible, anime cette énergie d'un retour indispensable afin de repartir de l'acte vers la parole, afin de retrouver l'ordre des temps logiques, voir avant de comprendre et pouvoir conclure.⁹²

Nous entendons le (a) de l'a-illusion comme un a privatif, ce petit a qui ne tombe pas de l'image spéculaire du miroir plan en restant en i(a), et qui prive de la perte et de cet espace du manque, où (a) choit de l'espace spéculaire pour écranter la cause du désir. Le a privatif prive le petit a de sa fonction en restant dans l'image, au lieu de faire reste hors du miroir. Cet objet non chu vient qualifier l'image contenant alors la cause du désir que Lacan nomme « - φ ».

L'adolescence va déployer son énergie parfois sa rage, vers ce moment escamoté qui ne crée pas la perte, alors les jeunes buttent contre le réel du manque du manque, et y reviennent en dehors de toute logique éducative, et parfois en risquant leur intégrité physique.

L'illusion pourrait-on dire, est en reste, dès les premiers temps, elle n'a pas occupé la place d'où elle doit être déchuée et délogée plus tard par l'adolescent, une place absente que ne retrouvent pas les adolescents dans la répétition.

⁹⁰ Ibid.

⁹¹ Ibid.

⁹²J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. » dans « *Ecrits* » I, Editions du seuil 1966-99.

2. Du regard à la parole

2.1. Le regard voilé garant de l'existence

2.1.1 Miroir du désir

L'image du sujet n'est alors pas décomplétée et garde ce lien d'un regard total de la mère. La cause du désir n'a pas subi le voilage qui sépare du réel, l'enfant vu dans l'espace de l'image réelle est pris dans l'imaginaire de la mère, et ne peut construire un langage propre de son existence et du désir par la perte. Il lutte à cette frontière qui ne déclare pas la perte, entre l'imaginaire soutenu par le symbolique, et le réel.

Pour F. Dolto, c'est la manière dont est transmise la dimension scopique des expériences spéculaires, qui permet au sujet de s'assurer de son existence pour l'autre : « si l'on n'insiste pas suffisamment sur l'aspect relationnel, symbolique...A rien ne sert si le sujet n'est pas confronté en fait au manque d'un miroir de son être dans l'autre »⁹³

Il nous semble que la fonction du miroir plan est bien là, capable de voiler l'objet a, il répond à la possibilité de se percevoir dans le désir de l'autre qui écrante le réel. Le miroir ne remplit sa fonction que animé du désir de l'autre, les jeunes dans leur malaise en font l'expérience.

Ce regard entre le réel et soi, J. Lacan le définit comme « ce regard que je rencontre est, non point un regard vu, mais un regard imaginé au champ de l'Autre...N'est-il pas clair que le regard n'intervient ici que pour autant que ce n'est pas le sujet néantisant, corrélatif du monde de l'objectivité, qui s'y sent surpris, mais le sujet se soutenant dans une fonction de désir ? »⁹⁴

Nous supposons ici que, à l'opposé, le regard qui ne peut se soutenir de la fonction de désir surprend le sujet corrélatif du monde de l'objectivité, sujet pris dans le

⁹³ Dolto, « le miroir » dans « *l'image inconsciente du corps* », seuil 84.

⁹⁴ J. Lacan, « L'anamorphose », *Séminaire XI*, « *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* » Seuil 1994.

réel confié au néant de l'objet qu'il représente (-φ), ce même sujet que Lacan isole dans le tableau de Holbein, cette tête de mort déformée (qu'on ne distingue que sous un certain angle ou grâce à un dispositif optique).

Cette position qui borde le néant visible uniquement sous un certain angle, peut-être celui du désir du miroir de l'autre, nous semble être celle des jeunes pour qui le regard désirant de la mère quelles qu'en soient les raisons - sujet rejetant la castration ou sujet barré trop tôt - n'a pas produit le refoulement du réel, et laisse le couple mère/fille, dans un moment et un lieu qui reste immobile et indéfini sur cette frontière qui se passe de la castration.

« Le sujet comme néantisé - néantisé sur une forme qui est, à proprement parler, l'incarnation imagée du -φ, de la castration. »⁹⁵ Le sujet comme pur symbole, n'existe pas et est voué à un vide qui n'ouvre sur rien, l'angoisse n'ouvre pas sur le manque qui lui-même manque.

L'objet a sera symbole du manque à condition d'une séparation, « l'objet a est quelque chose dont le sujet, pour se constituer s'est séparé comme organe, ça vaut comme symbole du manque, c'est-à-dire du phallus non pas en tant que tel, mais en tant qu'il fait manque »⁹⁶

Cet objet qui ne se sépare pas reste comme un regard implacable et total, l'image du sujet se constitue d'une part de réel, la cause du désir de la mère, incestueuse, impensable ne quitte pas l'image de soi.

L'écran du schéma scopique permet la formation du moi et de l'idéal du moi en ce qu'il fait choir l'objet a, et renvoie le réel à la nécessité d'être médiatisé par l'imaginaire et le symbolique qui prennent la place du manque de l'objet perdu. C'est cet écran qui fait choir l'objet a, qui autorise le reste de la division du sujet.

2.1.2 La fascination qui fait écran

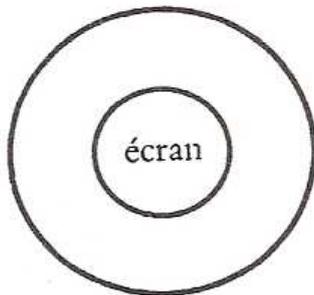
Dans « qu'est-ce qu'un tableau ? », Lacan écrit « un pinceau de la lumière qui conduit notre regard nous captive au point de nous apparaître comme un cône laiteux et de nous empêcher de voir ce qu'il éclaire – le seul fait d'introduire dans ce champ un petit écran, qui tranche sur ce qui est éclairé sans être vu, fait rentrer dans l'ombre, et si l'on peut dire, la lumière laiteuse fait surgir l'objet qu'elle cachait.

⁹⁵ Ibid.

⁹⁶ Ibid.

C'est le niveau perceptif, le phénomène d'une relation qui est à prendre dans une fonction plus essentielle, à savoir que, dans son rapport au désir, la réalité n'apparaît que marginale »

Dans le tableau du monde dont nous faisons partie, « Il y a quelque chose dont toujours on peut noter l'absence ...c'est le champ central, où le pouvoir séparatif de l'œil s'exerce au maximum dans la vision. Dans le tableau il ne peut qu'être absent, et remplacé par un trou, reflet en somme de la pupille derrière laquelle est le regard. »



La réalité est marginale

Par cette fascination qui fait trou, du regard dans le tableau de notre existence au monde « le sujet est à proprement parler déterminé par la séparation même qui détermine la coupure du a, c'est-à-dire ce que le regard introduit de fascinateur »⁹⁷

Sans cet écran de la fascination, la relation du réel central à la réalité psychique marginale n'opère pas de séparation, le trou comblé n'autorise pas le manque, alors l'interpénétration du réel et de la réalité marginale, conduit à des moments de vie et des comportements adolescents qui semblent ne pas avoir de liens, où l'on hésite entre états psychotiques et états névrotiques alternés. Ainsi la jeune rencontrée le matin peut répondre d'un autre lieu, et d'autre chose l'après-midi. La lutte pour la séparation paraît sans issue, dans la répétition d'une alternance qui fait tension permanente chez ces jeunes.

Les jeunes non investies par cette fascination, celle du désir, sont exposées à la lumière crue qui dévoile le réel du sujet qui se voit alors vu au réel, sans le filtre du

⁹⁷ J. Lacan, « Qu'est-ce qu'un tableau », in « *les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. », Seuil, 1973.

fantasme désirant. Le sujet se voit regardé de toute part, objectivé, sans pouvoir utiliser l'écran des mots pour pouvoir répondre de lui-même. Impuissant quant à l'image qui lui est volée, sans pouvoir y apporter une modification par la communication d'images propres et des fantasmes qui s'y joignent.

L'économie de la fascination du regard prend place dans les relations mères-filles, la place du regard lors de la puberté de la jeune fille, met en jeu la destinée de la transmission de la féminité. La position maternelle reste souvent ambivalente et teintée d'une difficulté à concilier les positions de mère et de femme. La proximité d'un réel de la sexualité vient souvent troubler le regard sur l'enfant lors de la puberté, comme un réel du corps qui vient à nouveau questionner les capacités de symbolisation de la féminité par la mère. Si le désir ne peut écranter le réel, qu'en est-il de l'image de la sexualité transmise à l'adolescente ?

C'est dès lors d'une autre fascination qu'il s'agira, celle du réel de la sexualité, celle de Méduse, regard à repousser par le bouclier du désir, dans la relation avec la mère, et la transmission angoissée de la féminité qui peine à se décrocher du réel.

2.1.3 L'effet méduse

Nous nous appuyerons sur la présentation du mythe par E.Pardo dans son article « Le regard médusé ».

Méduse est une héroïne rendue monstrueuse par la malédiction qui pèse sur elle. Elle aurait été une jolie fille qui aurait rivalisé avec la déesse Athéna. Sa chevelure, objet de la jalousie d'Athéna aurait été changée en serpents. E. Pardo relève plusieurs versions ; elle aurait été violée, aurait participé à la violation du temple pour s'adonner aux plaisirs de la chair. Le masque de la monstruosité cache le réel de la sexualité. Méduse a la particularité par rapport à ses sœurs d'être mortelle. Persée à qui est confiée la tâche de couper la tête de Méduse, se voit confier par les dieux des sandales ailées, un masque qui rend invisible, et, de la part d'Athéna, un bouclier capable de réfléchir la lumière.

La même qui punissait Méduse en lui donnant un regard au pouvoir de mort, équipe Persée d'un bouclier qui permettra la disparition du monstre qu'elle a créé. Une terrible ambivalence, dans laquelle Athéna écranter le regard direct dont elle est à l'origine.

Après avoir ouvert la porte du réel irregardable directement, la sexualité que cache le monstre, Athéna confie cet écran à Persée qui permettra de ne percevoir que le reflet de l'irreprésentable.

Nous supposons là l'ambivalence, la difficulté des mères confrontées à la question de l'image du réel qui ne les a pas épargnées, sa proximité est toujours, peur de la séparation de l'objet a qui les fait mères omni-voyantes et omniprésentes, mères qui de leur position de regard tout puissant dévoilent, interdisent ou exacerbent, la sexualité de leurs filles. Souvent elles-mêmes font déjà face à des regards insupportables qu'elles ont intériorisés : « - Je n'aime pas la manière dont les filles de ce foyer me regardent ! » me disait l'une d'elle, habillée comme une adolescente, dès sa première venue dans l'établissement et avant tout échange quant à sa fille.

La déesse vierge Athéna « devient par-là femme inapprochable, exerçant sa défense contre les désirs sexuels. C'est qu'elle offre au regard l'organe génital effrayant de la mère ».⁹⁸ écrit Freud, c'est de la vue directe que naît l'effroi de la castration dont parle Freud.

Ce regard direct déjà fixé sur elles, ne leur permet pas de faire écran à leur tour, par la fascination de leur désir propre envers leurs enfants. Ce regard maternel angoissé qui côtoie en partie le réel, du sujet médusé « se trouve projeté au lieu de sa propre castration, c'est-à-dire que le sujet ne perçoit plus le monde des représentations, mais il est confronté à son manque à être »⁹⁹.

C'est ce manque à être, cette place impossible qu'occupe à leur tour les jeunes, elles ne seront pas les enfants destinées à manquer, mais des enfants placées au lieu du manque, doutant chaque jour de leur propre existence.

Ce manque à être s'entend au quotidien dans des disputes souvent violentes soit, relatées par mères et filles, soit par téléphone, disputes entretenues - en ce qu'elles cherchent une issue - dont elles nous rendent témoins. Dans ces moments, cette castration, comme regard maternel qui confronte à son manque à être, est offerte en direct au regard des jeunes, l'effroi de la sexualité est présent et agit entre mère et fille. Les insultes, paroles violentes et pornographiques qui désignent les parties du corps, surtout le sexe de la femme le menaçant d'arrachement ou de violences diverses en témoignent. La vision inconsciente des corps tant de la mère que de la

⁹⁸ S. Freud, « la tête de méduse », 1922, Œuvres Complètes livre XVI, PUF, 1991

⁹⁹ E. Pardo, « le regard médusé ». article en ligne, cairn info.

filles, « offrent au regard l'organe génital de la mère », réel du corps et assignation à la castration, « - tu n'es que castration » et non pas sous l'effet de la castration.

Aucune image, ne peut se former de la féminité si le réel de la sexualité n'est pas voilé, le heurt se fait par le corps en l'absence de représentation. Le miroir désirant n'a pas interposé les images créées par l'absence et le manque.

« Car là où le miroir ne pouvait jouer son rôle d'écran réflecteur, le processus d'identification par lequel le sujet peut se reconnaître dans l'ordre des choses, tout en s'excluant, se bouleverse, se produit alors un processus de désidentification, une descente aux enfers qui anéantit le sujet. C'est cela l'effet Méduse » écrit E. Pardo.

La cause du désir doit être voilée, Lacan le dit à partir de la structure qui soutient le symbolique dans le schéma du voile. Le voile manifeste l'objet sans le révéler, le laissant à la place du manque. Lacan propose le schéma suivant qu'il commente dans la séance « la fonction du voile ».

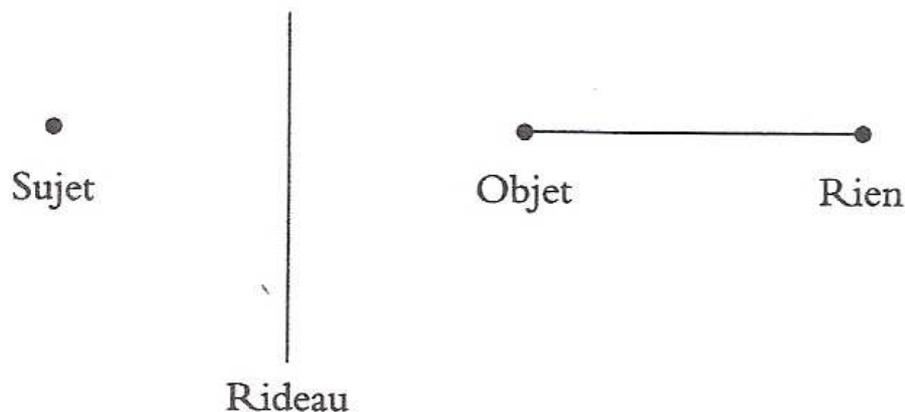


SCHÉMA DU VOILE

« Voici le sujet, et l'objet, et cet au-delà qui est rien, ou encore le symbole, ou encore le phallus en tant qu'il manque à la femme. Mais dès que là se place le rideau, sur lui peut se peindre quelque chose qui dit – l'objet est au-delà. L'objet peut alors prendre la place du manque... »¹⁰⁰

¹⁰⁰ J. Lacan, Séminaire IV, « La relation d'objet » Seuil 1994.

Le voilage permet une structure ternaire, sujet, objet et au-delà, qui introduit la dimension du symbolique. Outre qu'il protège, le voilage, autorise l'entrée dans ce qui va structurer le rapport du sujet au monde ; le symbolique porté par le langage.

Le fétiche répond à l'horreur de la castration par la création d'un substitut, « un monument le signe d'un triomphe ». Sept ans plus tard dans le séminaire « la ligne et la lumière », J. Lacan commente le triomphe de Parrhasios qui par la peinture d'un voile, trompe mieux les oiseaux que la peinture des raisins aussi réussie soit-elle : « Triomphe, reprend Lacan, sur l'œil du regard ». Le voile protège du réel et atteste de la castration, le symbole ne se laisse pas rejoindre, il marque l'absence.

Le regard voile la poussée scopique qui ne peut rencontrer au final que son propre néant en rejoignant l'objet symbolique de la castration.

2.1.4 Ne pas voir, ou la cause perdue

Pour les parents de Charline, qui hébergent occasionnellement une autre jeune en difficulté, il faut ne pas voir que leur fille n'est plus chez eux, ne pas voir qu'elle cherche « crânement » en se protégeant, à ne pas montrer son désarroi de ne plus trouver place chez elle, puis ne pas voir la cause défaillante, celle du désir cause perdue que porte Charline.

« Tu es une cause perdue ! » c'est ce que ses parents disent à Charline, elle le rapporte, le dit haut et fort sur le ton du scandale, avec souffrance, « un boulet » rajoute-telle. Cause perdue pour laquelle on ne se battra plus, et Charline l'entend ainsi en appuyant de ces mots « on ne peut plus rien faire pour toi ma petite ! ».

Mais au-delà, outre que ses parents n'ont pas quitté une position autoritaire et de tout savoir-pouvoir, contre laquelle se défend Charline parfois de manière caricaturale dans un même registre où il ne faut céder sur rien, ceux-ci se heurtent aux efforts de séparation de leur fille. Charline insiste dans la même discussion sur leur refus de se porter caution, en faisant émerger et entendre la correspondance sonore des deux mots, cause et caution. « Ils ont pourtant cautionné que j'aie au foyer... voilà cause perdue ... et aujourd'hui, ils ne veulent pas se porter caution pour prendre un appart. »

Ces mots, cause et cautionner ont une étymologie différente ; causa le principe et l'origine, puis ce qui occasionne, caution étant ce qui garantit.

L'idée de la cause perdue, semble ancrer cette résistance familiale devant le refus énergique de leur fille à ne pas rester à cette place impossible, de la cause du désir,

là où les parents doivent s'avouer sujets barrés. Celle-ci se dit perpétuellement en reste devant des parents occupés par d'autres. Le cautionnement du départ de chez elle pour le foyer fait écho au refus de se porter caution pour la location d'un logement, en reconnaissant son indépendance.

Cette garantie que Charline n'obtient pas aujourd'hui, qui garantit son identité aux yeux des autres, n'est-elle pas la garantie de l'Autre premier, puis de l'autre barré qui garantit d'abord l'effet symbolique de la castration et amène à garantir soi-même son désir propre. La cause perdue que ses parents ne veulent pas voir.

Charline, dans son indépendance caricaturale envers les adultes qu'elle bouscule maladroitement, se garantit par avance et dans l'angoisse de toute dépendance du regard des adultes. Elle est, dans ses conflits systématiques avec les représentants de l'autorité à la recherche du lieu d'un Autre incarné par un autre adulte qui acceptera sa division de sujet parlant, pour pouvoir à son tour se réclamer de son désir de jeune adulte. Aussi est-elle très pressée de se prouver par une fuite en avant dans une situation autonome, au risque de ne pas entreprendre les études pour lesquelles elle avait passé avec succès un concours.

2.2. Déplacements, des-placements

2.2.1 Premiers déplacements

Le regard de la mère recourant ou fuyant l'enfant pour éviter la castration, ou regardant ailleurs « trop vite barrée »¹⁰¹, évite la sanction du réel qui mènera à la castration symbolique par le langage.

Ces mères resteront dans la relation à l'enfant, une mère essentiellement imaginaire et que l'enfant sera tenté de son côté de garder, et de regarder comme telle. Mères idéales pour l'enfant, et en même temps mères au regard détourné, insaisissables, évanescentes mais aussi omniprésentes, imaginairement et parfois envahissantes dans les faits, et absentes à la fois.¹⁰²

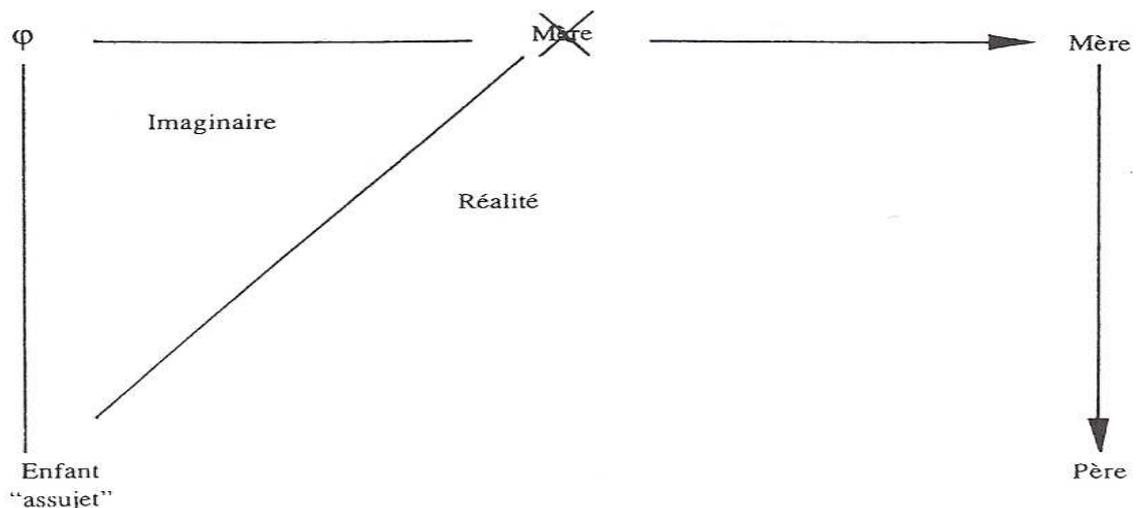
¹⁰¹ M. Benhaïm, « *L'a-illusion. Il était perdu mais ne le savait pas...* », *Figures de la psychanalyse* 2011/2 (n° 22).

¹⁰² M. Benhaïm, « *Trois occurrences schématiques de dysfonctionnement de la fonction première du signifiant.* » Article.

« L'enfant en nous s'inscrit dans la nostalgie du regard maternel »¹⁰³ écrit M. Benhaïm dans « l'ambivalence de la mère ». La relation à leur mère de ces adolescentes en difficultés, reste fortement en écho à celle d'avant le miroir, l'avant de la parole, où l'image, celle de la Chose cherche une similitude de perception dedans-dehors.

Nous supposons l'importance de ces moments qui réélaborent les images. Par le mouvement régrédient, les jeunes vont chercher ces images, celles de l'envahissante mère imaginaire pour les parler comme seul moyen de s'en séparer, pour retrouver une mère symbolique porteuse d'un signifiant qui précède l'enfant. Il s'agit de déplacer l'image de la mère et de l'enfant héritée du miroir.

Nous nous intéresserons aux premiers déplacements que nous trouvons dans la structure du schéma R de Lacan, en s'appuyant sur la lecture qu'en fait J. Dor¹⁰⁴ ;



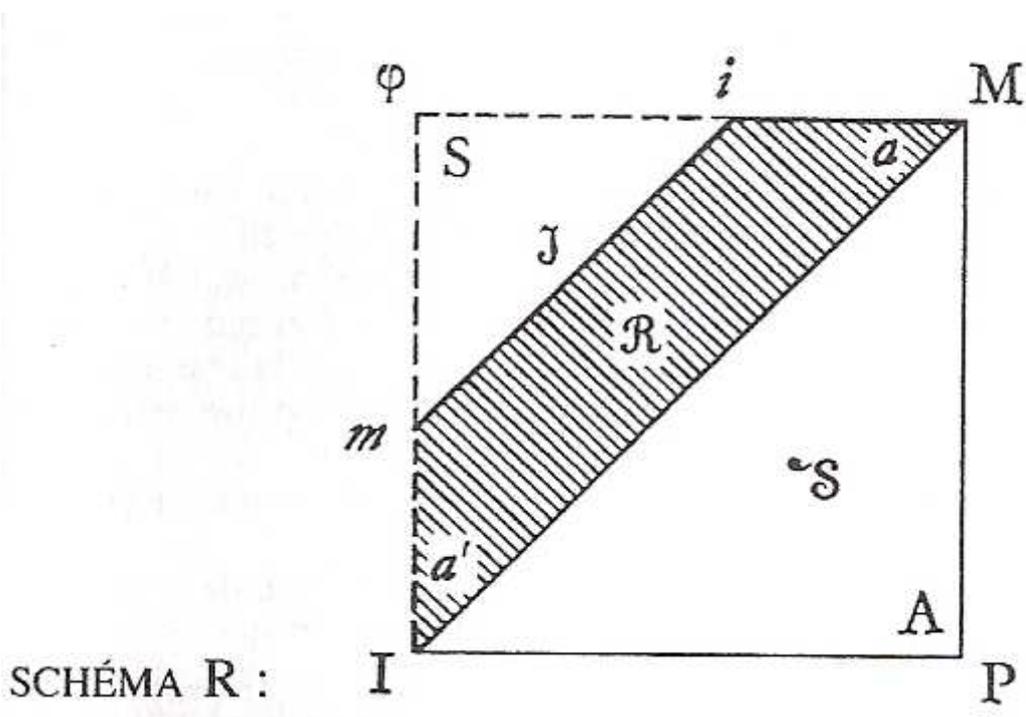
Le premier déplacement est lié au discours de la mère sur le père. Dans le triangle imaginaire, la mère spéculaire, celle du stade du miroir, se déplace par-delà la réalité qui amène le père détenteur de l'objet imaginaire, le phallus. Un déplacement qui castré l'enfant et le libère en même temps de cette place impossible qu'il occupait, de symbole phallique comme cause du désir. L'enfant pris dans ce

¹⁰³ M. Benhaïm, « L'ambivalence de la mère », Erès 2001

¹⁰⁴ J.Dor, La structure du sujet, « introduction à la lecture de Lacan », Denoël 2002.

déplacement devra renoncer à s'identifier à l'objet du désir de la mère, devant l'entrée en scène du père qui détient l'objet symbolique du désir. Déplacement supporté en s'identifiant à ce père tiers de la relation.

L'enfant pourra alors sortir de cet enfermement dans le réel, c'est-à-dire, l'impossible d'être l'objet symbolique. En se déplaçant d'enfant assujetti (infans), vers l'enfant du Nom du Père, il quitte alors l'image spécularisée (i), de m-i en se déplaçant vers i, l'idéal du moi sous l'impulsion du phallus imaginaire et de la métaphore du nom du père. La place de l'enfant va migrer à une place de sujet qui lui permettra de « repérer la place exacte du désir de la mère »¹⁰⁵



¹⁰⁵ Ibid.

Le triangle imaginaire est supporté par la relation spéculaire, « le couple imaginaire du stade du miroir, parce qu'il manifeste contre nature...se trouve approprié à donner au triangle imaginaire la base que la relation symbolique puisse en quelque sorte recouvrir »¹⁰⁶

Ainsi les translations de *i* à *M*, de la mère imaginaire en *i* et à la mère symbolique en *M*, « où les figures de l'autre imaginaire dans les relations d'agressions érotiques où elles se réalisent, et de *m* à *I* où le moi s'identifie depuis son *urbild*¹⁰⁷ spéculaire jusqu'à l'identification paternelle de l'idéal du moi. »¹⁰⁸

Ces deux translations se feront sous l'égide du réel que limite le quadrilatère *miMI*, et l'apparition du Nom-du-Père à la place de l'Autre ouvre le champ du symbolique, et permettront à l'infans d'entrer dans la dimension de sujet épris du désir de la mère que vient troubler l'instance du père.

Si ces deux translations qui s'opèrent ensemble ne se réalisent pas suffisamment, nous retrouvons la mère imaginaire *i*, à la frontière proche de la mère symbolique en *M*. De même le moi spéculaire rivalise alors avec le moi idéal. Alors la mère reste imaginairement toute puissante, et l'idéal du moi rejoint l'imaginaire moi-idéal.

2.2.2 Des placements

C'est ce que nous retrouvons dans les propos de mères que nous avons dites totales, et provoquant l'admiration et la haine mêlées, sans bornes de leurs filles. Filles liées à l'expression d'un moi-idéal, qui a du mal à se dégager de la captation imaginaire et ne peut faire face à la castration.

Les déplacements successifs qui modifient les places de chacune, ne vont pas sans difficulté quand le stade du miroir ne renvoyant pas une image suffisante à travers le miroir plan *A*, reste dans la dimension imaginaire de « l'image réelle ».

¹⁰⁶ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans « *Ecrits* » II, 1955, 56. Seuil, Point, 1966, 1999.

¹⁰⁷ Archétype.

¹⁰⁸ J. Lacan, *ibid.*

Ces déplacements incomplets, ou plutôt qui n'atteignent pas leurs objectifs, nous les retrouvons dans ces déplacements de « l'après coup du miroir »¹⁰⁹, déplacements alors physiques, dans la réalité des adolescentes ; c'est le placement judiciaire.

En effet, la totalité des jeunes filles placées dans notre établissement, et ce depuis des années, le sont pour les causes que l'on retrouve dans les ordres de placement provisoires, qui mentionnent les motifs suivants ; disputes, violences physiques et psychologiques, mésententes, rejets, abandons, enfermements, incompréhensions, entre mère et fille.

Alors dans l'impossibilité d'effectuer ce dégagement de l'imaginaire qui fait les sujets, et contribue par la parole à la castration des protagonistes, le placement ou le déplacement judiciaire répond, là où le père réel n'a pas pris position amenant avec lui l'espace symbolique.

Nous voyons le placement comme l'écho des déplacements ratés et insuffisants du dégagement de l'enfant de la mère imaginaire. Cette image ne s'est pas suffisamment déplacée de la mère imaginaire à la mère symbolique, pendant que l'adolescente reste plus proche d'un moi spéculaire de la première étape du travail de subjectivation qui, à défaut de se transformer en moi-idéal, laissera un sentiment d'existence précaire.

Les places du père :

Si le père réel est souvent absent, et si celui-ci ne figure que très peu, et nous notons de moins en moins, tant dans le discours des filles, que des mères, dans la plupart des cas il n'y a pas forclusion, mais nous pouvons dire que s'est établi un déni dans le discours de la place accordée au père.

Celui-ci n'est pas reconnu dans un rôle tiers bien qu'il ait été le signifiant d'un Nom du Père rejeté par le couple mère-fille. Aussi nous ne prenons pas appui ici sur le schéma I, où la forclusion du Nom-du-Père et l'absence de médiation et déplacement du symbole du phallus modifie la destinée du sujet de la psychose.

« L'absence du père réel, car cette absence est plus que compatible avec la présence du signifiant » n'est pas la même réponse que « la carence du signifiant

¹⁰⁹ J.J. Rassial, « *Le passage adolescent* » Erès Toulouse 2010.

lui-même ». ¹¹⁰ En effet il s'agit plutôt du déni de la place du père dans le jeu des identifications et non de l'exclusion du symbole déjà connu qu'il représente, soit la négation du symbole ; « cette verneinung ¹¹¹ comme élément de l'expérience analytique, démontre en elle l'aveu du signifiant qu'elle annule ». ¹¹²

Et pourtant la place du père « avouée » à l'origine est niée. Il fait partie de la structure, toutes les relations difficiles mère-filles et les relations qu'entraînent les absences des pères réels ne sont pas d'essence psychotiques, mais les places ne revêtent pas les mêmes valeurs de tiers et dissimulent la perte. La distance de l'état de psychose au sujet en difficulté de subjectivation semble un continuum qui va de la suppression de l'espace réel en déliant complètement l'Imaginaire et le Symbolique, à la perturbation de ce rapport, quand le quadrilatère R est réduit par le déni et non la forclusion.

Les mots sont là qui régulièrement dénie le Nom-Du-Père à travers son représentant supposé.

- Mes enfants n'ont pas de père.
- Mon père, n'en parlons pas
- Il m'a fait c'est tout !
- J'en parle pas, ça m'énerve, ma mère ne veut pas en parler, ça fait des disputes.

Dans ce mouvement qui éloigne le père réel et maîtrise le symbole de la castration, les jeunes ont de moins en moins de colère et de reproches à faire à ce père absent, il semble entendu avec leur mère que sa place ne doit pas exister dans leurs discours, malgré l'ombre de celui-ci sur ces mouvements primordiaux de la petite enfance, et sur les disputes des adolescentes avec leurs mères à son sujet.

Les pères réapparaissent parfois revendiquant maladroitement une place, en « faisant » la loi plutôt que de représenter un ordre des choses, place non reconnue d'où il est rapidement expulsé. Il s'agit de retrouver ce père tout puissant aux yeux

¹¹⁰ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans « *Ecrits* » II, 1955, 56. Seuil, Point, 1966, 1999.

¹¹¹ Négation.

¹¹² Ibid. Pour Lacan, c'est la Verwerfung, le rejet, qui fonde la forclusion du signifiant.

du petit enfant qu'il n'a pas vu grandir, alors que cette garantie du petit enfant n'est plus de mise à l'adolescence. Par ailleurs la personne représentant le Nom-Du-Père peut changer au cours de la vie, sans nécessairement changer le déni de la place symbolique qu'il est supposé occuper. Nombre de placements se terminent par ; « Mon beau père est parti je vais pouvoir rentrer chez moi », « lui c'est personne », « Ma mère m'a dit qu'elle allait le quitter, on va revivre ensemble ! »

Pour Linda, c'est différent, le Nom Du Père semble forclos malgré la présence de son père réel au domicile familial. Une légende semble présider à la relation mère-fille, légende partagée et racontée avec la même empreinte d'émotion pour chacune.

« Ma fille - dit la mère - depuis qu'elle est née, elle n'est bien que sur mon ventre, dès qu'on l'enlevait elle pleure, alors je la mets sur mon ventre - silence – ma fille ne parlait pas, elle a parlé à 6 ans seulement, avant elle parlait pas un mot. ».

Linda borde la psychose, toutes deux se préoccupent de cette entrée tardive dans le langage. Les mots, les mots nouveaux, le rapport des mots aux choses, sont le problème et la souffrance de Linda, elle a pris conscience aujourd'hui que notre rapport au monde par le langage est différent du sien. Linda n'utilise pas ou peu de la métaphore.

A partir de la même structure d'advenue du sujet se dessinent des desseins, ou psychotiques, ou névrotiques, à partir d'une problématique commune : la séparation de la mère imaginaire et la place du Nom-Du-Père.

Pères forclos, niés, la limite est parfois mince, Naïs a toujours dit s'être élevée seule, mangeant dans l'auge des animaux, ses images étaient tenaces jusqu'à ce qu'elle les transforme en symbole de son sentiment d'abandon. Naïs a retrouvé par le transfert son père, pas si inexistant que ça le jour où elle me dit « J'aurais aimé que vous soyez mon père », jour à partir duquel, je ne « l'étais » plus. Ce père longtemps nié passait d'inexistant à réel, et enfin marqué par son absence.

Aujourd'hui Naïs a un fils de bientôt 4 ans, elle a décidé que celui-ci ne devait pas connaître l'existence de son père dit biologique. Elle lui donne un second père dans la personne de son compagnon d'alors dont elle est séparée. Celui-ci est pour autant désigné comme le père qu'elle lui demande de rester aux yeux de son fils.

Naïs manipule, déplace elle-même comme elle l'entend, l'attribution du symbole du père qu'elle attribue elle-même tout en en parlant devant son enfant d'une voix qui se veut alors discrète tout en se faisant entendre ; «son père, pas celui-là, l'autre, vous comprenez ? »

Entre Naïs et son fils, le symbole phallique ne déplace pas les positions de la mère et de l'enfant à partir du miroir, c'est la mère qui ici déplace le symbole, il n'est ni absent du discours, ni forclos, il est maîtrisé dans cette période de déplacement où il est censé modifier la place de chacun.

Devant l'évitement de la castration, et non de l'absence totale de celle-ci, Naïs « parle son fils » qui lui, dit le moins possible. Il porte depuis son plus jeune âge la charge d'être un enfant surdoué, différent des autres enfants et /ou psychotique. Il doit faire preuve d'un caractère, à la fois unique et inquiétant. Il est ainsi souffrance de la mère et objet d'un donné à voir « couvert » par la douleur maternelle. Peut-être d'une douleur première du sentiment de l'enfant rare qu'elle pense avoir été, une enfant qui s'est élevée seule parce qu'oubliée de ses parents, selon elle occupés par leurs amours et leurs délires mystiques.

Naïs présente aujourd'hui d'elle-même, une image, celle d'une femme libérée, créatrice de mode qui vit ses relations dans un monde sous le signe de la nouveauté et du design, consciente de la part à jouer dans un environnement où elle veut accéder. Un lieu défini par le marché et l'image. Outre les aspects de son histoire personnelle, se joignent à cette position idéale une « loi » qui peut remplacer et déplacer, la loi perturbée du déplacement des images et investissements par le symbole du père : la loi de l'image et du marché qui font aujourd'hui pour elle culture de la réussite.

Pour son enfant comment reconnaître la loi du père qui capte la mère quand celle-ci est captée par le désir de réussir, légitime, mais qui fait ici loi. Réussir son insertion professionnelle, mais aussi réussir cet enfant original qui doit porter une plus-value qui cache et révèle à la fois, une grande souffrance maternelle. Se construit là peut-être ce que M. Benhaïm nomme « L'autre social figure de l'extrême abandon ».

Shéhérazade

Nous décrivons la situation de Shéhérazade à partir des lignes que nous avons tracées ensemble, en habillant les mots et les gestes de significations, significations souvent perdues ou absentes à la frontière parfois infranchissable du langage et du corps.

Shéhérazade s'est d'abord présentée à nous dans un mouvement d'« élation narcissique¹¹³» soutenue par l'intérêt que nous portons à ses paroles et à sa personne reconnue hors du complexe familial.

Shéhérazade est d'abord convaincue que nous avons la capacité, - guidée par une grande intelligence et l'écoute d'un Autre sans faille - de l'interpréter et de dénouer la confusion quotidienne dans laquelle elle se débat et se cherche.

Pourtant, Shéhérazade cherche l'écho de sa parole, ponctue son discours de « vous me comprenez ? » s'en inquiète gravement et poursuit ne laissant pas à son interlocuteur la possibilité de répondre à l'urgence manifestée de sa question, qui cède à l'urgence de devoir parler toujours plus et de souvent répéter ses phrases en boucles.

L'urgence constante, le rythme rapide et saccadé de sa parole et de ses gestes, dictés de l'intérieur et souvent en décalage avec l'environnement immédiat, la menace d'un comportement explosif toujours présent, en écho à son bouillonnement intérieur. Son regard fait d'inquiétudes révèle l'angoisse permanente qui pèse sur elle comme une emprise omniprésente.

Toutes ses expressions sont excessives, et elle comble ses phrases du mot « trop » qui apparaît comme une ponctuation.

C'est dans le couloir du tribunal en présence de ses parents et de sa sœur que se produit pour Shéhérazade (et sans doute pour moi-même), une rencontre inaugurale de ce qui sera un accompagnement de proximité.

Son père a du mal à contenir une forte agressivité et un sentiment de violence à l'égard de sa fille. Il ne s'adresse jamais à elle, la regarde « de travers »¹¹⁴ et parle d'elle en direction de son épouse, la mère de Shéhérazade ;

¹¹³ B. Grumberger, « *le narcissisme* », P. B. Payot, Paris 1975.

¹¹⁴ X. Canonge et Pedinielli J.L. « le regard de travers. Adolescence et délinquance », A. Colin Paris 2014. Dans regard de travers, thèse de doctorat, le sujet délinquant se reconnaît dans l'insigne du regard à la place

« - Laisse la dehors, elle n'entre pas à la maison, elle va salir....c'est une merde, on ne met pas les merdes chez soi...les poubelles et les merdes on les laisse dehors, ça doit pas entrer dans les maisons »

« - Je la tue si elle me regarde comme ça ! Je la prends à coups de pied dans la bouche, je la laisse morte... »

Prévenu par Shéhérazade des propos de son père, je lui ai demandé de se placer derrière moi, de me laisser intervenir et de ne pas réagir par la violence verbale ou physique.

Je dis à son père qu'il ne peut pas, et ne doit pas, parler ainsi à sa fille avec des paroles d'une telle violence, et lui rappelle le lieu où il se trouve ; dans un tribunal.

Shéhérazade suit avec attention la difficulté de son père à se contenir, puis de même durant l'audience. Ce moment constituera pour elle la possibilité d'un regard qui fait face à son père, qui pose un regard sur elle et la soutient dans sa tentative de s'extraire de ce que l'on peut entendre comme une assignation des plus violentes, à une place impossible et impensable, qui ne peut entrer par sa nature d'impossible dans le langage : « Ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire échappe à la symbolisation »¹¹⁵.

En effet Shéhérazade est renvoyée au statut d'ordure, déchétiée, ce reste de la famille dont son père ne supporte pas l'existence.

Un reste irréductible qui tombe de cette famille, une part de réel que personne ne veut voir. Le déchet est au réel ce que le cadavre est à la personne, au sujet mort. Equation impossible et impensable, le réel échappe au langage, le sujet ne peut penser ce dont il vient de faire l'expérience... la mort et l'état de cadavre.

En 1885 dans sa préface et avant « pour introduire le narcissisme » (1913-14), Freud écrit à partir des discours de Brouardel « *qui avait coutume de vous montrer, en prenant le matériel des cadavres de la morgue...le caractère et la provenance du cadavre anonyme.* » :

Gênés par la nature animale de l'homme « *les anges plus accomplis* » se plaignent du « *résidu terrestre* » de Faust « *difficile à porter* ». Freud note à ce sujet ; « *ils ont choisi le subterfuge de dénier autant que possible cet incommode résidu terrestre,*

du signifiant pour éviter la perte...pour ce père sa fille comme reste est retirée de la chaîne des signifiants comme sujet.

¹¹⁵ R. Chemama cite Lacan dans une définition de « l'impossible », in dictionnaire de la psychanalyse, in-extenso, Larousse 2009 ; J. Lacan, « *Encore* », le séminaire, livre XX, Seuil 1975, et dans « *la relation d'objet.* »

de se le cacher les uns aux autres bien que chacun le connaisse par l'autre, et en le privant des soins et de l'attention auxquels ils auraient droit en tant que partie intégrante de leur être. »

Shéhérazade comme déchet, déniée et à retrancher du regard de la famille borde la psychose, la mort du sujet par manque de signifiant.

C'est vers le réel irréductible du reste, du « résidu terrestre » de Faust, l'ordure, « les poubelles et la merde » lieu que désigne le père de Shéhérazade, que celle-ci est renvoyée.

Elle est rejetée dans une part de réel irréductible, impossible, sans langage et sans image spécularisable, elle fait face à une visibilité précaire et discontinue de sa personne.

Déniée et cachée des autres, telle l'action des anges, au dehors de la maison, qu'on ne la voit pas, qu'on n'en parle pas. Shéhérazade doit échapper à la vue, le réel y échappe, mais surtout pour ses parents échapper au regard désirant ; la capacité d'aveuglement du regard désirant protège du réel (en cachant la cause du désir).

Nommée dans un espace hors du miroir, miroir où l'enfant retrouve dans une « assumption jubilatoire » son unité qui le sépare de sa mère, Shéhérazade est un sujet exclu du miroir, de l'image spéculaire qui protège du réel, qui révèle et cache à la fois, par enveloppement de la pensée de soi soutenue par l'Autre. Elle est projetée hors du miroir dans l'espace du réel impossible comme objet a.

L'objet cause du désir, qui choit hors de la scène spéculaire fait accéder au manque et crée la place du manque dans le discours du sujet, est ici dévoilé, re-présentifié comme réel inassimilable, hors représentation il expose le sujet à la mort. Si la cause du désir est forcément voilée et inaccessible, peut-être et seulement le désir de mort peut être dévoilé de manière dramatique par l'expérience impossible de la mort.

Shéhérazade n'est pas uniquement exclue de la famille d'où elle est partie, mais de sa position de sujet. Aussi pour Shéhérazade, les mots qui enveloppent l'être de langage qui a accédé au symbolique et au sens par la castration, se lézardent et perdent de leur valeur de représentation malgré l'intelligence dont elle fait preuve.

Confrontée à l'insignifiance de sa part réelle dans laquelle elle est toute entière projetée, la capacité symbolique est refoulée par l'état réel de résidu humain.

Ce résidu n'est pas énoncé dans une dialectique de maîtrise de l'objet ou comme « objet électif du don (les excréments)...puisque c'est bien évidemment dans le matériel qui s'offre à lui en relation avec son propre corps, que l'enfant peut trouver

le réel fait pour nourrir le symbolique »¹¹⁶. Le renvoi au réel en appelle à l'absence de représentation qui fait frontière avec le désir de mort.

Ce lieu spéculaire d'où Shéhérazade semble pour partie exclue, ce miroir défaillant reste pourtant un écho indispensable au processus adolescent comme il l'a été durant l'enfance ; « En effet toutes les relations au corps propre qui s'établissent par l'intermédiaire de la relation spéculaire, toutes les appartenances au corps, entrent en jeu et sont transformées par leur avènement dans le signifiant.»¹¹⁷ Shéhérazade n'est-elle pas confrontée à l'absence de signifiant dans ce renvoi au réel ?

Aussi Shéhérazade se déchire, en proie à ce déchirement des mots et de ce qu'ils représentent et symbolisent.

Le réel ne s'atteint pas dans la dimension symbolique, le manque ne peut se constituer dans le réel. Lacan écrit « Le réel renvoie le sujet à la trace, et, du même coup, abolit aussi le sujet, car il n'y a de sujet que par le signifiant. Un signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant »¹¹⁸

Shéhérazade hurle comme un animal blessé, ses cris prennent des accents du pleur d'un bébé dont le désarroi et la souffrance ne peuvent se soutenir des mots qui les disent : « Ne m'approchez pas, je vais déchirer mes habits » me crie-t-elle. La rage s'installe, qui a peut-être moins à voir avec le problème premier (une frustration) qu'avec l'impasse qui est la sienne. Ce déchirement des habits est le sien, déchirement de son enveloppe narcissique, du langage qui ne la contient plus, déchirement de la perception d'elle-même qui ne peut se lier à son sentiment d'existence, déchirement de la pensée d'elle-même qui ne trouve pas d'écho chez l'Autre, Shéhérazade est hors d'elle !

Ses mots sont à côté de sa souffrance dont leur absence est la cause, et qu'elle essaie de dire. Le lien de la métaphore ne peut se faire vers une dimension symbolique qui met à distance et témoigne.

¹¹⁶ J. Lacan, « Le phallus et la mère inassouvie », le séminaire Livre IV, « *La relation d'objet* », Seuil 1994.

¹¹⁷ Ibid.

¹¹⁸ J. Lacan, « Ponctuation sur le désir », Le séminaire Livre X, « *L'angoisse* », seuil 2004.

« La contiguïté des mots semble faire face à une paroi étanche qui refoule toute signification en marche. »¹¹⁹

Le lendemain, Shéhérazade persiste dans son effort pour sortir de l'insignifiance des mots. Elle entre dans une crise d'une grande violence physique en demandant de l'argent. Insultant et détériorant tout sur son passage elle réclame dans sa colère justice. Je me souviens que pour elle, ce qu'elle qualifie de juste et émanant de la justice, est ce qui parle différemment de son père et la protège de celui-ci en la reconnaissant. C'est la position de l'adulte envers elle qui peut être juste ou la met en danger.

Je lui propose de venir me dire sa colère – Il lui faut de l'argent, comme tout le monde (les autres jeunes) dit-elle, pour prouver que l'on est juste envers elle. Je lui dis alors qu'elle cherche moins l'argent, que cette justice qui la protège de son père dont nous parlons alors (Elle sait par ailleurs qu'elle ne peut prétendre à une demande d'argent).

Je lui propose alors de lui donner un euro symbolique qui aura entre nous une valeur d'échange, et qu'elle me remettra quand elle n'arrivera pas à dire la rage, la détresse ou le sentiment qui l'envahit. Shéhérazade quitte aussitôt sa colère comme on ferme une porte, une limite semble tracée symboliquement entre argent et justice.

Je lui explique un peu plus l'origine de cette pièce, valeur d'échange des caravaniers qu'était la « symbola », pièce d'argile que l'on divisait pour la reconnaissance du prochain échange de marchandises. Toutefois, Shéhérazade examine la pièce, en repère les rayures afin que ce soit celle-là même que nous échangerons, ce doit être cette pièce et non un euro non identifié, la crainte reste accrochée au même, au pareil, côte à côte, plus qu'à la valeur symbolique engagée ; la chaîne des signifiants « en marche » est-elle rompue à nouveau ?

Là encore, la demande d'argent, qui a peine à contenir un agir pulsionnel important d'une grande violence interne et externe se développe en contiguïté avec une demande de justice dans le regard que l'on pose sur elle, le passage à la métaphore reste étanche pour l'instant.

La structure métonymique, « Permet, écrit Lacan, l'élosion par quoi le signifiant installe le manque de l'être dans la relation d'objet, en se servant de la valeur de renvoi de la signification pour l'investir du désir visant ce manque qu'il supporte »¹²⁰

¹¹⁹ R. Jakobson, 2 aspects du langage et 2 types d'aphasie, in essai de linguistique générale, éd. de Minuit Paris 63.

¹²⁰ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans « *Ecrits I* », Edition du Seuil 99.

La question du désir s'instaure ici dans le langage par cette place vide, peut-être un espoir pour la souffrance de Shéhérazade, un lieu où loger le *manque à être*.

« La structure métaphorique, indiquant que c'est dans la substitution du signifiant au signifiant que se produit un effet de signification qui est de poésie ou de création, autrement dit d'avènement de la signifiante en question... ce franchissement exprime la condition de passage du signifiant au signifié... »¹²¹

N'est-ce pas ce passage, de la métonymie qui creuse une place vide de signification, vers la métaphore capable d'inscrire ce désir dans la chaîne des signifiants, et ainsi dans le symbolique, en substituant un signifiant à un autre signifiant qui permet la prise du sujet dans le langage ? Ainsi, vu l'accès difficile de Shéhérazade à la métaphore, la condition pour être un signifiant pour un autre signifiant paraît insurpassable.

Le réel vers lequel est renvoyée Shéhérazade ne peut s'accommoder de la signification du manque, quand ce même réel est marqué par le manque du manque, « Il n'y a pas de manque dans le réel,...le manque n'est saisissable que par le symbolique »¹²², alors répond uniquement en écho, le réel de la souffrance du corps et de la psyché comme agirs directs, comme restes irréductibles.

Pour Shéhérazade l'exposition au réel semble directe, non médiatisée dans ces moments, pas de regard qui l'en sépare, dans lequel elle pourrait puiser une nomination désirante par ses parents, son discours qui borde parfois une répétition délirante porte ses propres impasses en l'absence d'un passage vers le symbolique. Son existence s'y trouve malmenée en butte à une subjectivisation qui échoue dans l'angoisse de ne pouvoir se situer par rapport à l'autre, de ne pouvoir connaître ses contours et ses limites.

Shéhérazade confrontée au réel irreprésentable, comme cause du désir qui voisine avec le désir de mort, n'arrive pas à percevoir la réalité d'elle-même.

Elle invective et menace son entourage avec l'expression de la toute-puissance d'un moi idéal. « Autant le narcissisme primaire a été faible, autant le narcissisme secondaire du moi idéal sera puissant » écrit P. Delaroche, Il semble s'installer afin de combler cette place vacante, insuffisamment assurée par l'idéal du moi, place de nature symbolique. « L'idéal du moi n'est pas seulement un objet mais quelque chose qui est au-delà de l'objet ; Il vient se refléter, non pas purement et simplement

¹²¹ Ibid.

¹²² J. Lacan, « Révision du statut de l'objet », dans le séminaire livre X, « *L'angoisse* », Editions du Seuil 2004.

dans le moi, mais aussi sur le premier voile qui se projette sous la forme d'idéal du moi »¹²³

Cherchant le reflet de l'autre, indispensable et premier voile qui refoule l'image même de la cause du désir, Shéhérazade cherche son reflet dans le désir muet de l'Autre et des autres.

« Dites-moi, montrez-moi quelqu'un de pareil que moi, qui me ressemble, pour savoir de quoi j'ai l'air et de qui je suis...J'arrive pas à me voir....montrez-moi une autre fille d'ici (du foyer) pour savoir qui je suis...pour voir comment vous me voyez... »

Lacan dans les écrits pose la question ; « La place que j'occupe comme sujet de signifiant est-elle par rapport à celle que j'occupe comme sujet du signifié, concentrique ou excentrique ? Voilà la question » Il rajoute dans sa reprise du cogito cartésien, « Il ne s'agit pas de savoir si je parle de moi de façon conforme à ce que je suis, mais si, quand je parle je suis le même que celui dont je parle ». ¹²⁴

Quelle place pour Shéhérazade de sujet du signifié par rapport au signifiant qui la porte (merde, poubelle, déchet) ?, pour parler d'elle-même Shéhérazade s'assure de la continuité de quelqu'un qui l'écoute et l'explique entre métonymie du désir et métaphore du symbole.

Métonymie de l'image pourrait-on dire, « montrez-moi une image qui côte à côte de la mienne ressemble à qui je suis, et non, ressemble à de qui je parle ». Ce côte à côte évite la dimension métaphorique du symbole propre au stade du miroir, que l'on pourrait dire ainsi «- tu es qui je désigne et qui je nomme ». Toutefois la dimension du désir comme métonymie semble s'y abîmer sans rien pour la réfléchir et la symboliser. Peut-il y avoir dans ce premier miroir une image spéculaire sans cette jubilation de l'enfant qui se voit et s'entend nommé dans et par le désir de cet Autre, sa mère ?

L'absence alors, ne trouve pas de lieu par la division d'avec son image, ne s'hallucine pas, ou ne s'exprime pas dans un for-da structurant, l'absence d'absence, mère du réel impossible, mène à la perception impossible de soi.

L'angoisse d'une étrangeté de soi-même, non accessible irreprésentable et pourtant présente, se fait jour. « Montrez-moi quelqu'un de pareil » dit Shéhérazade, une sorte de double qui rend compte de « voir comment vous me voyez ». « Le passage de l'image spéculaire à ce double qui m'échappe, voilà le

¹²³ P. Delaroche, « *De L'amour de l'autre à l'amour de soi, Le narcissisme en psychanalyse* », Denoel 99.

¹²⁴ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans « *Écrit I* », Editions du Seuil 99.

point où quelque chose se passe dont l'articulation que nous donnons à la fonction a »

« Même dans l'expérience du miroir, un moment peut arriver où l'image que nous croyons y tenir se modifie ; si cette image spéculaire que nous avons en face de nous, qui est notre stature, notre visage, notre paire d'yeux, laisse surgir la dimension propre de notre regard, la valeur de l'image commence à changer-surtout s'il y a un moment où ce regard qui apparaît dans le miroir commence à ne plus regarder nous-mêmes. Initium, aura, aurore d'un sentiment d'étrangeté qui est la porte ouverte sur l'angoisse ». ¹²⁵

L'angoisse de Shéhérazade n'est pas, elle aussi, sans objet. Petit a, la cause du désir qui n'est pas médiatisé par le regard de la mère, devient une source d'angoisse un lieu impossible où elle est renvoyée. Le désir de mort renvoie à la cause du désir sans la moindre illusion de complétude d'un désir de l'Autre.

Une première illusion indispensable de l'infans, de la demande et d'un désir sans faille et sans mort, ne prend pas place venant de sa mère.

Shéhérazade est paradoxalement exposée à l'absence du regard qui ne la regarde plus... elle devient étrange à elle-même, n'arrive plus à se voir, non protégée par ce regard elle est constamment vue par le monde. Elle demande pour cela le regard d'un autre en l'absence du regard de l'Autre. Pas un regard réparateur, mais celui qui évite la chute au bord d'un précipice, quand les repères ont déserté sa vue propre des choses, et de son environnement qu'elle dit ne pas toujours comprendre, et devoir interpréter sans repère stable.

Pour Shéhérazade le rapport au manque ne peut s'instituer, sa place n'est pas creusée par le désir parental. Tout doit rigoureusement et complètement correspondre.

Elle peut parfois suivre lors de nos discussions le mouvement de mes mains, comme un bébé capté par le mouvement, et qui n'en est pas encore à un échange signifiant des regards qui anticipe la parole et soutient la demande.

« Le problème est de l'entrée du signifiant dans le réel, et de voir comment de cela naît le sujet. » ¹²⁶ Ses questions tiennent dans le temps, plus tard elle reprend : « Je suis comment, pourtant je me vois dans le miroir, je veux me voir dans ma tête, dans mon corps... Trop belle ! Trop vilaine ! »

¹²⁵ J. Lacan, « Révision du statut de l'objet », dans le séminaire livre X, « *L'angoisse* », Editions du Seuil 2004.

¹²⁶Ibid.

« Avant le stade du miroir, ce qui sera I(a) est dans le désordre des petits a dont il n'est pas encore question de les avoir ou pas. C'est le vrai sens de l'auto-érotisme – on manque de soi, si je puis dire du tout au tout. Ce n'est pas du monde extérieur qu'on manque comme on l'exprime improprement, c'est de soi-même »¹²⁷

« La mère du schizophrène articule de ce qu'avait été pour elle son enfant au moment où il était dans son ventre – rien d'autre qu'un corps inversement commode ou embarrassant, à savoir la subjectivation de a comme pur réel »¹²⁸

Selon Lacan si l'enfant se retrouve sans reste, présence dans l'Autre par la forme i(a), « je ne peux voir ce que j'y perds ; Voilà le sens du stade du miroir »¹²⁹ , Shéhérazade n'aurait pas dû, et ne devrait pas voir ce qui se perd, elle aurait dû être séparée de cette perte par le regard aveuglant de l'Autre, qui cache la chute de l'objet cause du désir, du réel irréprésentable. Hors, c'est elle qui est désignée comme chute, corps réel effet de subjectivation de la mère schizophrène dit Lacan, exclue du regard du grand Autre , de la famille, exclue de la réalité du langage et renvoyée au réel irréprésentable, chue à côté du miroir, elle aussi.

Shéhérazade elle, se perd et n'arrive pas à élaborer une image d'elle-même, renvoyée au réel, elle peine à se penser, à se voir dans sa tête dit-elle, « Il semble aller de soi que la dépersonnalisation commence avec la non reconnaissance de l'image spéculaire...N'être pas proposable à la reconnaissance de l'Autre »¹³⁰ Nous retrouvons le cri et le déchirement de Shéhérazade qui s'est coupée d'elle-même, qui manque d'elle-même. Le lieu du manque vient à manquer par l'absence de l'illusion de l'Autre qui le constitue au préalable, et son désir de sujet ne peut prendre place. « Initium » de l'étrangeté de soi-même, et porte réellement ouverte sans voile sur l'angoisse qui prend corps et que Shéhérazade devient alors.

« Je vois comme ils me voient (ses parents)..., je vois un peu comme vous, un peu comme eux » plusieurs emprunts des regards sur sa personne se juxtaposent, côte à côte là encore, sans pour autant accéder à une image spéculaire qui unifie un morcellement initial.

Ici, l'image spéculaire où se jouent le désir de l'autre et le voilement de la cause du désir, ne peut construire l'espace nécessaire où se loge la matrice du manque. Cette image ne peut alors faire écran dans les yeux de l'autre à l'angoisse d'être.

¹²⁷ Ibid.

¹²⁸ Ibid.

¹²⁹ J. Lacan, « Les cinq formes de l'objet » Le séminaire, Livre X, « *L'angoisse* », Editions du Seuil 2004.

¹³⁰ Ibid.

Shéhérazade répond à la frustration entre le dénuement le plus complet et le sentiment de toute puissance « Au niveau où il s'agit de recouvrir l'angoisse, l'idéal du moi prend la forme du tout puissant »¹³¹

Dans l'impasse, d'un rapport uniquement métonymique au langage, qui barre l'accès à une installation suffisante des liens symboliques, et dans l'impossibilité de se reconnaître au regard de l'autre, Shéhérazade se heurte à une angoisse de l'insignifiance, elle lutte en adoptant les insignes de la puissance paternelle et se trouve sans solution pour trouver une place de sujet comme signifiant pour un autre signifiant.

Ce double renvoi au réel, réel du déchet et absence du voilement du réel par la réflexion d'une image spéculaire suffisante, la laisse exposée à ce réel omni-voyant qui l'entoure et dont elle craint chaque regard. Elle se reconnaît des réflexes « paranos » dit-elle, et essaie de s'en détacher en distinguant son incapacité ponctuelle à interpréter les regards et les gestes des autres. Paradoxalement son intelligence sensible lui permet de repérer la réalité du désir des autres envers elle.

Aussi elle interroge le désir de sa mère à son sujet et sa position par rapport aux dires du père. Elle manifeste sa souffrance dans ses efforts de subjectivation auprès de sa mère, efforts ambivalents mais aussi sans ancrage, pour lesquels une chose et son contraire peuvent ensemble prendre place.

« - J'ai un truc dans mon corps dit Shéhérazade, je m'attache très vite, trop longtemps pour me détacher, même si tu me fais du mal, et quand c'est fait, c'est terminé ! Je dis stop, pas ma mère.

« - Ma mère est comme moi quand j'ai mal, j'ai pas mal, ma mère dit (à propos de sa fille) - loin d'elle, c'est rien, je ne l'ai pas perdue. Ça me fait dégoûter d'elle-même, alors qu'elle me perd... (Elle crie à l'intention de sa mère comme pour la réveiller) Tu me perds, tu es endormie ?

« - Vous savez ce qu'elle me dit ? Si tu m'aimes, c'est que tu aimes ton père.

« - Ma mère m'a salie, elle a montré une fausse image (de sa fille).

« - J'écoute sans écouter, ça a du mal à ce que j'écoute, c'est dans mon cerveau...je me referme et un beau jour ça ressort...tout qui me revient ma mère, mes coups. »

Shéhérazade est en prise à la toute-puissance maternelle, qui dénie toute séparation possible et instrumentalise sa fille dans le rapport qu'elle lui impose à son père, qui la rejette et l'humilie. L'emmène-t-elle dans le fantasme de la relation avec son mari, et comme objet d'une toute-puissance maternelle qui occupe aussi

¹³¹ Ibid.

bien la place de la mère que celle du père (si tu m'aimes, c'est que tu aimes ton père), détentrice de son enfant autant que du phallus. Vers quel père la renvoie-t-elle ? Celui qui vit sa fille comme un reste insupportable ?

« J'écoute sans écouter... (Plus tard elle précise), j'écoute la réponse des autres mais mon cerveau n'entend pas...si je vais là où j'écoute l'autre il n'y a plus rien...je vais être trop déçue de moi ».

Le miroir de Shéhérazade se vide, «- Là où j'écoute l'autre il n'y a plus rien ».

Le stade du miroir est accompagné de la parole de la mère qui fait jubiler l'enfant de se voir unifié, Shéhérazade ne peut écouter cette parole qui la vide en l'instrumentalisant dans une économie psychique toute-puissante et confronte à un sentiment d'inquiétante d'étrangeté. Peut-être nous dit-elle qu'à l'endroit de l'Autre il n'y a plus rien qui puisse la garantir par une parole de l'unité de sa personne.

En partie étrangère à elle-même, Shéhérazade a besoin de quelqu'un qui l'interprète et interprète ses relations à son environnement.

« - Vous, vous m'expliquez » répète-t-elle souvent, comme s'il s'agissait de rendre possible un regard sur elle. Elle insiste longtemps sur ce mot qui semble rendre compte d'une position indispensable pour elle. Elle demande mon accompagnement chez la psychiatre pour pouvoir lui accorder sa confiance, elle me demandera de rester régulièrement durant les séances, l'interprète devient témoin et lien dans le temps « sans vous j'oublie, comme ça, je dis, et vous oubliez pas ! »

Ce mot « expliquer » sorte d'inversion de « impliquer » résonnait en moi lorsqu'elle raconta une visite chez son père en disant que celui-ci « m'implique dans la merde ».

La confondre ou l'extraire du statut de déchet, tel semble ici l'enjeu pour Shéhérazade, l'explication et l'entrée dans le jeu de la métaphore lui permet une image possible d'elle-même, image réprimée par une sorte d'assignation au réel d'un reste irreprésentable.

Ce renvoi au réel efface tout désir dans lequel se traduit l'image spéculaire. Inquiète de son état mental, Shéhérazade répète en fin de chaque phrase pendant une longue période, « tu t'affoles ! », comme une ponctuation de ses phrases en parlant d'elle, de comment elle se voit en riant avec angoisse ; « Tu t'affoles ! » Puis pendant une discussion elle écrit au crayon sur une feuille :

- Enfant malheur
- On te voulait pas
- Challah tu meurs

Nous parlons de l'expression connue, enfant de, ou du malheur, et de ses mots « enfant malheur ». Elle perd peu après l'usage de l'expression « tu t'affoles »

Son père parle à son épouse devant Shéhérazade en termes de « ta fille » quand il ne l'insulte pas, j'entends alors « Tue ta folle » que répète Shéhérazade de manière angoissée.

Elle écrit sur ces feuilles qui nous servent habituellement à faire des schémas et dessins pour expliquer, les vœux de mort qui reposent sur elle, sur cet « enfant malheur » « qu'on ne voulait pas ».

La mort est la figure incontournable du réel, elle prive de toute image de soi et le désir de mort vide pour Shéhérazade le miroir d'une image unifiée, en la privant d'un possible idéal du moi à recomposer à l'adolescence.

Shéhérazade fait face à l'assignation par sa famille au réel du déchet. Elle est renvoyée en place du reste et de la division du sujet, et de reste de sa famille en écho. Aussi l'image fragilisée et instable d'elle-même reste empreinte d'un sentiment fort d'étrangeté et du risque de perdre cette image dans l'effroi de se perdre avec. Elle se défend de l'effondrement par un sentiment de toute puissance qu'elle puise dans son attachement à une mère encore imaginaire, dont le désir pour sa fille reste indéchiffrable.

Shéhérazade ne trouve pas les mots pour d'abord reconnaître, puis recouvrir cette souffrance et ce manque qui la séparent des autres. Son langage reste contigu au monde qui l'entoure, et ne peut lui donner sens, le réel qu'elle côtoie ne délivre aucun signifiant. Shéhérazade semble taper, dans une angoisse permanente, à la porte de la métaphore qui donne sens, à la porte du symbolique qui relie au monde en signifiant la perte. Elle est enfermée dans un langage que nous appelons métonymique.

Le langage se constitue dans un lien étroit à la manière dont se seront constituées les premières images. Nous nous appuyerons sur l'élaboration par P.Aulagnier, de la notion de pictogramme et essaierons de repérer le destin de ces images, du pictogramme à l'apparition du langage, comme racine et structure d'un discours à venir adolescent. Nous noterons l'importance et la présence pour ces jeunes des résistances et des liens qui s'instituent alors et structurent les relations au monde.

2.3. Des images au langage en suivant

P. Aulagnier.

2.3.1 Premières images

Depuis les premières expériences de représentations partielles du corps de la mère, de la première perception du monde, d'abord identique à la représentation du Je, se forme le chemin vers l'énoncé et le langage en empruntant la voie du pictogramme et de la spécularité.

Piéra Aulagnier propose trois modes de fonctionnement comme processus de métabolisation auquel correspondent trois représentations résultant de l'activité de trois moments associés à trois instances et trois lieux psychiques :

- Le processus originaire dont la représentation est pictographique, l'instance est le représentant et le lieu l'espace originaire.
- Le processus primaire dont la représentation est le phantasmatique, l'instance le metteur en scène (ou phantasmant), et le lieu l'espace primaire.
- Processus secondaire dont la représentation est idéique, où l'énoncé, l'instance l'énonçant ou le Je, et le lieu l'espace secondaire.

« - Les trois processus se suivent temporellement et leur mise en action est provoquée par la nécessité qui s'impose à la psyché de prendre l'objet à elle extérieur ...La mise en place d'un nouveau processus ne comporte jamais la mise au silence du précédent, en des espaces différents ayant entre eux des relations non homologues, se poursuit l'activité qui leur est propre. »¹³²

C'est une caractéristique que nous retiendrons supposant ainsi qu'une étape de représentation et de la pensée, peut être voisine voire rivale et en tensions avec une autre étape du développement, et parfois bien plus tard à l'adolescence.

¹³² P. Aulagnier, « *La violence de l'interprétation* », P.U.F. 1975 /2001

La nécessité pour l'infans de reconsidérer l'objet extérieur toujours plus séparé met en tension par la découverte de « nouvelles propriétés de l'objet que le processus antérieur était dans l'obligation d'ignorer ».

Ainsi les notions de passage d'un processus à l'autre, des éprouvés du pictogramme à l'énoncé, qui mènent au langage drainent des tensions à l'œuvre dans toutes les relations du Je à l'Autre.

Nous suivrons P.Aulagnier sur ce cheminement ; « l'éprouvé du corps, l'x inconnaissable donne lieu au pictogramme » ceci n'est pas sans conflit et dès le processus originaire l'ambivalence est déjà là face à sa propre production « qui pourra être tout autant, support de sa tendance à s'y fixer que support de son souhait de la détruire, parce que preuve d'un ailleurs qui échappe à son pouvoir , mais aussi d'un ailleurs qui l'oblige à continuer son travail de représentation, qui lui interdit de préserver un état de fixation. » ¹³³

P.Aulagnier origine cette ambivalence dans la lutte entre un investissement narcissique du corps et la reconnaissance de ses limites, du déni d'un ailleurs du corps hors psyché.

Le conflit se fait jour pour, ou bien se fixer à la toute-puissance illusoire de la psyché à se représenter le monde, ou bien accepter les limites d'un pouvoir archaïque de la psyché sur les représentations extérieures pour pouvoir exister.

Les premières expériences sensorielles, selon P.Aulagnier se résument ainsi : « prendre » ou « rejeter », comme seules représentations pictographiques de cette phase. Représentations et affects ne sont alors pas plus séparables temporellement « que ne l'est le regard du vu ».

En effet dès l'origine de l'activité psychique, on constate « la prégnance d'un phénomène de spécularisation : toute création de l'activité psychique se donne à la psyché comme reflet ...il s'ensuit que la psyché rencontre le monde comme un fragment spéculaire dans lequel elle mire son propre reflet. Du hors-soi elle commence par ne connaître que ce qui peut se donner comme image de soi... »

Le représentant et la représentation du monde se doivent d'être complémentaires voire écho parfait l'un de l'autre, chacun étant la condition de l'autre. Une « image de la chose corporelle » établit le lien de manière complète sans altérité par le pictogramme « dans lequel le représentant se reflète comme totalité identique du monde. »

Dans ce que nous présentent quotidiennement les jeunes adolescentes, on retrouvera, non pas une fixation à ce moment, mais la cohabitation de la difficulté

¹³³ Ibid

de passage de cette étape, comme résistance à l'altérité, en écho au travail de l'adolescence, liée à des difficultés qui buttent sur l'altérité, et la tendance à un appel ou retours vers l'originare maternel.

P.Aulagnier note : « La première reconnaissance du hors-soi reste tributaire d'une première relation d'identité dans laquelle la reconnaissance d'une « altérité » est conjointement reconnue et niée. »

2.3.2 Résistance des premières images

Cette première étape « reconnue et niée » à la fois, laisse des traces dans un mouvement d'aller-retour qui trouve son écho dans l'adolescence où la relation spéculaire au monde, peut être conflictualisée par la présence à l'œuvre de cette étape qui ne passe pas. Etape dont les représentations ne sont pas conciliables avec les étapes suivantes, qui mènent au statut de sujet qui intégrera l'altérité de la nécessaire « violence de l'interprétation ». Les intérêts de ce moment de l'originare n'ont parfois pas cédé tous leurs droits.

« Ce schéma relationnel (pendre ou rejeter), première métabolisation de la relation psyché-monde et de la relation de la psyché à ses productions psychiques reste, selon nous, pour toujours à l'œuvre. »¹³⁴

Pour les jeunes en grande difficulté qui parlent de leur mère, on retrouvera des similitudes. Les relations du représentant au représenté parlent d'une scène où les mots n'ont pas la capacité de représentation suffisante pour parler de ces relations à l'Autre, à cette mère si peu ou irréprésentable comme image, puis médiateur de l'image du monde et de soi-même.

Mais aussi nous le verrons, que les mots n'ont pas accès à la métaphore pour dire le monde. Leur monde lié au sentiment précaire d'existence est occupé par la recherche du maternel.

Les luttes d'intérêt des représentations originaires sur celles du primaire, puis du primaire sur le secondaire qui sont encore à l'œuvre, tentent de fixer ces représentations de l'Autre de manière métonymique dans une démarche de recouvrement des images, pour garder l'identique du représenté et représentant.

¹³⁴ Ibid.

Cette inadéquation où ne sont plus coalescents une première vision du monde, du corps et de soi-même est toujours là, présente, en tension avec la constitution des images de soi, d'un Je qui à l'adolescence ne peut faire face à l'altérité.

Les tensions permanentes des images de l'altérité, ne peuvent s'intégrer au pictogramme comme fond de représentation, tensions que nous retrouvons et entendons chaque jour sous la forme de phrases telles que « j'ai la rage, je suis énervée toute la journée et la nuit aussi, je suis toujours en colère... »

Ces trois processus d'évolution des représentations se suivent temporellement, et seront tous les trois présents de manière structurelle dans la psyché de l'adolescent qui recompose ses relations au monde, à ses objets d'amour parentaux et au regard du monde qui le sollicite.

Aussi chaque moment de l'évolution des représentations devra céder au moment suivant en créant toujours plus un sentiment d'altérité. Mais chacun laissera ses traces des processus à l'œuvre dans la construction des images objectales et du monde. Ces traces dont P.Aulagnier décrit le destin « toujours à l'œuvre », nous les retrouverons dans les tentatives des adolescentes de se détacher de leurs relations premières à leur mère. Relations dont l'actualité est teintée des représentations qui ne veulent pas céder sur leur puissance illusoire, qui tendent à absorber ou rejeter totalement la perception des zones érogènes qui relie au corps de la mère et au corps propre.

Vivre, c'est expérimenter de manière continue ce qui résulte d'une situation de rencontre. P.Aulagnier :

P.Aulagnier décrit trois temps d'accès à une dimension proto-symbolique et au langage via les interprétations anticipées de la mère. Trois temps qui organisent la perception du monde et ses répercussions sur la psyché par pertes successives.

De l'infans à l'enfant, le néotène devra se structurer en fonction de la représentation première du monde qui l'entoure et se séparer des premiers objets partiels, le sein, le regard, la voix de la mère. Plus tard, la séparation se fera du monde tel qu'il est perçu, indifférencié, à une représentation séparée pour rejoindre un langage porteur en sa structure de la castration.

Devant la poussée du réel du corps, se séparer des objets d'amour de l'enfance, des représentations du monde et de la place qu'ils y tiennent n'est-ce pas ce sur quoi buttent les adolescents en difficulté à cette période de réorganisation ?

L'écho de l'infans est là devant la nouveauté d'un discours renouvelé de l'adolescent sur lui-même. Ces premières périodes de l'infans seront le socle sur lequel reposera le travail adolescent qui remanie ses objets d'amour. Aussi le

discours adolescent qui met la mère au centre de sa parole vient nous rappeler les résistances encore présentes dans la perception de l'autre, et l'accès à un langage propre. Se mêlent alors dans le discours l'archaïque du langage et de la formation du moi.

Suite à cette première « situation de rencontre » P. Aulagnier rajoute « Existe selon nous, une relation entre les modes successifs de l'activité psychique et l'évolution du système perceptif ». Si l'adolescence est faite de rencontres nouvelles de soi et des autres, l'écho reste présent de la formation de ces premières rencontres de la mère, puis du père et du monde qui structurent la perception et le mode de relation au monde.

« Il est vrai que toute rencontre confronte à une expérience qui anticipe sur les possibilités de réponse, du moment où il la subit comme anticipation et trouvera sa formule la plus absolue, en ce moment inaugural dans lequel l'activité psychique de l'infans est confrontée aux productions psychiques de la psyché maternelle, et doit forger une représentation d'elle-même à partir des effets de cette rencontre, dont la fréquence est une exigence vitale. »¹³⁵

Il semble que le discours des adolescentes porte au quotidien cette ambivalence quant au discours de la mère trop « éloignée » dans le cadre des placements, exigence vitale et réponse anticipée trop présente et envahissante dont il faut se défendre.

Ainsi discours d'admiration sans limite pour le statut (à préserver) de la mère et violences verbales et physiques contre l'emprise ou l'abandon coexistent et participent à une tension permanente qui se manifeste par une volonté de retour immédiat vers la mère, recherche d'une nouvelle rencontre (répéter pour sortir de la répétition).

Linda dit simplement « qu'elle aimerait retourner dans le ventre de sa mère », seul endroit où cette dernière la décrit, Sabrina « veut la voir », Anna « veut s'occuper d'elle », Saphia l'appelle après chaque événement inquiétant ou violent et « veut vivre avec elle, mais je sais que ce n'est pas possible ». Pour Marine « elle ne veut pas de moi », Sarah veut « la voir visuellement »...la liste qui se dit au quotidien pourrait être longue, chacune cherche une mère qui n'a pas été, soit, cette mère imaginaire et forcément bonne « qui se saignait aux quatre veines pour nous nourrir » dit Shaïna.

¹³⁵ Ibid.

2.3.3 La rencontre de l'autre

Sur la période originaires, la représentation est « l'image de la chose corporelle » ou « l'image de l'objet-zone complémentaire » ; « cette image est le pictogramme en tant que mise en forme d'un schéma relationnel dans lequel le représentant se reflète comme totalité identique au monde ».

Une image remplace la totalité de l'autre pour rétablir l'identique et l'unité illusoire. Celle-ci ne subit aucun effet de séparation de l'objet, séparation qui cause la métaphore et renverra la bouche et le sein encore liés, au statut de représentant des corps, de l'enfant et de la mère. Mais pour l'heure, une image recouvre l'autre et la fait disparaître au profit de l'illusion d'une unité parfaite.

Les éléments d'une représentation métonymique se mettent en place, nous verrons (et nous retrouverons ce passage dans les difficultés de changement des adolescents) que la dynamique de conservation des aspects d'unité mère / sein / monde / pictogramme, tend par la représentation métonymique de repousser la séparation qui fonde la métaphore.

« Toute représentation d'une zone érogène, et de sa fonction, devient métonymie de la totalité de l'espace et de l'activité du corps et, donc de l'espace psychique »

La recomposition corps, espace et l'activité psychique qui fondent l'altérité participent au travail de l'adolescence. La nouveauté d'un corps réel qui pousse vers la génitalité, au sortir de l'infantile, comme espace et places nouvelles, changent les relations parentales et sociales, et la nécessité de remanier les objets d'amour concourt à mettre en écho les opérations de la petite enfance et de l'adolescence.

P. Aulagnier voit dans ces positions originaires et l'acting out un trait spécifique de la psychose, les difficultés des adolescents semblent border cette frontière, en avoir les traits sans toutefois l'atteindre dans nombre de situations.

Nous pensons que lors de ces constructions des représentations de l'enfant (entre perception des objets et élaboration, entre plaisir absorbant et déplaisir rejetant, unité et séparation) se construit la future structure du langage nouveau de l'adolescent.

Le langage est remanié dans le travail de l'adolescence, pour élaborer son nouvel être au monde en cherchant à se détacher de ces perceptions premières archaïques puis infantiles, souvent en allant les chercher quand l'accès au langage a rencontré des difficultés et que celui-ci se trouve blessé.

En effet P. Aulagnier souligne, chaque étape résistera par ses prérogatives à la suivante, il se conservera dans les étapes primaires et secondaires des aspects résistants de la représentation des stades précédents. De même à l'adolescence le

nouveau sujet émergeant se bat dans un langage des images, et une problématique du regard pour faire parler ces images premières, puis en tentant de donner la parole à ces images adolescentes, en les amenant du registre de la métonymie qui enferme le sujet à celui de la métaphore.

Dans le primaire, l'objet qu'est d'abord le sein deviendra séparé du lieu de « l'intention projetée sur le désir de l'Autre » comme base d'une « interprétation scénique du monde...il y a séparation des éléments que le pictogramme présentait comme indissociables. Présences et absences seront interprétées comme conséquences de l'intention du sein, avant que ne s'y substitue l'intention du désir de la mère ... tout ce qui témoigne du hors-soi sera interprété comme manifestation du désir de l'autre »

La représentation de l'espace de relations qui lie au corps de l'autre, relève de sa production phantasmatique où « le phantasmant ignore qu'il est le metteur en scène ». Cette mise en scène réclame un regard nécessaire qui rompt la relation entre deux objets et deux espaces dont les représentants sont métonymiques.

« La nécessité de poser à l'extérieur de la scène un regard supposé éprouver du plaisir ou du déplaisir, est la conséquence du postulat selon lequel fonctionne le primaire, qui exige qu'une relation de cause à effet doive toujours être posée entre l'éprouvé de plaisir, ou de déplaisir, et le tout pouvoir du désir de l'Autre. »¹³⁶

Va ainsi se mettre en place cette infrastructure à trois éléments de toute organisation phantasmatique : « un regard éprouvant un affect de plaisir ou de déplaisir dont la cause est imputée à la relation mise en scène entre le représentant de l'Autre et cet ailleurs »¹³⁷ (ailleurs du sein par lequel se préannonce à la psyché l'existence du père).

Ailleurs du désir de la mère qui conditionne de son regard désirant la relation du corps de l'enfant à ce sein métonymique du représentant de l'Autre. La psyché du primaire est liée à une « figuration qui se sert des images de la chose corporelle, pour se représenter sa relation au plaisir érogène et désir de l'Autre. »

Le regard lié à l'unicité de l'originaire ne se sépare pas du vu de déplaisir, et risque dans cette unité sa mutilation face au rejet du déplaisir. Pour le primaire le regard intègre les ressentis du corps en les unifiant ou à l'inverse la psyché cède son pouvoir dans « l'exigence de voir » au pouvoir de l'Autre. Le regard reste un élément principal qui relie les représentations de plaisir et de déplaisir mais aussi au désir de l'Autre, « à ce que ce dernier décide de voir ou de ne pas voir ».

¹³⁶ Ibid.

¹³⁷ Ibid.

L'image tient lieu de liant, représentant du monde qui préfigure le discours dans l'espace primaire : « tout évènement survenant dans le monde sera identifié par le regardant, à un accident survenant à son corps, à celui de l'Autre ...dans l'activité primaire la psyché ne peut agir ou subir un évènement sans le figurer comme cause du désir.»

Nous continuerons l'idée de la rencontre, par celle de l'évènement comme accident comme heurt au sens original du mot, un heurt qui touche tant le corps de l'enfant que celui de l'Autre (représentant de la mère), cet accident se continuera si l'Autre n'est pas devenu un représentant, mais reste pour partie le corps de la mère dans cette représentation métonymique.

Cet accident qui paradoxalement sépare et rencontre (en vue d'unité) le monde, constituera en soit un accident originaire, trauma premier archaïque, comme archétype de la rencontre.

Images du monde nécessaires et du corps de la mère luttent pour imposer la base d'un discours métonymique qui recherche l'unité par une démarche de recouvrement. Le sein est la mère, le pictogramme reste et résiste pour être métonymie de la représentation et du discours sur le monde.

L'écho de ce moment, reste présent chez le psychotique nous dit P.Aulagnier, mais aussi chez les adolescents en difficultés. Les adolescentes que nous rencontrons nous disent que leur mère « c'est tout et plus encore », mais aussi que leurs relations oscillent entre tout ou rien, présence absolue ou absence totale. Le discours sur les mères occupe souvent de manière « totale » le champ de toutes élaborations psychiques. On peut percevoir, suite à l'ambivalence angoissante du tout ou rien, et la peur de la perte de soi que toute distance entraîne, des contours d'un discours métonymique « ma mère ou moi », c'est très souvent cette question où il s'agit de préserver les deux, qui préside aux placements.

La subjectivation en se construisant se heurte dans un premier temps au refoulement de l'altérité. A la recherche d'une rencontre dans le heurt des corps, cherchant avec les uns ou les autres celui de la mère, les jeunes viennent nous redire la souffrance de leurs violences réciproques nées de leur passage à l'adolescence. Ces mères adorées, admirées, deviennent menaçantes, quelque chose reste à repousser dans le corps à corps, quelque chose reste à obtenir, dans la rencontre du réel de ce corps maternel. Mères trop anticipatrices et envahissantes, ou trop absentes comme un sein vide, dont l'image recouvre tout et ne permettent pas l'appel, la demande, et encore moins le dire. Cette mère archaïque toujours présente et à l'œuvre dans les représentations de l'adolescent renvoie à une part du réel comme corps de la mère, métonymie des représentations de l'enfant et du discours de l'adolescent.

C'est là, que les jeunes dans leurs conflits « pour rien » disent-elles, où un regard direct cherche un corps à corps à rencontrer jusque dans la déflagration violente, un corps à corps à métaphoriser en une mère dont le désir qui occulte le réel qui échappe, ne se figera pas en une image totale au pouvoir absolu. Un pouvoir recherché, admiré, et redouté, un absolu qui ne permet pas d'ex-ister au sens « d'être hors de ».

C'est selon nous, ce moment qui est recherché, plus que l'objet perdu de la mère, du grand Autre, ce moment où ce « hors-soi sera interprété comme manifestation du désir de l'autre ». C'est peut-être la perte qui n'a pas pu avoir lieu (pour maintes raisons) dans la relation mère / enfant qui est alors renégociée. Les images de l'extérieur et leurs représentations ne correspondront plus de manière absolue sous l'effet de la castration, la perte rendra chaque mot comme la manifestation et la métaphore, d'une incomplétude que devront accepter tant la mère que l'enfant ou l'adolescente.

2.3.4 Le porte-parole :

L'image de mot succèdera au pictogramme, aux premières images qui unifient monde et représentations.

Il s'agit dans ce temps pour P.Aulagnier « d'interroger pas à pas le rôle tenu par le porte-parole, et par le discours de ceux qui répondent à la demande infantile, et qui vont en contrepartie exiger que l'enfant soit conforme à une image de lui-même qui occupait le berceau bien avant que son corps ne vienne y prendre place. L'image de mot n'est pas création ex-nihilo, elle a sa source dans ce premier porte-parole possédant un « sein-lait-parlant », la transmission se fera d'un avoir à refouler. »

La voix par les entendus va rentrer dans un système de significations primaires, c'est la naissance de la rencontre avec le langage, et du discours qui suivra qui organise représentations et désirs.

« Si le sein est représentant métonymique de la mère,...tout plaisir partiel est à son tour représentant métonymique du plaisir du sujet en tant qu'objet du désir maternel » la présence et l'absence deviennent alors « intention de l'objet d'offrir ou de refuser le plaisir »¹³⁸

Nous entendons en écho chez les adolescentes que l'on dit abusivement toutes puissantes, ces cris, ces détresses, ces violences archaïques qui prennent racine

¹³⁸ Ibid.

dans la réponse de l'objet A, comme refus et intention qui touchent l'essentiel, le vital.

« 50 euros, - hurle Anthéa à celle dont elle dit qu'elle aurait dû l'avorter plutôt que de ne pas s'occuper d'elle - , je ne lui demande pas son cœur ! » Peut-être est-ce bien sa demande réelle, au-delà de l'argent, demande à ce « sein-lait-parlant » de combler le manque abyssal de sa mère par une demande de plaisir.

« Refus du sein, refus du monde », refus de plaisir équivalent pour elle (la psyché), à un refus qui concerne son existence. Le pouvoir penser en dépend.

Expérience nécessaire mais qui peut prendre des formes dramatiques, où se lisent les difficultés de représentation et de penser que l'on retrouvera dans ces refus, ou dans ces incapacités d'élaborer sa relation à l'adulte à qui l'enfant réclame pour exister qu'il accorde ce don du plaisir.

La voix support de « l'expérience qui transforme la réponse aux besoins en réponse aux sentiments, constituera le noyau comme signes, noyau autour duquel s'organisera le langage comme système de signification ».

« A la source de l'investissement du langage, nous trouvons le désir de retrouver la présence d'un signe concernant le désir de l'autre »¹³⁹. Ces retours, insistants malgré les déboires répétés, faits de violences physiques, verbales, ne cherchent-ils pas ces premiers investissements qui fondent le langage ?

Yamina placée après des violences envers sa mère, retourne chez celle-ci « en fugue » malgré l'interdiction du juge adressée à chacune.

Elle se comporte en petit enfant qui dort beaucoup et attend tout de sa mère. Celle-ci cherche à la déloger et lui parle dans un registre insultant qui est aussi celui de sa fille envers elle. Elle se plaindra à nouveau de la violence physique de sa fille.

Pour Yamina, qui reste en retrait, parle très peu et entretient une parallaxe de temps avant toute réponse verbale, c'est le discours de sa mère sur elle, discours qui ne lui est pas adressé, qui entretient cet état de relation et justifie son placement.

Elle découvre en même temps qu'elle le dit, que le discours indirect de sa mère la concernant qui selon elle la dévoile, a fondé son placement, alors que les comportements violents figurent comme seuls discours et causes dans les ordres de placement.

Sur le chemin des différenciations, le signe linguistique cherche « dans le oui ou le non, le peut-être la raison de la réponse donnée... le dévoilement d'un désir de l'Autre... Soi-même et l'Autre ne sont plus métonymie des objets demandés, mais

¹³⁹ Ibid.

désignent l'agent qui désire, demande, rejette, attend, refuse les objets : la séparation entre le registre de la demande et le registre du désir ne trouvera sa forme que dans et par le secondaire ».¹⁴⁰

Dans cette construction de l'altérité, une résistance s'oppose par la conservation des images métonymiques de l'originaire, et naît de la séparation des registres de la demande et du désir, la métaphore capable de dire sous une autre forme la différence, la séparation et l'incomplétude à venir inévitables. L'absence, et la perception de l'autre se détachent de l'image interne qui devient autonome. Il faudra désormais faire avec les mots qui signent l'indépendance du désir, qui s'aliènent dans le signifiant et construisent le sujet.

L'adolescent retrouve ses résistances infantiles au langage, celui-ci fait l'objet d'un enjeu quotidien quand, chaque phrase de l'adulte entraîne une position défensive de crainte qu'elle ne recouvre pour la remplacer sa parole propre.

Myriama parle le moins possible aux adultes à qui elle dit « Vous remplacez mes mots par les vôtres, vous ne pouvez pas vous mettre à ma place ! ». Elle admire sa mère et ses raisonnements argumentés d'enseignante, sa parole lui semble au-dessus de tout et toute puissante, effaçant toutes positions de son père. Myriama se sent séduite et en danger devant cette mère qu'elle agresse physiquement.

Les paroles et arguments de la mère de Myriama dans leurs logiques intellectuelles, évitent la trahison de toute dimension affective du désir maternel, qui reste en retrait derrière le discours éducatif.

L'altérité du désir ne peut pas rompre la logique d'un discours qui paraît complet et recouvre tout. Myriama répond dans le même registre chaque discours tend à effacer celui de l'autre pour le remplacer. Le discours métonymique tente d'effacer « l'agent qui désire, demande, rejette, attend... ».

« La phantasmatisation que l'on doit au primaire opère à partir d'un désaveu (des représentations de l'originaire), mais le désaveu a comme raison d'être l'existence de l'aveu fugitif et préalable d'un su, d'un vu, d'un attendu qu'on remodèle ». Les adolescents aussi devront naviguer entre aveux et désaveux, illusion et désillusion, promesses et autonomie du hors-soi en quittant l'infantile, avec la conviction parfois lointaine d'un vu et d'un su de leur relation première à leur mère.

¹⁴⁰ Ibid.

Le monde se donne à voir sous le discours de la mère, mais aussi et surtout sous la structure du discours qui relie la mère au monde et la mère à son enfant. Nous en lisons encore les traces et les impasses du travail du langage de l'adolescent.

Saphia se heurte au discours de sa mère et réciproquement. « Je te casse la bouche » répond sa mère quand sa fille tente de dire sa difficulté vis-à-vis d'elle. « Ce qui ne varie pas c'est le refus de la mère d'accepter que change son mode de relation à l'enfant, le refus que ses énoncés puissent être questionnés et questionnables, l'impossibilité de voir dans le changement autre chose que la destruction du présent et de tout futur »¹⁴¹. On peut encore parler d'un discours métonymique qui fige tout changement dans le temps et prend toute la place en disposant l'enfant dans une impasse entre ce qu'il perçoit de sa mère et du monde qui l'entoure.

Cette intuition à l'adolescence se traduira en conflit interne pour Saphia, entre la fixité angoissée du discours de la mère sur elle et sur le monde, et la contradiction apportée à ce discours par le mouvement et les changements qu'opèrent le temps et l'altérité. Comment pour Saphia, ne pas se retrouver dans cette position adolescente d'un discours annulant l'autre, sinon en reconnaissant douloureusement la pathologie de sa mère qui évolue dans un monde appuyée sur un discours décalé voire clivé avec son environnement. Le discours maternel et le discours adolescent se rencontrent par leurs structures héritées des premiers temps de la vie pour l'une et l'autre.

La réélaboration du rapport sujet-objet par la « métaphore poétique qui ne vient rien dévoiler sur le premier rapport de nécessité qui liait une bouche à un sein » se résout par les énoncés identificatoires, où aimer renvoie à une image de l'aimant ... « La vérité de l'aimer devra donc être prouvée par l'identification du sujet à l'image de l'aimant que la culture véhicule »

« L'image passe ici par la chose corporelle de l'aimant au profit d'une image qui se réfère à l'aimant » Du rapport de nécessité à la représentation de l'agent du désir, il s'agira de la construction de la métaphore.

L'entrée dans le langage demande des interlocuteurs qui cèdent, acceptent l'altération des images premières, la castration et ses enjeux, se mettent en place dans les échanges des discours de la mère anticipée à l'enfant parlant. Les discours sont à la fois les réceptacles des changements et aussi les moyens de ceux-ci, par l'exercice du deuil toujours plus élaboré et l'exercice de la métaphore jusqu'à la conscience de la mort chez l'adolescent. Image de soi, discours et regard de l'autre

¹⁴¹ Ibid.

s'entendent pour séparer, métaphoriser (l'absence et l'exil), nommer. Sur les pas de l'enfant qu'il fut, l'adolescent recompose un discours propre faisant face aux difficultés de changement qu'implique la conjugaison d'être et avoir en termes de projections. Aussi projeter une image possible de lui-même sera un travail essentiel parfois difficile selon les bases qui ont présidé aux développements des représentations premières.

Marine disait de la relation qu'elle entretient avec sa mère ;

-« Je me regarde dans le miroir, je vois ma mère, je sais que je suis son portrait craché...ma mère c'est moi ! »

Elle précise quelques mois plus tard dans une autre discussion ;

-« Quand je regarde ma mère, je me vois, je la vois me voir, je vois qu'on est pareilles »

Il ne s'agit pas de ressemblance des objets d'amour vus, d'elle et de sa mère, mais d'un même regard pour deux. Marine se voit dans le voir de sa mère qui efface son regard propre sur elle-même. Marine en se regardant voit sa mère qui ne voit qu'elle-même, le miroir se vide alors de l'image de Marine.

Le miroir dont elle parle ne réfléchit pas son regard, mais devient l'écho de son regard qui se perd dans celui de sa mère. Le cycle narcissique de la spécularisation tourne mal – Le regard du sujet sur lui-même qui se cherche dans le regard de l'autre pour être nommé et investi, cède dans une vision et une représentation communes.

Quand je regarde, je vois... répète Marine, le regard ne déborde pas la vision, ils ne sont pas séparés, la schize du regard et de la vue semble absente, représentation du dehors et représentation interne retrouvent leur unité de l'originaire et primaire dont les revendications n'ont pas cédé.

Marine se voit à travers les apparences d'une démarche narcissique qui ne lui permet pas de se voir en retour, mais voit sa mère dans son miroir, la pareille, dramatique « portrait craché ». Son narcissisme ne peut faire retour sur elle, Marine ne prend pas racine, chaque mot peut être remplacé par un autre, et surtout dans cette folle circularité, le sens de chaque phrase pour Marine, peut s'inverser ; Dedans – dehors, victime – agresseur, plaisir – souffrance que rien d'un tiers n'a interrompu, cette circularité, ce jeu de miroir, d'elle à sa mère où elle ne se retrouve pas. Comment dans un complexe narcissique défailant qui ne retourne pas vers elle la désignant, Marine peut-elle trouver une place et se projeter dans une place future ?

« Le projet est construction d'une image idéale que le Je se propose à lui-même, image qui pourrait apparaître dans un miroir futur comme le reflet du regardant ».

Ainsi semble loin pour Marine, le temps du compromis entre le je et son idéal, « l'espoir narcissique d'une auto-rencontre qui renonce à faire du futur le lieu où le passé pourrait revenir.¹⁴² »

2.3.5 La blessure

Pour les adolescentes que nous accueillons, l'espoir de cette auto-rencontre ne renonce pas à un retour du passé, voire elle le sollicite. Une auto-rencontre qui lie les représentations de la mère et de soi.

Dans la recherche de sa place et d'une projection possible, à l'adolescence se rejouent ces premiers moments liés à la castration, moment dont la rencontre se cherche dans le réel d'une mère qui n'a pu être suffisamment subjectivée. La première rencontre mère-fille semble dramatiquement réussie, l'espace ou loger le manque manquera.

-« L'angoisse surgit au moment où l'on découvre le risque qu'implique de savoir qu'on n'est pas pour le regard des autres à la place que l'on croit occuper et qu'on pourrait ne plus savoir de quelle place on vous parle, ni en quelle place vous situe celui qui vous parle »¹⁴³

Il y a à projeter sa place pendant que les places de l'enfance que l'adolescent croyait définitivement occuper se défont, le moment d'adolescence est aussi un moment d'angoisse.

Le regard et la place sont liés. Le regard de l'autre adulte-parent est porteur de la place accordée à l'adolescent dans la question du désir dont la cause est voilée. S'ensuit qu'il est aussi porteur d'une place faite et reconnue à l'adolescent. Ce voyageur qu'est l'adolescent aura à se déterminer entre places infantiles et post-œdipiennes, mais aussi avec la question de ce qu'est une place vraie qui précède la vérité tant recherchée d'un vrai discours sur soi-même.

¹⁴² Ibid.

¹⁴³ J. Lacan, Séminaire X, « *L'angoisse* » seuil 1994

-« Nous pouvons dire que le Je est constitué par une histoire, représentée par l'ensemble des énoncés identificatoires qui manifestent dans son présent sa relation au projet identificatoire et, enfin par l'ensemble des énoncés vis-à-vis desquels s'exerce son action refoulante afin qu'ils restent hors de son champ, hors de sa mémoire, hors de son savoir »¹⁴⁴

En effet le Je, outre qu'il garde les énoncés congruents, supprimerait de sa mémoire les discours contradictoires ou qui exigeraient le rejet d'une position libidinale.

L'évitement de l'angoisse de castration, dite par les adolescentes prend sa source dans ce moment où les images du monde, puis de soi-même s'organisent, se refoulent ou se séparent pour faire place au langage. Ce langage sera le témoin et la condition du changement adolescent. Cette angoisse nous la retrouvons en écho de l'infans qui devient parlant, à l'enfant qui devient l'adolescent qui installe un nouveau langage sur sa relation au monde.

L'exercice de la parole qui prend place donne une nouvelle place à l'adolescent au regard des autres et dans le discours des autres.

L'incomplétude dictée par la castration se dit dans l'acquisition du langage pour réunifier de manière nouvelle (et non par la régression), le sujet pacifié avec le manque et le désir qui l'assujettissent.

« L'angoisse de castration est le tribut que tout sujet paye à cette instance qui s'appelle le Je et faute de laquelle, il ne pourrait être sujet de son discours »

N'est-ce pas ce en quoi Myriama et bien des adolescentes en difficultés luttent contre le monde adulte.

Si tous les adolescents essaient de trouver un « compromis entre idéal de soi et le Je, pour certains ce parcours de l'ensemble des phases qui vont de son entrée sur la scène psychique à la dissolution du complexe d'Œdipe »¹⁴⁵ n'a pu se faire en totalité, des résistances de processus et représentation de ces étapes se retrouvent à l'adolescence.

Les discours sur la relation à une mère primordiale viennent redire des points de fixation qui structurent le discours. Ce que nous avons appelé le discours métonymique, à l'opposé du discours métaphorique, trame pour partie le discours adolescent en luttant contre la castration, il rend toujours plus difficile à l'adolescent de dire le monde et soi-même, et par là même de trouver sa place dans le langage et dans le discours parental et social.

¹⁴⁴P. Aulagnier, « *La violence de l'interprétation* », P.U.F. 1975 /2001.

¹⁴⁵ Ibid

A partir de la métonymie présente dans le discours des jeunes, s'inscrit la blessure du langage qui parle autant le monde - et le désir qui lie le sujet à ce monde - comme relation de contiguïté propre à la métonymie, que comme métaphore qui intègre (indirectement et incomplètement) ce monde tout en protégeant le sujet de son caractère réel.

La contiguïté du discours conduit à un sentiment d'étrangeté. Contrairement à ce que croit généralement l'adolescent, ce n'est pas la castration qui blesse, elle reste symbolique, c'est de ne pouvoir y accéder par refus ou incapacité, la métonymie dans son effet de déplacement laisse la place vide.

Le langage nous protège de notre étrangeté, si le sujet n'est pas barré, c'est l'accès au monde qui l'entoure qui le sera, le langage blessé souffre de sa difficulté à métaphoriser la relation du sujet au monde, et l'expose au réel qui devrait demeurer voilé (tant par le regard que par le langage) comme reste non accessible.

Les adolescents en difficultés dans leurs comportements et leurs discours interrogent ce passage en retournant sur les lieux où s'abandonne la métonymie de la représentation de l'objet pour la métaphore de l'objet, représentation de cet objet.

Les aléas de la relation entre l'enfant et le porte-parole qu'est la mère, se rappellent dans les contradictions insolubles et souffrances du discours des adolescents.

Le langage blessé, blesse le sujet adolescent au moment où il se construit lui-même dans un discours renouvelé. Celui-ci semble ne pas réunir toutes les propriétés du langage, séparation de l'objet, capacité de la métaphore, et symbolisation pour dire les changements réels, et les enjeux de la réalité psychique qui concernent l'adolescent.

2.3.6 Commentaire

Nous nous appuyons sur les situations de Shéhérazade et Alicia pour montrer que les aspects « régrédients » vont chercher un réel de la mère, là où la jeune est renvoyée, soit au lieu de l'assignation comme déchet pour Shéhérazade, soit, au lieu d'une faille du désir de la mère (qu'elle qu'en soit la raison) pour Alicia. La jeune choisit de l'image spéculaire, hors du regard, miroir de la mère, et est alors renvoyée au statut de la cause du désir.

Dans les deux situations c'est à partir du regard et des premières constructions d'images et des représentations de la réalité familiale, que le passage au symbolique est mis à mal par des retours aux passages à l'acte et acting out.

La structure langagière héritée d'avant la période et de la période du stade du miroir, construit un rapport à l'Autre et aux autres par ses capacités à séparer, celui qu'on appellera sujet, de ses objets d'amour.

La difficulté de la métaphore qui repousse vers un langage métonymique conduit vers un « tout ou rien » qui semblera plus tard le propre de l'adolescence.

Si représentant et représenté ne peuvent être que confondus concernant le rapport à la mère (P.Aulagnier), alors ces premières images du pictogramme se figent pour la suite de la construction du langage. Dès lors se construit une mère réelle totale, qui peut être laissera peu de place au sujet, mais dont l'enfant garde une représentation quasi totémique de la mère, que l'on retrouve dans les discours d'adolescents en souffrance. La substitution par la métaphore qui introduit au manque, laisse place au recouvrement et remplacement total par la métonymie.

L'image est remplacée par une autre image qui invalide la précédente, l'absence est close par la présence, et à son tour et sans lien, la présence close par l'absence. Le mot est recouvert et remplacé par un autre mot, l'objet par un autre objet et le moi par un autre moi qui prend sa place, alors le sujet ne prend pas place ou difficilement dans la chaîne des signifiants, et signifiant pour un autre sujet, il peut être dangereusement remplacé.

L'absence de métaphore conduit vers un réel, celui de la mère, du corps réel, le réel du heurt de la rencontre et de la répétition.

Le langage est blessé ; c'est l'être de langage qui est blessé dans sa signifiante pour tout autre.

Le passage au symbolique est une opération qui modifie la relation à l'objet.

Il sépare le réel de la réalité et pose par la perte, une première pierre à l'édifice de la castration. La perte qui s'opère institue dans et par le désir de l'Autre, l'avènement du drame du manque.

La métaphore répond à cette perte en devenant le lieu et le langage, qui introduit le sujet comme signifiant pour un autre signifiant, cet autre être de désir que l'enfant aspire à devenir par la mère, cette entrée dans le « langage métaphorique » est une entrée dans le fantasme, et dans les opérations de substitutions que porte le symbolique.

Par opposition le langage métonymique, (souvent employé par les jeunes dits en état limite) se fonde à partir d'une image du monde (dès le premier âge) qui ne peut se métaphoriser et s'élaborer, mais seulement se remplacer (le représentant et représenté se confondent). Le langage qui s'appuie sur ce que P.Aulagnier appelle le cryptogramme reste en partie métonymique et procède par recouvrement - à la place de - au lieu de substitutions métaphoriques. Le langage qui relie le moi au

monde se trouve altéré, fait de souffrances où l'objet et le vécu de ce même objet par l'enfant, ne peut être reconnu par des mots.

S'institue alors le lieu et la dynamique du tout ou rien, où chaque chose ou le sujet, faute de s'élaborer avec le manque, est sujet à sa propre disparition. Les images du représentant du grand Autre peuvent recouvrir le moi sans espace possible. Il s'agira dans cette perspective de recouvrement, de céder ou de s'exclure, parfois renvoyé au réel impossible de soi. Alors l'impossible à penser de soi, renvoyé à la cause du désir choisit hors du miroir, le moi devient difficilement représentable.

Le regard alors au lieu de faire entrer dans l'espace des signifiants, ramène la réalité au réel sans le support du désir et du fantasme qui s'y joint. La jeune cherche dans le réel du somatique la blessure du langage.

Le langage métonymique remplace par recouvrement et « écrase » la mémoire de l'image précédente, détruit les liens du temps et la cohérence des interprétations en essayant de maintenir confondus, représentation et représenté ou en cherchant l'image complétée de soi perdue dans le miroir.

L'autre, reflet et regard devient menaçant par les effets de ce rapport métonymique.

C'est pourtant cet Autre et les autres, qui est et sont recherchés à la rencontre d'un réel, par une démarche régrédiente vers une nouvelle élaboration possible qui s'appuie sur un Autre possible, pour rejoindre l'espace de la métaphore et du symbolique autorisant un sujet de langage.

« Il me faut voir ou toucher pour retenir les choses, ...un chiffre ça ne me touche pas. Je ne retiens pas les dates....je dois être dyslexique ou quelque chose comme ça pour mon orthographe.... » Suivent l'émotion et les pleurs.

Voir et toucher ne peut se mémoriser que par l'expérience, par les traces qui s'impriment dans l'expérience du corps. L'expérience du corps semblerait alors seule à rendre compte de la mémoire et d'une pensée liée ? Un élément semble ne pas être passé dans le langage ; une autonomie psychique qui se dispense dans sa représentation du monde, des effets des anticipations de la pensée de la mère.

Le penser par soi de l'expérience immédiate du corps, fait obstacle à une pensée désirante, hors de la rencontre réelle du corps et de l'action de la mère anticipée envers son nourrisson. Plus tard, l'être de langage attend alors son anticipation et celle de ses désirs par une Autre, autre personne.

Le langage est pourtant utilisé mais blessé, l'être parlant porte dans son langage la difficulté d'accéder à l'être désirant. Le mot qui émane du désir se confond avec la chose ancrée dans le besoin.

Voir et toucher comme expérience du réel, fondent le langage par un dire et une nomination, et à son tour le langage s'élaborent en l'absence de l'acte de voir et toucher.

Ce langage pourtant bien utilisé qui ne semble pas faire défaut à ces jeunes qui « n'ont pas leur langue dans la poche » est dit souvent blessé, par des demandes de reprendre les bases par de l'orthophonie, des diagnostics hâtifs de dyslexie, et de problèmes d'apprentissages.

Le rapport au monde qui se secrète dans le langage butte à un langage métonymique, qui coupe le sujet adolescent de l'intégration des représentations du monde, et le met en danger.

La métonymie juxtapose ou recouvre en héritant de la formation des images de l'enfance, et empêche la formation de la métaphore au moment où le réel nouveau pubertaire vient demander à réélaborer de manière nouvelle en s'appuyant sur l'interdit symbolique, les relations d'objets.

Pour ces adolescents en difficulté c'est l'un ou l'autre, tout ou rien, dans l'absence de mesure, une image perd la précédente, la perte devient alors totale car tout se recouvre. Alors le changement risque la perte de soi par les mêmes opérations langagières où une étape efface la précédente. L'entre deux de l'adolescence dont le langage métaphorique est blessé, devient une opération à risque impensable ou le moi peut disparaître.

Le « côte à côte » cherche son objet dans le heurt de la rencontre, dans la répétition ou le heurt du dégageant, parfois dramatique.

La recherche de l'image qui mène à la représentation si elle ne peut se résoudre, à ou dans, la métaphore, et fait face à un recouvrement total et menaçant, laisse la place à la violence de l'expulsion qui se met en acte pour sauver un sujet vécu comme réel.

Si le symbolique est ce qui manque à sa place, la métonymie ignore ou recouvre en totalité les places vides qu'elle fait disparaître.

La place de la frustration, disparaît au profit de la privation, celle de la pensée au profit du heurt qui rejoint les objets impensables et indispensables, le quotidien adolescent est décrit par ces jeunes comme un combat quotidien que seuls des moments de réflexions quand ils sont possibles apaisent.

Une lutte incessante et illusoire se met en place pour retrouver « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ». La confrontation au réel capterait-elle le psychisme, en

l'attirant vers l'objet alors réel, parce que non représentable dans un langage symbolique ? La perte première irréprésentable parce que non d'abord perdue ?

VOIR :	TOUCHER :
Pulsion scopique	rencontre/ heurt
Etre vu et voir	trauma
Stade du miroir	répétition

Dans la recherche d'une image qui mène à la représentation, une correspondance s'établit, de l'acte de voir à l'acte, comme si une dimension du réel répondait aux stades de la vue. La recherche dans l'image se dirige dans la confrontation du toucher. L'autre est à toucher pour répondre et donner sens au voir.

L'aspect métonymique du langage se crée dès les premières images, entre mère et enfant, au passage de cette étape où le miroir reste muet et ne nomme pas, l'image réelle n'est pas médiatisée par l'imaginaire et le désir de la mère. A l'inverse la métaphore nomme, se substitue à l'image par un nom, et laisse s'échapper le réel, l'impossible de la symbolisation, la cause du désir qui choit hors de l'image alors démesurément incomplète pour Shéhérazade.

Une image incomplète et sans cesse inquiétante parce que sans réponse définitive : « - Vous m'aimez ? », Shéhérazade questionne inlassablement la béance du réel où prend place le langage, la place d'une réponse impossible pour elle, qui ne peut s'inscrire pour elle que dans une part du réel sans accès à la métaphore. Ce « vous m'aimez ? » qui en appelle au symbolique, comme question s'épuise dans la recherche d'une représentation « réelle » impossible.

2.4. Le langage blessé

2.4.1 Etre signifiant pour un Autre signifiant

Pour Amel dont nous avons évoqué la situation « tous les signes sont bons pour se trouver fou ! »

Pour elle tout fait signe et le signe c'est soi-même.

L'autonomie du signifiant semble bien loin, il se confond ici avec le signifié.

Amel, Amal un prénom doublement signifiant, qui rapproche le signifiant du signifié, et qui cause l'angoisse de celle qui le porte « c'est écrit dans les papiers » dit-elle « celui qui parle sait ce qu'il dit » de manière dramatique pour Amel.

Amel/Amal, ici, c'est l'image acoustique du mot qui produit le signifiant, ce signifiant colle au signifié de la manière dont il colle à Amel qui A-mal.

La barre de division S/s ne remplit pas sa fonction, le langage semble ici correspondre totalement et recouvrir le réel, alors Amel lutte pour que le signifiant soit aussi pour elle le signe de la différence. Elle se décrit d'abord unique comme une et exceptionnelle dans ce qui la caractérise, des maladies aux noms compliqués, des choses si étranges que les autres, normaux et banals ne pourront pas comprendre.

Il semblerait que ce soit là qu'Amel se soit éprise de son malheur, c'est-à-dire prise dans le désir du désir de sa mère.

Amel s'extrait du regard de sa mère et détourne son regard de celle-ci par l'investissement de la scolarité, et de l'image d'une femme cultivée et artiste, image qu'elle développe auprès de nous, qui ne participons pas plus à l'édification qu'à la discussion des diagnostics à son sujet. Ceux-ci ne nous parlent donc pas.

Avant son départ annoncé du foyer Claire Maison, Amel nous dit vouloir tatouer le mot « claire maison » sur son omoplate. Nous lui disons la difficulté de porter dans le temps ce nominatif sur elle. C'est un autre tatouage qu'elle fera, celui d'une lampe à huile allumée qui signifie pour elle la reconnaissance de son passage au foyer.

La lampe, outre celle d'Aladin qui exerce les vœux de ce que l'on souhaite être ou avoir, la lampe est d'abord un objet qui éclaire, et Claire Maison le lieu d'apprentissage de l'usage des signifiants.

Amel n'est plus collée au signifiant de la mère qui la détermine sans espace possible.

Quand je la questionne sur sa vision de sa mère, qui ne peut imaginer que son enfant imagine en jouant, elle comprend mieux que les professionnels qui l'ont prise en charge quand elle était enfant, que la folie était bien du côté de sa mère.

Elle sait aujourd'hui manipuler un signifiant qui se détache du signifié et divise le sujet entre sa parole et lui-même.

Amel n'est plus aujourd'hui à la recherche de définitions diagnostiques d'elle-même. La métaphore avec la perte qu'elle induit semble prendre place, ainsi que libérer la place des apprentissages alors qu'elle vient d'obtenir le DASEU un équivalent du Bac.

Pour Amel, sa place de sujet dépend d'un signifiant lorsqu'il opère de manière autonome, séparée du signifié pour signifier « autre chose que ce qui est dit... à savoir celle d'indiquer la place de ce sujet dans la recherche du vrai »¹⁴⁶.

Cet apprentissage du signifiant, les jeunes le signalent et disent les étapes de la création de leur discours.

Myriem vient me voir et annonce comme une déclaration contre toute attente

-« je suis bien ici, je ne manque de rien ! »

Et pourtant, Myriem depuis plus d'un an nous reproche chaque jour sa maigreur de jeune fille mal nourrie. Elle hurle, ne cesse plusieurs fois par jour de trouver l'objet d'un conflit, elle nous insulte et crie le plus fort possible notre incompetence.

Entre ces moments, nous regardons son carnet de santé où elle trouve la preuve de l'abandon de sa mère qui l'a mal nourrie, preuve signifiée pour elle par la perte du poids du nourrisson, poids repris à la sortie de la maternité.

Bien sûr les explications objectives n'y font rien et son absence aux repas en rajoute : « mais regardez bande d'incompétents, vous ne voyez rien ! »

La projection dans la réalité de son sentiment d'abandon se fera par un refus de toute activité, et une somme de comportements qui font sens pour elle et donnent à voir ce que nous ne pouvons voir dans notre incompetence, cette division première d'avec sa mère. Son image s'est développée dans nombre d'actes délinquants, qu'elle justifie par le besoin de combler par des vols à l'arraché le manque injuste qui l'accable.

Elle nous entend dire devant le juge qu'elle n'a rien d'une délinquante malgré ses actes. Cette image se décolle petit à petit de ce qui répond à sa mère. Nous lui disons qu'il nous semble possible qu'elle aborde ses 18 ans « sans » celle-ci à qui elle n'ose plus parler. Nous demandons à Myriem de pouvoir aujourd'hui décider des visites, et trouver sa distance avec cette mère qui n'est pas plus dangereuse qu'elle n'est indispensable à chaque moment de son entrée dans l'âge adulte.

« Je ne manque plus de rien » c'est aussi pouvoir manquer de quelque chose, d'autre chose, quand ce n'est plus de, Rien, dont on manque.

Ce Rien nous l'associons au Réel, dont la carence et la maigreur semblent être le signe.

¹⁴⁶ J. Lacan, « l'instance de la lettre dans l'inconscient », dans « *Ecrits I* », Editions du Seuil, Paris 1966-99

Un Rien, lisière de ce gouffre mythique de la courbe de poids « j'aurais pu mourir » dit-elle souvent, un Rien qu'elle associe à l'abandon et le rejet inexplicable et impensable par sa mère.

« Vous ne voyez rien bande d'incapables », il y avait, Rien, à voir, le Réel ne parle pas le manque ou l'absence. L'apaisement de Myriem est remarquable au quotidien, il ne peut pas ne pas faire sens, Myriem aujourd'hui peut manquer de quelque chose, cette courbe de poids qui la signifiait et à laquelle elle était confondue, est mise à distance par une barre de séparation. Le signifiant de la courbe, l'abandon, le rien à voir, se sépare du signifié de l'enfant et de l'adolescente mal nourris, aujourd'hui Myriem ne hurle plus, elle parle, elle dit ses manques.

2.4.2 Assignation au réel

Alicia se retrouve en reste de l'opération qui préside au stade du miroir, Shéhérazade, elle, est assignée au reste, au déchet, à une autre forme de réel mais toujours fait d'une image impensable et qui ne peut accéder à sa fonction métaphorique puis symbolique.

Shéhérazade est confrontée à une « image réelle »¹⁴⁷ d'elle-même et assignée à une part du réel qu'est le déchet.

Shéhérazade parle sans que ses mots puissent la séparer de ce vécu du réel, sans que ses mots puissent donner sens à son vécu en en perdant une partie, celle du réel qui échappe.

Shéhérazade se heurte à un monde dont elle ne peut parler la métaphore, qui inclut la perte tout en divisant le sujet.

Le discours qui n'accède pas à la métaphore, laisse le sujet dans le vide par le cloisonnement qui n'autorise pas un dire du monde du sujet.

Shéhérazade comme bien d'autres jeunes se heurte à pouvoir dire. Les adolescents ne sont pas comme on l'entend souvent, fâchés avec la parole, non, ils la cherchent avec assiduité et parfois avec passion tant celle-ci sera la garantie du changement de l'adolescence. Ils souffrent de la difficulté de son exercice quand les « outils » et l'organisation subjective les laissent à côté de leurs mots et de leurs maux.

¹⁴⁷ Nous employons le terme qui semble faire contresens, d'image réelle, dans le sens où Lacan emploie cette expression dans ses commentaires sur le stade du miroir. Il s'agit de l'image réelle opposée à l'image virtuelle qui celle-ci a été transformée par la spécularisation du miroir A.

Nous appelons cette souffrance le discours métonymique, discours qui ne peut se relier au vécu et suit son chemin de manière contigüe empêchant le sujet de se dire.

En effet, cette ouverture sur ce fond de réel indicible cause la souffrance du désir abîmé de ces jeunes.

Ce n'est pas la division du sujet qui coupe Shéhérazade d'elle-même et des autres, c'est la perte d'une fonction du langage, la métaphore, qui la coupe des autres. Shéhérazade qui ne peut donner sens aux événements et aux mots par la métaphore se coupe du discours des autres. Il n'y a plus d'écart pour elle entre le signifiant et le signifié, et elle se retrouve prisonnière de toute image extérieure qui lui est adressée. Alors elle est, ce qu'on l'a dite. Sans distance, chaque parole sur elle peut devenir une source de conflit interne et externe, et de violence pour se défendre de paroles qui déterminent leurs objets sans perte.

L'expérience du renvoi au réel barre pour Shéhérazade l'accès aux propriétés du langage, ce langage blessé ne permet pas de dire le réel et fait face à la difficulté de se reconnaître une parole. Si le réel n'est pas voilé par l'expérience du stade du miroir et l'assomption jubilatoire du sujet qui se voit et s'entend nommé, si comme Shéhérazade on s'y voit exposé¹⁴⁸, alors le mouvement de la métonymie par sa contigüité et son caractère étanche agit comme une protection illusoire. Pour Shéhérazade l'image est soi, complètement recouvrante et intégrée, ou bien exclue.

Shéhérazade se retranche dans un tout ou rien imaginaire. Si Shéhérazade pouvait parler d'elle, elle n'en parle qu'en évoquant les conflits quotidiens qui l'opposent au monde et son échec à trouver l'image d'elle interprétable, peut-être pourrait-elle parler de son enfermement dans une image d'un réel indicible. Shéhérazade est un discours prisonnier d'elle-même qui échoue à trouver une parole qui la sépare d'elle-même et des autres.

Lacan isole, à côté de la chaîne horizontale des signifiants, deux structures « attenances verticales » qui décrivent des liens signifiant/signifié, « la structure métonymique » et la « structure métaphorique »¹⁴⁹.

La structure métonymique maintient signifiant et signifié et barre l'accès à la signification, elle creuse un vide, manque de l'être dans la relation d'objet par son caractère de déplacement.

¹⁴⁸ Nous retenons pour Shéhérazade plusieurs aspects du terme exposé. L'aspect de désignation et démonstration, puis le sens d'exposition pratiqué dans l'antiquité où les enfants « anormaux » étaient exposés hors des murs de la cité. Shéhérazade est exclue du cercle familial « les poubelles restent dehors » dit son père.

¹⁴⁹ J. Lacan, « l'instance de la lettre dans l'inconscient » dans « *Ecrits I* », Editions du Seuil, 1966-99.

La structure métaphorique fait apparaître la signification par le franchissement de la barre, en faisant la place d'un sujet divisé qui pourra parler « sans savoir ce qu'il dit ».

C'est bien ce sur quoi butte aujourd'hui Shéhérazade, cette place qui crée la béance du désir, renvoyée à la cause du désir, place réelle, qui se creuse toujours plus par un langage métonymique de la contigüité, et fait échec à la parole « - je parle, je parle, je parle, dit-elle, laissez-moi parler ».

L'angoisse grandit là où sa parole ne peut pas dire l'objet de son discours et de son désir.

Shéhérazade volubile semble s'abîmer à vouloir dire l'impossible à dire d'elle-même.

Elle butte sur le mur d'un discours métonymique qui empêche ici l'accès à la métaphore. « C'est qu'à toucher si peu que ce soit à la relation de l'homme au signifiant...on change le cours de son histoire en modifiant les amarres de son être »¹⁵⁰

C'est peut-être en ce lieu, le rapport au signifiant, que Shéhérazade, Alicia et bien d'autres suivent le cours de leur histoire. Une histoire que parfois les qualités et les fonctionnements acquis d'un discours possible ne peuvent supporter et dire.

La métonymie qui empêche l'accès au signifiant et exclut en même temps ce signifiant alors impensable, provoque le discours métonymique. Par voie de conséquence, le discours métonymique sera inapte à dire le monde de Shéhérazade ainsi que son déchirement, les mots n'assurent plus suffisamment leur fonction métaphorique dans le registre des affects des relations humaines où il est question d'interpréter le signes de l'autre différent.

En se cognant au mur de la métonymie, toute relation devient une difficulté, les regards deviennent difficiles à interpréter, les paroles alors dangereuses en ce qu'elles font corps avec les objets qu'elles énoncent, deviennent des actes. Tout trait d'humour ou menace ou insulte, qui émaillent le quotidien peuvent être alors entendus au premier degré et générer des réactions violentes. De même, des mots d'amour peuvent recouvrir et absorber sans limite.

Shéhérazade a besoin d'un espace entre les mots et ce qu'ils désignent, espace qu'elle trouve avec le support du regard, et la parole de quelques adultes qui expliquent ou s'appuient sur des dessins en guise de métaphore.

¹⁵⁰ Ibid.

Sensible au regard posé sur elle, c'est à partir du sentiment d'être vue comme être séparé, que Shéhérazade peut entrer dans une parole sur elle, si ce regard la protège du réel mortifère qui l'assaille.

L'image construit alors en référence au stade du miroir, les conditions d'une sortie de l'espace imaginaire vers l'espace virtuel où se construit la métaphore.

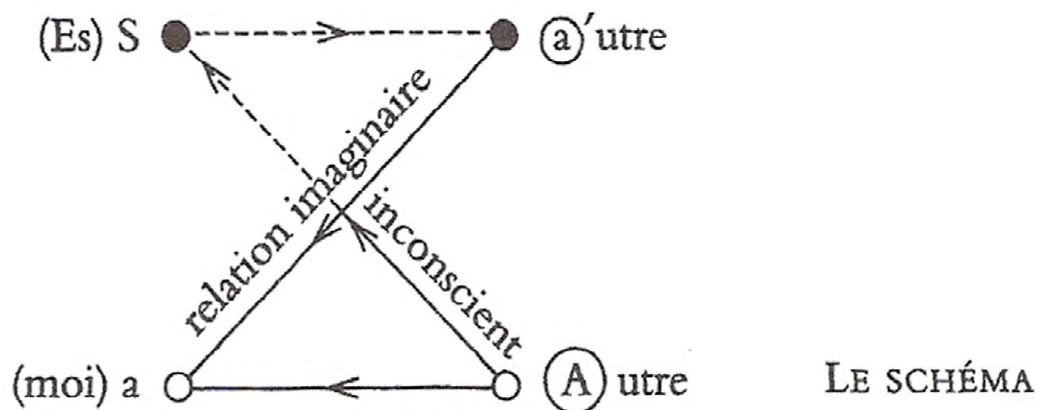
2.4.3 Première blessure

Le regard, celui de la specularisation, qui n'a pas protégé du réel en créant l'espace de la parole, est un regard dont on attendait qu'il aveugle la vue sur la cause du désir, par son désir propre envers l'enfant.

Si l'enfant ne peut se garantir aux yeux et lieu de l'Autre, alors sa parole ne peut se garantir des codes du signifiant qui résident en l'Autre, pour interpréter après coup les messages et les adresser. Le circuit de la parole est en difficulté. La position du sujet dans le langage reste fragile, celui-ci n'a pas forclus le Nom du Père (forclusion qui projette vers une structure psychotique) mais le déni dont nous avons parlé est toutefois présent. Le sujet se débat sur cette frontière du langage.

Cette frontière qui alors peut barrer le passage à l'emploi et à l'expérience de la métaphore, peut-être-peut-on l'avoir dans ce que Lacan nomme dans le schéma L le mur du langage.

Dans la relation spéculaire (a, a') , il s'agit de l'acquisition de cette relation reflétée par le miroir A dans le stade du miroir.



Le sujet doit en passer par l'imaginaire de l'autre et de soi pour communiquer avec tout autre. Ce mur du langage entérine la division du sujet qui ne sait pas de qui il parle quant à lui, et quant à l'autre. La vérité du sujet est ailleurs dans sa relation au signifiant. Cet axe (a,a'), est aussi la barre qui sépare le signifiant du signifié, barre indispensable dont la fonction est d'être franchie par la métaphore afin d'apporter le sens.

Si le mur du langage ne sépare pas suffisamment, S confondu pour part avec A perdra sa division propre « quand je vois ma mère, je me vois ».

Quand je parle de ma mère, je parle de moi pourrait on rajouter. Une image recouvre l'autre mais aussi une parole recouvre, remplace de manière métonymique et annule l'autre.

La peur de nombreux adolescents de céder aux arguments des adultes, ne témoigne pas toujours d'un moment de marquage de la singularité, mais de la crainte d'être pris et fixés dans le discours de l'autre, quand ils sentent la fragilité de ce mur du langage qui cohabite avec une fragilité narcissique parfois tant de l'adulte que de l'adolescent.

Amel, nous l'avons entendue dans l'assignation héritée de sa mère, « peut faire signe de tout », pour Shéhérazade les signes ne prennent pas sens, et l'interprétation de ces signes qui ne peut s'appuyer sur la métaphore est en échec. Pour Alicia, le réel de l'agir cherche à faire signe, et pour Souleya dont nous allons parler, les significations ne sont pas arrimées au discours de l'autre et s'inversent à tout moment.

2.4.4 L'endroit et l'envers

Souleya est placée suite à de violents conflits qui font apparaître la violence de son père qui dit alors l'éduquer.

Sa mère est décédée alors qu'elle avait 6 ans. On peut reconnaître chez son père une place maternante qui s'emmêle avec sa position de père lors de l'adolescence de sa fille. Souleya présente la situation en disant « on peut voir ces disputes comme des scènes de ménages ». Quand elle doit justifier son absence en cours, Souleya affirme y être, comme une vérité incontournable puisqu'elle est dans l'école. De même, elle se dit en cours malgré son absence effective puisque son sac contient des notes de cours.

Les mots manipulés ne se fixent pas à une réalité donnée et leur agencement peut se retourner dans tous les sens pour en assurer des acceptions diverses ou opposées.

Souleya joue avec intérêt quant aux questions de savoir ce que recouvrent les mots, puis démontre en tournant son tee-shirt de l'endroit à l'envers « vous voyez, ce tee-shirt est blanc et il est noir, il est blanc, il est noir, blanc, noir ! »

Deux faces qui semblent décrire deux objets différents selon la face présentée.

Souleya explique que les mots ne sont jamais univoques et sont manipulables à merci et que ceux-ci peuvent ne pas faire même symbole pour deux interlocuteurs. Souleya reviendra quelque temps plus tard, et dit à nouveau qu'elle se sent perdue. Une phrase qui insiste; « je suis perdue dans le turfu » rajoute t'elle, comme une conclusion et une énigme pour laquelle elle attend une réaction.

Je répète interrogatif : « le turfu ? »

«- bien oui, le turfu, le futur en verlan »

Elle m'explique qu'il faut inverser les mots et les syllabes.

Je lui propose en suivant sa capacité à inverser le sens des choses de le faire pour la phrase entière. Elle résout le mot perdu par le mot « dupèr » et arrête le jeu avec une marque d'étonnement.

Nous pouvons terminer l'inversion de chaque mot par son opposé, qui figure un procédé important dans le discours de Souleya où un mot et une phrase sont systématiquement repris comme pouvant être leur opposé ; « Je suis sans le futur (du) père ».

Est-ce l'écho des « scènes de ménage », le dégageant d'un père maternant par le placement qu'elle ne reconnaît pas avoir demandé, ou la quête du Nom du Père ?

Souleya utilise parfois de manière dramatique cette errance sémantique des mots par rapport à la réalité, et peut nous dire que les bleus qu'elle a sur son corps et qu'elle nous montre, sont des traces de maquillage.

Ces procédés d'inversion sont mis en avant comme forme d'acting out et nous pouvons penser qu'elle nous soumet autant le procédé qui fait souffrance dans le langage, que le contenu. La phrase inversée est un objet qu'ignore la phrase à l'endroit, de la même manière que le tee-shirt blanc ignore sur l'autre face le tee-shirt noir.

Ainsi le sens des phrases semble devoir systématiquement se subtiliser pour s'effacer dans ce tournoiement, dans les échanges de paroles qu'entretient Souleya.

La signification non arrimée ne reconnaît pas le dehors et le dedans comme retournement de l'un ou de l'autre. Souleya sait bien qu'elle porte un seul tee-shirt, mais se garantit de pouvoir penser deux objets pour un même mot, comme reflet de son rapport au langage. Une chose peut systématiquement en être une autre. Tous les mots échappent au sens commun partagé, et se réservent un déplacement qui plonge les échanges dans une sorte de contiguïté entre les interlocuteurs.

Un langage qui ne peut joindre les deux faces qui s'ignorent, interne et externe de la réalité dont on parle comme le fait dans la partie centrale du schéma R, le ruban de Moebius qui lie sans jamais changer de face l'intérieur et l'extérieur, l'imaginaire et le symbolique.

Le rapport au langage est le rapport du sujet aux personnes qui l'entourent, le rapport « à d'autres signifiants », mère, père, famille, autres extérieurs, quand Souleya insiste sur son rapport au langage que nous lisons blessé, elle insiste sur son rapport aux autres à l'adolescence.

Une relation où elle se cherche comme miroir de l'autre tout en échappant à son regard. La souffrance de Souleya, au-delà des aspects de manipulation qui se proposent en premier, semble bien là dans le fait que les mots ne peuvent s'arrimer au lieu de l'Autre.

« Le lieu de l'Autre » n'est autre chose que la structure de représentation mise en place et concrètement articulée par le langage »¹⁵¹

¹⁵¹ S. Thibierge, « image du corps et reconnaissance », dans, « *Le nom, l'image, l'objet* », P.U.F. Paris 2011.

Si le lieu de l'Autre se confond avec la structure de représentation du langage, il participe de sa logique laquelle implique l'absence d'un référent dernier, les significations s'établissent seulement de leurs différences avec les autres significations. Ce lieu de l'autre que S. Thibierge définit ainsi, n'est-ce pas ce lieu de la différence fondamentale des signifiants entre eux ?

Les signifiants peuvent se substituer les uns aux autres par la métaphore, mais sans pour cela les remplacer et s'inter-changer sans passer sous la barre du sens, une métaphore apporte du sens. Pour Souleya un signifiant peut remplacer l'autre sans la transposition qu'effectue la métaphore.

2.4.5 L'instant de voir

Dans son article « l'Allusion », Michèle M. Benhaïm parle de ce « temps escamoté » dans la constitution du sujet, un temps logique où l'illusion nécessaire se construit.

Dans « le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », « l'instant du regard » commence par une assertion, une hypothèse fautive qui permettra la résolution du problème.

E. Porge écrit : « l'instant de voir¹⁵² subjective le fait de *ne pas voir* deux noirs et sortir »¹⁵³

Le premier temps de voir est caractérisé par l'impossibilité de tout voir, de se voir déterminé d'une manière ou d'une autre (noir ou blanc selon la couleur du disque porté dans le dos, que le prisonnier ne voit pas le concernant), chacun devra se déterminer par rapport à ses hypothèses quant au regard de l'autre et ses raisonnements. Le temps de voir, celui qui n'a pas vu, sera démenti par les autres hypothèses et le mouvement des autres.

Dans cet instant de voir, reste l'illusion de la protase « voir deux noirs et sortir » donc être blanc, illusion qui aurait pour réponse la résolution immédiate du problème sans passer par le temps de comprendre et d'émettre des suppositions sur les autres prisonniers.

¹⁵² J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », « *in Ecrits I* », Editions du Seuil, Paris, 1966.

¹⁵³ E. Porge, « *Se compter trois* », Editions Erès, Toulouse 1989.

La première proposition qui en découle, nécessaire et fautive à la fois, constitue le socle de la future conclusion du sujet « je m'affirme être un homme de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme »¹⁵⁴.

L'affirmation du sujet est une opération intersubjective qui repose sur une erreur de perception première, (A, se voit noir et ainsi peut émettre des hypothèses) une forme d'illusion.

L'illusion première de l'enfant lui permettra de se voir dans la toute-puissance de cette unité mère-enfant, où l'illusion de complétude pourra inaugurer la perte qui suivra.

Dans le temps de voir, d'une mère « déjà barrée ne pouvant investir libidinalement son enfant » et créer l'illusion, temps indispensable, qui préside à la désillusion future, et ne peut mener à la subjectivation, le « ne pas voir » de la mère n'est pas l'effet de ce regard désirant qui permet de « ne pas voir » l'image réelle, et conditionne ce moment d'adolescence où se rejoue alors un nouveau drame de la subjectivation.

C'est bien d'un manque à voir que se subjectivise la question des prisonniers, et/ou se fonde l'illusion, comme hypothèse fautive d'un premier temps qui permettra au sujet de se reconnaître plus tard aux regards des autres.

Ce « ne pas voir », est pour nous nécessité du temps du stade du miroir, où l'enfant dans l'illusion se supposera d'abord unifié dans une première image véritable du corps¹⁵⁵, pour que cette image incomplète perde par l'image spéculaire sa part réelle, l'objet a à ne pas voir.

Quand l'objet n'est pas à perdre à partir de cette illusion, ou quand l'enfant se projette en i(a) par une fonction insuffisante de la spécularisation, et est confronté à cette image réelle, « cette clinique, note M. Benhaïm, témoigne d'un retour dans le réel de ce temps escamoté ».

L'instant de voir, deux noirs et un blanc, premier moment dans le tableau qu'en établit E. Porge, correspond à une logique éternelle « il suffit de voir ». Temps premier, impersonnel où le sujet est encore confondu à son image réelle et au sein.

¹⁵⁴ J. Lacan, « *Le temps logique et l'affirmation de certitude anticipée* », « in *Ecrits I* », Editions du Seuil, Paris, 1966.

¹⁵⁵ F. Dolto, « *L'image inconsciente du corps* », Editions du Seuil, 1984.

Le temps pour comprendre se réfère au langage appliqué à l'imaginaire, où les sujets se réfléchissent en imaginant ce que pense l'autre, celui pour conclure sera celui de la parole.

Disques (espace)	Temps subjectifs	Formes du sujet	Désignations par Lacan dans <i>Le Moi</i>	Parole/langage	rsi
●●○	instant de voir	on impersonnel	logique éternelle	langage parole	rS
●○○	temps pour comprendre	sujets réfléchis ou réciproques	langage appliqué à l'imaginaire		sI
○○○	moment de conclure hâte	sujet de l'assertion	moment symbolique du langage		sS

Le premier temps de voir d'avant le stade du miroir deviendra un temps toujours présent et revenant sur lequel les jeunes font retour quand, soit il n'a pas eu lieu, escamoté, soit l'enfant y est enfermé pour partie quand le sujet est insuffisamment « réfléchi » dans le second temps pour comprendre.

3. Rencontres impossibles

3.1. Imagimères

Ce que nous disent les jeunes filles dans et par leur langage, c'est la relation avec leurs parents, et essentiellement avec leur mère.

Une mère qui éveille au langage et structure par l'acquisition de celui-ci la relation aux objets futurs (d'amour et de haine) du monde de leur fille.

Les jeunes nous parlent à travers les regards premiers, toujours présents, portés sur elles et le regard qu'elles tendent vers leur mère.

Pour F. Dolto, de l'image inconsciente du corps à l'image spéculaire qui refoule la première image du corps, l'image a part liée entre mère et enfant « si nous réfléchissons à partir de quoi nous parlons communément on constate que l'on parle à partir d'un minimum d'identité acquise pour tous. Or ces identités sont ici constituantes du mot image : La première lettre « I » du terme « Identité » ; le « ma », première syllabe du mot « maman » que l'enfant prononce toujours précédé de « ma maman », ...le « je », pronom personnel de la première personne du singulier. Voilà, I-ma-ge, c'est à dire le substrat relationnel à l'autre. »¹⁵⁶

L'image de la mère est aussi faite pour leur fille de ces rencontres réelles, imaginaires, puis symboliques après la fonction de la specularité du miroir.

L'image de la mère qui nous intéresse est celle, qui s'est composée entre mère et fille, celle qui révèle l'état de la relation entre elles, et en écho l'état de la relation des jeunes dans leur langage et environnement. Les jeunes nous parlent de plusieurs mères, trois images principales que nous rassemblons selon ce qui domine la relation mère-fille.

¹⁵⁶ F. Dolto, et Nasio J.-D « *L'enfant du miroir* ». Petite bibliothèque Payot, 1987/1992/2002.

3.1.1 Images de mères à réparer

Ce sont en général des mères « totales » que les jeunes associent à « Dieu la Mère¹⁵⁷ » au désir envahissant.

Les jeunes éprouvent pour ces mères, une grande ambivalence, mères auprès de qui l'agressivité, le rejet, et simplement le refus n'ont pas de place.

Ces mères qui se présentent comme une totalité inaltérable, fragiles ne pouvant risquer le danger de l'autre comme sujet parlant, gardent les jeunes dans des situations closes ou paradoxales en générant une grande culpabilité.

Leurs filles ont bien cerné la fragilité d'un psychisme qui parfois borde la psychose, et se trouvent dans l'impasse de ne pouvoir prononcer les mots de la séparation. En effet, ces mots difficiles provoquent la culpabilité de potentiellement altérer sinon de détruire sa mère, et fige toute intention d'indépendance psychique.

Le sens de la responsabilité s'inverse, les jeunes se sentent dans l'obligation de répondre d'elles.

Le but de la rentrée dans l'âge adulte devient alors la prise en charge de sa propre mère ; « je paierai son loyer, son manger, ...je m'occuperai d'elle » ou bien « moi, ma mère je vais la surveiller toute ma vie ».

« Il y a Dieu, ma mère, et les autres, je ne peux pas la laisser comme ça »

Quelque chose dans le réel dépasse la relation mère-fille, pour cette mère, il semble que la venue d'un enfant n'a rien modifié de sa position psychique, et l'enfant est parfois pour elle cette part réelle du corps qui était installée un temps dans le corps de la mère.

Les relations sont extrêmes, de l'élation au rejet violent. On ne sait qui s'appuie sur qui de l'enfant ou de la mère.

Les mots et le dire n'ont pas droit de cité, les sentiments et les ressentiments comblent la relation. Il reste peu d'espace aux jeunes, certaines essaieront « l'éducation » de leur mère, pour lui apprendre le rôle à tenir vis-à-vis d'un enfant.

D'autres iront vers des ruptures salutaires et parfois dramatiques, d'autres encore resteront sous l'emprise d'une souffrance générée par cette Autre mère et parfois y perdront leur langage propre ; « soit je deviens comme elle veut, soit je dis non et c'est non pour tout, je ne fais plus partie de la famille, elle me dit que je suis plus sa

¹⁵⁷ P. Merot, « trace du maternel dans le religieux », dans « *Dieu la mère* », le fil rouge, PUF, Paris, 2014 ;

filles ou je fais comme ma sœur, elle a cédé sur tout, elle a fait un bébé, suit la religion et vit à la maison ».

Dans ces situations, c'est le rapport au réel qui sera un champ de la relation, une vision au réel par la mère qui modèle l'image et la position de l'enfant que nous avons vu référé à cette part.

3.1.2 Images de mères qui ne voient pas

Ce sont celles trop occupées ou dépressives, tour à tour maternantes et agressives, celles qui ne voient qu'avec les yeux, et dont leurs filles se sentent échappées à leur regard.

La place qui semblait être là auprès d'elles s'évanouit aussitôt. Les allers-retours, placements-foyer familial, où les tentatives de retour d'un commun accord mère/fille sont nombreuses et échouent souvent.

Les discussions des mères sur leur fille ramènent souvent à leur personne, à l'expression d'un narcissisme manifestement fragile.

Leur fille téléphone, informe régulièrement leurs mères de ce que celles-ci n'ont pas « vu de leur yeux », y compris pour dire « ça ne te regarde pas ». De « ma mère ne voit pas moi » à « elle s'en fout de moi ma mère » ou « j'ai fait tout ça (délits) pour qu'elle me voit », les jeunes vivent dans l'attachement à un regard qui manque.

Le regard de la mère est sollicité avec le sentiment, ou qu'il n'a jamais eu lieu quand la mère est tournée de manière douloureuse vers elle-même, ou que l'intérêt de leur enfant ne peut susciter la permanence d'un regard désirant qui change régulièrement d'objet.

Répétitions de rencontres vaines, tentatives de se mettre sous le regard de la mère, choc violent des corps, (l'aveuglement du désir ne protège pas du réel), le regard n'est pas la vue, les jeunes le savent bien et en font l'expérience avec souffrance.

La mère qui ne voit pas peut être aussi une mère admirable et admirée, mère bonne, trop bonne, intelligente effaçant le mari, leurs filles disent leur admiration et leur sentiment de ne pouvoir prendre place dans ce regard, de ne pouvoir faire sens ou susciter un désir quelconque.

Alors un sentiment de dévalorisation en découle, « ma mère, je l'admire, elle sait faire, elle conduit bien et vite, j'aimerais conduire comme elle...elle est belle, elle dirige ».

Image de la réussite, la mère de Marianne parle de sa fille en termes éducatifs. Elle se situe dans un ensemble de gestes raisonnés qui conduisent à la réussite de l'éducation de sa fille. Marianne ne se retrouve pas dans ce discours et ce regard peu investi libidinalement, le « que me veut-elle ? » sa question vis-à-vis des adultes, se transforme alors en « me veut-elle quelque chose ? »

Y a-t-il de la demande ? Marianne, sans que cela apparaisse, traverse des moments de dépression importants.

Avec les mères qui ne voient pas, est convoquée la référence à l'imaginaire, image première qui ne se résout pas et ne se refoule pas dans l'opération du miroir, miroir qui devrait amener l'enfant à exister dans une opération où le réel choit de l'image spéculaire et l'enfant nommé par le désir de la mère.

La mère reste cet imaginaire qui évite dans la relation les effets de la castration tant pour elle que pour sa fille.

3.1.3 Images de mères jalouses

Elles sont dites par leurs filles, jalouses et rejetantes, elles sont décrites belles, restées jeunes avec des copains et sont racontées dans le même registre adolescent que celui qui intéresse les jeunes ; autour de l'expérience nouvelle et la séduction.

Les confusions sont nombreuses entre mère et fille, chacune commente les relations de l'autre, la violence naît des conflits autour des images de la sexualité, des sorties. Le regard ici est, d'abord, celui sur la féminité qui cherche les frontières entre mère et fille, parfois les objets d'amour sont communs les jeunes désignent alors leur mère comme une « grande ado ».

Les placements souvent font suite à la période de la puberté des filles, les opérations adolescentes réactualisées chez les mères semblent conduire aux nombreux conflits qui président au placement. Les échanges sont alors violents, ils portent sur une sexualité dont le corps devient l'objet quasi réel, qui reste très peu accessible par la parole.

Dans les violences des passages à l'acte, les mots perdent leur place, et l'image de la féminité, insultée, malmenée, résonne comme un passage à l'acte qui se transmet d'une génération à l'autre, comme une souffrance qui ne peut accéder à une parole ou au symbole, accès que génère normalement l'opération de la castration.

Le « je vais te l'arracher » que ces jeunes se disent entre-elles peut faire entendre l'oubli ou le déni que la castration est une opération symbolique tout comme l'est le phallus.

Ces disputes-là ont lieu autour d'un champ symbolique peu intégré par les protagonistes. Le discours de la castration hésite, et mère et fille passent d'un moment à l'autre d'une place possible et symbolique à une place où la représentation de l'autre se réduit à celle d'un rôle de « castrateur réel » en l'absence d'un tiers de cette relation.

Ces images-là ne sont, bien sûr pas complètement étanches entre elles. Chaque jeune en décrivant sa mère dit un moment de subjectivation de celle-ci qui va à son tour poser problème en écho à celle-là.

Ces trois images qui sous-tendent dans le discours des jeunes les relations mère-fille se développent principalement sur des scènes différentes.

- L'image de la « mère totale, à réparer » renvoie au champ du réel où la métaphore a peine à s'introduire. On la retrouvera chez nombre de jeunes aux discours métonymiques.
- L'image de la « mère qui ne voit pas » renvoie au champ imaginaire, celui d'un échec de l'image spéculaire. L'imaginaire envahit la relation, la mère en ce sens, n'est pas complètement perdue, et cette perte souvent déniée ne peut se signifier. L'autre du discours reste souvent imaginaire et le sujet qui entrevoit une part du réel de lui-même dans l'échec de la spécularisation, ne peut dire cette perte.
- L'image de la « mère jalouse » appelle le discours de la castration dans le champ du symbolique qui n'est pas complètement opérant.

L'image du corps réel, resurgit, tant pour la fille que pour sa mère, provoquée par l'apparition du « réel pubertaire », d'une part, et d'autre part par la réactualisation des difficultés de la mère au moment de cette opération œdipienne qui concerne sa fille.

On peut noter que pour le père, son nom semble forclos dans la première situation, qu'il est dénié de toute représentation dans la seconde situation et absent comme incarnation du Nom du Père dans la troisième situation et souvent représenté par les beaux-pères.

3.2. Actes envers les mères ou la recherche d'un discours

Les passages à l'acte et les tentatives diverses de toucher - dans toutes les acceptions du mot - les mères, construisent souvent les relations mère-fille dans la recherche d'une parole qui situe chacune à une place possible au regard de l'autre.

Nous envisagerons trois formes d'actes comme autant de tentatives de passage à la parole.

L'écriture sur la peau, l'agir dans la rencontre violente, puis l'acte parlé.

3.2.1 Tatouer

Le tatouage reste pour les jeunes l'acte d'une inscription de la relation mère-enfant donnée à voir à même le corps. C'est pour nous une tentative de recourir à la parole par l'image. Certaines, plus nombreuses inscrivent un mot, le prénom de leur mère ou « maman », d'autres, utilisent une image reconnue comme métaphore de la relation mère-enfant.

Myriama et Elena amies proches vont faire ensemble un tatouage. L'une inscrit le prénom de sa mère, l'autre celui de son enfant.

Un seul mot comme signifiant qui ne prend pas sens aux dépens d'une phrase, l'image d'un mot dont ces deux jeunes retiennent la signification toujours là.

Myriama et Elena cherchent à garantir la fonction de la nomination comme si celle-ci restait dans le doute ; « dès la naissance, écrit F. Dolto, le prénom lié au corps et présence d'autrui contribue de façon déterminante à la structuration des images du corps y compris des images plus archaïques... le premier et l'ultime phonème, Il est le signifiant de sa relation avec la mère »¹⁵⁸, L'angoisse et le doute qui en est la marque, sue à travers la peau, ce qui ne peut être dit de ce manque de garantie au lieu de l'Autre.

Amel dont nous avons parlé, fait dessiner sur son omoplate une lampe qui éclaire, elle le commente comme métaphore de son passage à la Claire Maison.

¹⁵⁸ F. Dolto, « *L'image inconsciente du corps* », Editions du Seuil, 1984

Tatouage qui tend vers un langage singulier qui l'extrait du signifiant projeté par sa mère. Sa peau devient le palimpseste d'une inscription renouvelée.

Charline quant à elle, explique que l'image de la plume est sa tentative d'écrire quand elle était enfant, alors qu'aucun discours ne pouvait se tenir envers sa mère.

Là encore, l'acte cherche à sauvegarder ce qui a échappé au discours des années durant dans la relation à leur mère.

Le corps propre semble alors la seule garantie de ce que J. Lacan appelle le « trésor des signifiants ».

3.2.2 Agir

Ces agirs concernent un retour angoissé vers la mère. Des violences physiques envers la mère et entre jeunes semblent aussi faire appel à cette mère archaïque, celle qui prodigue les soins.

En effet dans le cadre du placement, la quasi-totalité des actes violents débutent ou se terminent par un appel téléphonique à la mère. Appel téléphonique, soit, mais surtout un appel empreint de détresse, comparable à celle du nourrisson est lisible, et l'acte violent ne semble souvent n'avoir pour but que cet appel qui justifie l'atteinte portée, souvent évitable au corps réel de l'autre. Cet appel téléphonique en appelle au désir de soins de la mère à son intervention.

Ce corps qui cherche la déflagration de son existence, nous le voyons comme l'image non spécularisée en $i(a)$ que J. Lacan définit comme « ce désir est désir tant que son image support est l'équivalent du désir de l'autre ».¹⁵⁹

Désir du désir de l'autre, ce réel vers quoi sont renvoyées et tendent les jeunes dans l'acte envers les mères quel que soit le destinataire.

« L'angoisse n'est pas le doute, c'est la cause du doute...c'est peut être à l'angoisse que l'action emprunte sa certitude. Agir c'est arracher à l'angoisse sa certitude. Agir c'est opérer un transfert d'angoisse »¹⁶⁰

C'est auprès de la mère comme incarnation de l'Autre que se noue l'angoisse de ne pas passer de l'image inconsciente du corps à ce corps spécularisé marqué du

¹⁵⁹ J. Lacan, Séminaire X, « *L'angoisse* » seuil 1994.

¹⁶⁰ Ibid.

désir aux yeux de l'autre. Il s'agit pour ces jeunes, de donner corps à l'angoisse par l'agir lié au doute de ces premiers moments avec la mère.

C'est pourtant l'image spéculaire qui donne corps au sujet en devenir qui défaille dans ces situations, et ne crée pas le lieu du manque.

Alicia que sa mère ne voit pas, tente d'enfoncer les portes de son appartement dans un conflit qui les oppose pour retrouver son point d'angoisse contre le corps de sa mère.

Cette mère qu'elle appelle alors est mise en position d'interlocuteur d'un récit, de la plainte, de la détresse et de l'acte violent, n'est-elle pas recherchée comme le locuteur, celui qui parle, à qui sa fille demande une parole sur l'indicible et l'impensable de l'image réelle du corps, choc des corps parce que abîmés dans l'absence de représentation. Dans ces violences du corps à corps, le signifiant ne se distingue plus du signifié, le signifiant de la mère c'est son corps.

3.2.3 Parler

Dans ces conflits, les mots les insultes s'adressent et font référence au corps en l'objectivant, mais surtout l'acte de dire ne s'entend pas comme divisé de la chose dont on parle.

Les mots sont jetés à la figure de l'autre, comme des projectiles qui rejoignent le corps dont il est question.

L'expression « espèce de, ou tu es une pute » revient très souvent, il s'agit alors dans la rage qui occupe la relation, d'objectiver le corps de l'autre en le désinvestissant de tout désir. L'insulte se trouve projetée à l'endroit du corps réel, celui qui s'achète, se brutalise, ne se pense pas, loin de porter le manque d'un regard désirant.

Il ne s'agit pas alors dans la vision entre une mère et une fille, d'une quelconque projection de l'autre vers la prostitution, mais l'écho dans la relation de ce heurt d'un corps réel, relation qui n'est pas suffisamment portée par l'imaginaire pour accéder au symbolique

La question pour les personnes n'est pas de croire ou non ce qui est prononcé, rien de symbolique ici, mais à la manière du psychotique, le mot devient le réel de soi, cet impensable qui enferme le sujet dans l'indicible.

La violence s'exerce autant par l'attribution directe d'une qualité à laquelle procède le mot qui fige, que par le contenu des expressions dont l'autre ne peut se départir.

Ce dont il est traité il le devient réellement, le corps est touché, la violence est là peut-être moins au creux des mots que dans la confusion entre le signifiant et le signifié.

La barre de division supprimée, la métaphore est absente, le sujet est surpris, il est pris dans un signifiant seul qui épuise le sens.

3.3. Exils

3.3.1 Le regard après coup

Le regard à l'adolescence, c'est un regard nouveau sur une réalité nouvelle « pour la fille, la puberté fait signe de ce qui peut être vu par les autres », écrit J.J Rassial à l'adresse des autres et de la mère, l'adolescente cherche confirmation de son nouveau statut qui réfère aux changements psychiques, physiques et sociaux.

Ces regards relient l'adolescente à sa mère dans un nouveau déplacement ; « la mère en tant que mère primordiale, celle qui avait laissé la place à d'autres incarnations possibles de l'Autre dans le stade du miroir, vient à être de nouveau interrogée »¹⁶¹

Si le stade du miroir a déplacé les images et les fonctions des objets, un nouveau déplacement se fait vers des objets extérieurs. Ce déplacement change le statut de la mère primordiale qui n'a quitté, dans les situations qui nous occupent, que partiellement sa place, et reste incarnation d'un Autre tout-puissant.

Le stade du miroir J.J Rassial le décrit comme un moment logique autant que chronologique, un moment « à la fois de fermeture illusoire mais décisive du sujet dans un corps, vers le mode objectal et les dimensions de l'autre et de l'Autre »¹⁶². La mère primordiale en « s'effaçant pour laisser place à une mère spécularisable dans le miroir laisse des traces ; le regard et la voix ... elle sera la première incarnation imaginaire de l'Autre symbolique, celle qui lui donne le signifiant-un de

¹⁶¹ J.J. Rassial, « *L'adolescent et le psychanalyste* », 1990, Petite Bibliothèque Payot, Paris 2009

¹⁶² J.J. Rassial, « *Le passage adolescent* », Erès, Toulouse 2010.

son identité qui marque d'un trait, tiré de son regard et de sa voix, la place du sujet dans le monde»¹⁶³.

Le stade du miroir devient alors par cette séparation, d'un trait tiré, l'entrée dans le langage celui qui nomme et sépare le signifiant du signifié, le « c'est toi » prononcé par la mère devant le miroir. Il semble que c'est bien là que se fait un premier arrimage aux signifiants dans l'Autre.

Si les enfants qu'elles étaient dont nous parlent les adolescentes ont fait face à une défaillance dans le mouvement qui inaugure au stade du miroir, de i(a) en i'(a) et dans les changements d'objet avec l'apparition de la représentation du phallus comme élément symbolique tiers, alors les images et les circulations se figent.

Le regard de l'enfant et de l'adolescente reste alors ouvert sur une part impensable du réel de la première image. La mère reste en partie la mère primordiale et l'adolescente restera à la place du phallus qu'elle est encore censée représenter pour l'Autre maternel, une place impossible au lieu même du symbole. C'est peut-être là aussi que le sujet adolescent en difficulté que nous avons situé en a, reste de la division du sujet, devient ce reste d'une opération échouée en partie.

Aussi, le mouvement de « l'après-coup du miroir »¹⁶⁴ est en difficulté, d'autant que le temps du stade du miroir pourra être dit « escamoté ».¹⁶⁵ Le temps de voir ne fait pas place à ce temps pour comprendre, qui mène à la « précipitation » de conclure « tendue » vers une image de l'adulte, remodelage du moi idéal pressé d'y correspondre et de sortir de son état d'incertitude.

Ainsi ce temps logique et chronologique de l'enfance à l'adolescence, aura de la difficulté à se situer dans un après coup d'un temps jamais complètement clos, bien sûr, mais surtout dont l'architecture de base toujours présente résiste à des nouveaux agencements.

L'après coup est ici remémoration impossible, déplacements difficiles souvent métonymiques et qui à ce titre ne peuvent prendre sens.

¹⁶³ Ibid.

¹⁶⁴ Ibid.

¹⁶⁵ M. Benhaïm, « *L'a-illusion. Il était perdu mais ne le savait pas...* » Article.

Pour S. Lesourd, la réactivation du narcissisme de la jeune fille lors des changements pubertaires qu'il lit dans les écrits de Freud,¹⁶⁶ « renvoie directement la jeune fille dans le regard de la mère au temps du stade du miroir, ce temps où s'est constitué pour elle une image du corps prise dans le regard de la mère sur elle »¹⁶⁷. Le nouveau corps de la jeune femme sera l'équivalent du contenant du phallus, lui-même contenant le désir de l'Autre. Son corps devient le contenant du désir de l'autre, homme.

« Cette place de contenant du bébé comme, être le phallus n'est tenable qu'imaginativement ». L'adolescent fille ou garçon fera « la rencontre obligé du féminin ». L'adolescent a à faire le choix entre deux modes de jouissance face à la destitution du père phallique imaginaire. Ou le phallus restera la mesure de sa jouissance qui « restera jouissance phallique bornée », c'est le côté masculin de la sexuation, ou le côté féminin de la sexuation où le phallus est un leurre.

Dans le cas où la position masculine de la sexuation est choisie « l'objet inaccessible car symbolique » qui n'est qu'imaginativement possédable comme un objet, fait limite. La jouissance est renvoyée aux règles de l'autorité paternelle dans un contexte œdipien qui organise la place nouvelle des objets par l'interdit et « cadre » la jouissance dans le rapport de l'adolescent aux autres.

A partir de la thèse de S. Lesourd, nous entendons le côté féminin de la sexuation comme une position et un partage de conception entre mère et fille qui préserve leur relation dans une jouissance Autre.

Pour la petite fille écrit-il, elle fait l'expérience « qu'elle n'est pas pourvue du pénis, elle n'a pas non plus le phallus attribuée au père et la jouissance existe. Cela vient articuler et renforcer pour elle ce qui avait déjà pu se construire pendant le stade du miroir, où c'était son corps, pris entier, qui assurait son lien de désir à sa mère dans son regard »

La part de la limite due au phallus qui a jusque ici organisé des relations d'identification, n'est pas absente, la part féminine est « au-delà où se situe la jouissance Autre ».

Son rapport au phallus « n'est pas de possession mais de tension avec lui »¹⁶⁸.

¹⁶⁶ S. Freud, « pour introduire le narcissisme », in Œuvres complètes, Tome XII, P.U.F. 2005.

¹⁶⁷ S. Lesourd, « Adolescences...Rencontre du féminin », Erès, Ramonville Saint-Agne 2002.

¹⁶⁸ Ibid.

Ce que nous pensons pouvoir amener à, dénier le Nom du Père, en écartant l'incarnation de ce symbole par les pères, semble proche de cette position du féminin.

L'opération de jouissance s'organise autour du symbole phallique, tout en dépassant ses limites pour une jouissance Autre, et en écartant les incarnations et au sens strict les re-présentations possibles de celui-ci.

Cette situation nous la voyons en écho à la relation qui s'installe lors des failles de la specularisation.

Pour la mère et l'enfant, s'éloignent les effets de la castration, et le phallus imaginaire ne triangule pas la relation.

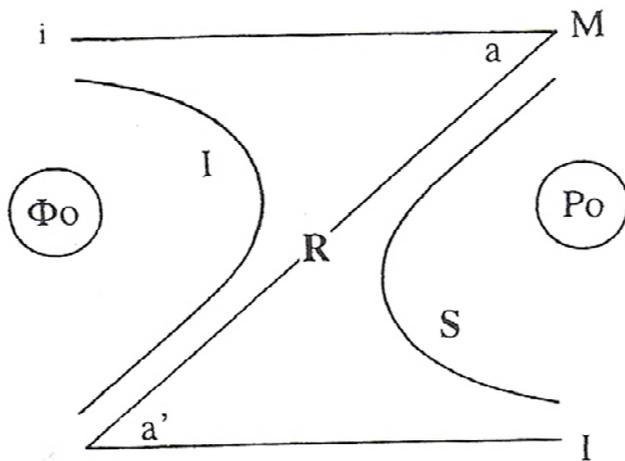
Le couple mère-enfant reste pour partie dans ce temps sans ignorer le symbole du phallus, mais en ne lui donnant aucune place possible.

La jouissance de la relation reste sans limite, si ce n'est la limite de « la fonction contenante du corps » en tant qu'elle peut s'équivaloir au phallus. Ne peut-on entendre ici les relations que tissent les jeunes à leur mère par l'intermédiaire du corps, seule limite attaquée verbalement ou physiquement ?

S. Lesourd souligne comment cette position échappe aux dire « le réel de la chair qui n'a pas été pris dans le langage fait irruption dans l'image du corps ». Le langage qui transforme la chair en corps, installe le manque en faisant entendre le besoin comme une demande.

Qu'en est-il de la résistance à l'opération de la métaphore du Nom-du-Père ? Dans quelle situation se trouve l'enfant sujet de ce déni souvent commun avec la mère ?

Au premier abord apparaît la parenté avec la structure de la psychose où la forclusion de la métaphore du Nom-du-Père ne permet de séparation de l'infans de sa mère et où l'espace du déplacement de la mère imaginaire à la mère symbolique réduit l'espace du quadrilatère « Miml » du schéma R dont nous avons parlé en pages 92-93. Dans le cas de la psychose, la torsion de cet espace central ne permet plus de replier l'espace du réel pour formaliser une bande de Moebius qui permet la circulation entre imaginaire et symbolique en l'absence du signifiant du nom du père et du phallus imaginaire, que l'on retrouve illustrée dans le schéma I de Lacan.



La clinique fait apparaître un espace flou où la question de l'économie de la métaphore des Noms-du-Père - forclusion ou non -, semble ne pas répondre ne pas pouvoir se résoudre à des réponses définitives, tant sur le plan singulier que de l'usage et changements des métaphores dans notre culture.

J.D. Nasio aborde la question de la forclusion à partir du constat que des sujets manifestent ponctuellement des états psychotiques délirants au regard d'une structure qui revient spontanément dans un cadre névrotique. Il envisage le moi du sujet comme un « mille-feuilles », où coexistent des réalités produites soit par refoulement ou par forclusion des Noms-du-Père Multiples.

L'auteur répond à la question par la « forclusion locale », nous en retiendrons surtout la forclusion du déplacement, de l'opération de substitution par la métaphore paternelle et non la forclusion de l'objet. « C'est le mouvement qui est forclos et non pas l'élément véhiculé par le mouvement, c'est la fonction et non pas l'être »¹⁶⁹

Dans les situations que nous évoquons le déni semble, dans la reconnaissance, et tout en l'éloignant, ne pas donner de nom à la métaphore du Nom-du-Père, afin d'éviter la castration qui sépare. Il s'agit, alors que celle-ci n'est pas forclosée, d'éviter la présence de celle-ci dans le discours ; ce qui n'est pas nommé est absent et, de manière illusoire, n'opère pas. Le résultat visé reste celui du cas de la psychose, il n'y a pas de coupure entre l'infans et l'objet, entre l'image de soi et soi, entre signifiant et signifié entre le un signifiant et un autre signifiant.

J.D. Nasio précise que c'est le « pour » de la formule, « Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant » qui est forclos. « La forclusion est une atteinte portée

¹⁶⁹ J.D. Nasio, « la forclusion locale », dans « *les yeux de Laure* », Désir Payot, 1987-2009.

au lien ». Suivra que « l'intervalle entre les deux membres, S₁ et S₂, est supprimé et le couple, démuné de son articulation, se solidifie en une sorte de prise en masse commune. » Cette massification des signifiants répond à l'absence de séparation sous les formes de « l'Un qui réabsorbe le multiple ou le multiple qui réabsorbe l'un. »¹⁷⁰

Dans le cas du déni, nous le comprenons comme une tentative d'ignorer les effets du « pour » entre deux signifiants. S₁ se sépare de la batterie des signifiants S₂, le déni occulte le statut de sujet qui s'élabore au quotidien d'un signifiant à l'autre. L'interprétation qui fait le sujet et ne peut s'établir, et laisse le S₁ séparé des autres signifiants qui le font signifiant et lui donne sens. Le sujet de la parole est alors privé d'un discours au lieu de l'autre. Le déni du Nom-du-Père que prononcent mère et fille, voisine dans ses buts, la forclusion sans l'atteindre, le Nom-du Père est toujours à en toile de fond et la castration repoussée fait tension permanente.

3.3.2 Exils et langage

Le langage blessé est celui dont l'exil semble inversé. Un exil fondamental que la langue a subi, par les aléas de l'histoire mère-fille, depuis le moment où les mots n'ont pas suffisamment occupé la scène de leur étroite relation.

L'exil nécessaire que fonde le langage, qui sépare de l'origine et du monde devient alors un exil, même partiel, du monde du dire et des autres parlants.

Cette souffrance invisible qu'on rencontre souvent chez les sujets psychotiques, nous la retrouvons dans le langage métonymique, blessé dans sa difficulté à se séparer de l'objet par la métaphore. Pour partie sur sa terre première et pour partie sur sa terre d'exil, le sujet adolescent vit en tension constante.

Il y a bien sûr à la base un impossible à dire du sujet, que porte la fonction du langage, mais ici, l'impossible réside dans la relation avec l'autre.

R. Stitou définit ainsi cet exil fondamental ; « l'exil renvoie à cette coupure fondatrice de la subjectivité et de l'altérité qui concerne tout un chacun dans ce qu'il a de plus intime, de plus partageable avec la communauté des hommes, à savoir l'indétermination du destin, de l'appartenance mais aussi de l'origine ». L'exil c'est

¹⁷⁰ Ibid.

aussi « cette part d'impossible à dire, ce manque à être, animant pourtant la vie humaine... »¹⁷¹

L'usage des mots signe la perte d'une plénitude illusoire avec la mère, avec la langue, uniquement maternelle. L'exil c'est aussi l'exil du tout langage du corps « n'est-ce pas parce qu'elle évoque ce corps à corps ou ses échanges précoces entre la mère et l'enfant dans cet univers érotisé qui engage les affects, qui éveille amour, haine, curiosité ; où se produit tout un tissage de gestes, de sensations, de lallations, d'explorations de jeux phonatoires ? Cette langue maternelle porteuse d'intraduisible que Lacan nomme « lalangue » n'est donc pas à confondre avec le langage codifié, mais elle s'y articule sans que leur connexion jamais ne cesse, via une parole singulière qui constitue un axe pour le sujet. »¹⁷²

Cet exil-là, fondamental, exerce par l'accès au langage et à la parole une première séparation de la mère, en même temps que la langue maternelle toujours présente, cachée dans les signifiants, sous-tend une parole singulière du sujet en devenir.

Si cet exil n'a pas vraiment cours, l'enfant, puis l'adolescent reste en partie plongé dans une langue maternelle, qui au lieu de révéler la constitution du sujet par sa présence dans le langage, va couvrir d'intraduisible les relations de l'adolescent qui fait un tout du rapport signifiant/signifié en rapprochant dangereusement le mot de la chose.

La parole échangée touche alors la frontière du réel et du corps, la violence naît de ce lieu comme écho régressif du corps à corps, que ce soit entre jeunes, et souvent entre mère et fille.

S'exerce alors un acte pris dans un dessein paradoxal, rejoindre et en même temps repousser pour se séparer, le corps de l'autre.

Le premier exil du langage s'est ancré dans le mouvement du stade du miroir, il fut l'exil de la jouissance de l'Autre¹⁷³, la division du sujet, le renvoi à « ne pas savoir de qui il parle », « le mur du langage » garantira cette séparation entre S et A, il faudra penser une représentation de l'autre.

¹⁷¹ R. Stitou « *L'exil fondateur et ses références contemporaines* » Cliniques méditerranéennes ERES 2006

¹⁷² Ibid.

¹⁷³ S. Lesourd, « *Adolescences...Rencontre du féminin* », Erès, Ramonville Saint-Agne 2002.

Un second exil contemporain de l'adolescence comme « l'après coup du stade du miroir »¹⁷⁴ va déplacer le sujet hors de son enfance et des représentations qui sont associées de son corps, de la famille et du monde. Ce nouvel exil de l'adolescent devra se négocier par la parole, une parole qui dit de lui même en l'authentifiant, puis en traduisant son changement de place dans le déplacement du désir et de ses objets.

Ce nouveau déplacement, le langage doit le « couvrir », c'est-à-dire pouvoir le parler en ce qu'il sépare du réel qui fait à nouveau irruption dans le corps de l'adolescent, en ce qu'il sépare des objets après l'illusion de la promesse d'avenir (détenir ou être le phallus) et les promesses de « tu seras ».

Le désinvestissement des parents sera contrebalancé par l'investissement vers des figures extérieures, qui à leur tour reflètent et parlent à l'adolescent.

A nouveau séparé de lui-même, de ce qui le faisait sujet au monde, un nouveau sujet apparaît sur cette terre d'exil où le sentiment d'incomplétude et l'idée de la mort prennent place. Depuis l'enfance jusqu'à l'adolescence, le langage opère le manque dès la nomination du stade du miroir, puis remplit ce manque dans sa fonction représentative et enfin, atteste de ce manque dans le dire qui tente d'atteindre une part de la vérité du sujet adolescent comme discours singulier.

Pour les jeunes filles dont nous parlons, le passage sera plus difficile. Elles sont prises dans le discours de la mère, et ce discours parfois commun mère-fille, dicté par une jouissance Autre¹⁷⁵ laisse ses traces dans le langage. Celui-ci par sa difficulté à diviser l'objet de sa représentation procède souvent d'un discours métonymique où la métaphore peine à s'installer. Il reste alors peu de place pour l'autre différent, celui-ci n'est acceptable que comme semblable, ou exclu, et la moindre capacité à la métaphore qui se dissout dans un discours métonymique coupe de l'autre par un « tout ou rien », et dans la difficulté à créer du sens.

L'outil du langage qui rend compte de la relation au monde, ici coupe le sujet de l'entrée dans un discours commun symbolique, qui lie les personnes entre elles. Le refus d'un premier exil, se voit répondre par un exil différent dans la tentative de conserver cet Autre premier, mais crée un discours vide de signifiants échangeables avec les autres.

Peut-être pourrions-nous retrouver dans ce discours vide, le regard vide devant le miroir qui ne nomme pas et ne fait pas écran par le désir qu'il porte. .

¹⁷⁴ J.J. Rassial, « Le passage adolescent », Erès, Toulouse 2010.

¹⁷⁵ C. Melman, « L'homme sans gravité », Denoel, Paris 2002.

Ce second exil de l'adolescence se solde alors par un exil de la pleine capacité de la parole.

3.3.3 Une place dans le discours

L'exil du langage pour les adolescents en difficulté, c'est aussi la question de leur place dans le discours. C'est-à-dire la place qu'ils occupent dans ce qui relie l'adolescent au regard et au discours du monde qui l'entoure.

C'est aussi, que « l'appropriation du regard et de la voix de la mère »¹⁷⁶ contribue à sa place dans le réseau des relations sociales.

Pour l'adolescent, il s'agit d'abord de prendre place dans un discours pour y faire figurer sa parole renouvelée quant aux nouvelles images (détachées des images premières parentales) qu'il se fait de sa relation aux autres, au social.

L'intersubjectivité en marche avec l'adolescence est de pouvoir se produire de manière nouvelle, dans un discours qui lui donne à son tour place dans l'ordonnement des interlocuteurs, par les lois du langage que nous retrouvons dans les quatre discours de J. Lacan.

Le locuteur se compose de l'agent du discours et de sa vérité, soit le lieu ignoré de la parole de celui qui parle, l'autre couple Autre et production désigne celui à qui s'adresse le discours ; l'autre du discours qui est construit par l'agent du discours.

L'adolescent est référé au discours hystérique, discours d'une plainte fondamentale de ne pouvoir être satisfait, un discours intemporel.

« La construction de la subjectivité est prise dans une logique hystérique : l'infans attend de l'Autre maternel les signifiants qui le représentent et qui lui donneraient un savoir sur ce qu'il doit désirer. De la même façon l'adolescence est un temps d'hystérisation où le sujet interpelle l'Autre social et l'Autre sexe pour en recevoir les signifiants maîtres cette fois publics ».¹⁷⁷

Ce discours trouvera une issue dans la division du sujet et le manque que vient réactualiser la situation œdipienne.

¹⁷⁶ J.J. Rassial, « *Le passage adolescent* » Erès Toulouse 2010.

¹⁷⁷ S Lesourd, « *Comment taire le sujet ?*, *Des discours aux parlottes libérales* » Erès 2006.

Pour S. Lesourd, le discours du Maître est capable de répondre en étant un Autre pour l'hystérique. Le discours du Maître par le meurtre originaire, construit pour le parlêtre, le rapport à la loi, donc au social qui prend place sous l'égide du père symbolique, la nomination, l'interdit, la division du sujet portée par le langage.

Le discours du Maître répond au discours hystérique adolescent en ce qu'il fonde les autres discours, en marquant de l'impossible le rapport du sujet à l'objet du désir.

<p style="text-align: center;">M</p> $\frac{S_1}{\mathcal{S}} \rightarrow \frac{S_2}{a}$ $\frac{\mathcal{S}}{a} \rightarrow \frac{S_1}{S_2}$ <p style="text-align: center;">H</p>	<p style="text-align: center;">U</p> $\frac{S_2}{S_1} \rightarrow \frac{a}{\mathcal{S}}$ $\frac{a}{S_2} \rightarrow \frac{\mathcal{S}}{S_1}$ <p style="text-align: center;">A</p>
---	---

« Dans ce discours, l'impossible lien est celui de la relation du \mathcal{S} à son objet, le lien réalisé du fantasme, la complétude »¹⁷⁸

Si nous conservons l'idée que les jeunes dans leur relation à leur mère, quand elles ne sont pas suffisamment divisées subjectivement par le regard désirant de la mère, sont projetées en i(a) l'image que Lacan appelle l'image réelle, et objet cause du désir, alors ce discours peut-il s'écrire et l'adolescent pourra-t'il y trouver sa place ?

Si a prend la place du sujet en \mathcal{S} , alors le locuteur sera nommé sous l'algorithme $\frac{S_1}{a}$ qui vient remplacer $\frac{S_1}{\mathcal{S}}$

$\frac{S_1}{a}$ est « impossible de la signification même qu'il emporte...Cet énoncé fait conjointre le signifiant maître, celui qui désigne le sujet, et l'objet du plus de jouir comme signifié du signifiant dans une auto désignation qu'explicite bien le

¹⁷⁸ Ibid.

toxicomane. - bonjour, je suis Jean le toxicomane »¹⁷⁹. Cet écrasement, terme repris de l'informatique, du signifiant et du signifié qui s'origine dans la difficulté de division de l'infans et de sa mère, n'autorise pas le sujet à prendre place dans le discours en faisant face à « l'impossible signification » du locuteur qu'il devient.

En effet, comment dire l'impossible de la représentation de son image héritée des failles de la specularité, et la souffrance de ne pas être un signifiant pour la personne incarnant l' « Autre » trésor du signifiant, par la séparation du sujet et de l'objet.

La métaphore qui découle de la division du sujet ne peut prendre place comme symptôme, et l'impasse d'un discours métonymique dans sa contiguïté, ne peut atteindre l'objet de son dire d'autant plus qu'il s'ouvre sur le réel du corps.

« L'entrée dans le langage vient faire barre sur la chair de la jouissance de l'excitation primaire en transformant la chair par un corps marqué par le langage. »¹⁸⁰. C'est ainsi que nous voyons la recherche du heurt avec le corps de la mère, cherchée dans un langage, souvent inaccessible, recherche de la barre de séparation qui transforme la chair en corps marqué par le langage.

3.3.4 Une société maternelle

Depuis le stade du miroir où dans leurs difficultés la mère reste avec sa fille dans un lien imaginaire que ne trouble parfois pas ou peu l'ordre symbolique, tout semble se dire et se dérouler accompagné du déni du père et de sa fonction.

Si les jeunes il y a quelques années évoquaient une figure du père avec parfois colère, regret ou malaise, ceux-ci semblent aujourd'hui ne plus faire partie des discours que ce soit celui des mères ou des jeunes, que ces pères soient présents, ou absents dans la plupart des cas pour les jeunes placées.

Ces pères absents des discours quand nous questionnons à leur sujet, sont souvent qualifiés de géniteurs, dans un mouvement qui les évacue de tout discours renvoyé au réel de leur passage, ces géniteurs perdent leur statut d'interlocuteur.

Ils n'existent que rarement aux yeux des mères par rapport à leurs enfants, ils ne semblent pas creuser une quelconque place d'un manque comme tiers. Leur

¹⁷⁹ Ibid., S Lesourd : à ce sujet, l'impossible de la signification, écrit en note que ce passage s'appuie sur les écrits et échanges avec J.J. Rassial.

¹⁸⁰ Ibid.

absence n'est plus énoncée comme majorant la difficulté dans l'éducation de l'enfant et de l'adolescent.

De même, de manière plus large une sorte d'oubli semble se faire par des glissements, les pères sont de moins en moins convoqués lors des audiences (oubli et adresses manquantes, mais surtout sont très rarement attendus). La place semble libre pour de nouvelles configurations, à l'adolescence « la revalidation du nom du père, l' « opération adolescente » de séparation semble, non en panne, ce qui laisserait augurer une possible « réparation », mais invalidée dans notre société post moderne »¹⁸¹.

Dans cette configuration d'une société post moderne, « la mère, objet souverain-bien de l'enfant ne semble pas être affecté par le Nom du Père comme opérateur qui désignerait le phallus comme objet de son désir. » Pour S. Lesourd, le désir de la mère est dérivé vers des objets autres de consommation, mais surtout nous notons que rien, dans les situations évoquées, ne semblent venir métaphoriser le désir de la mère.

La part du féminin semble créer des liens en évacuant la question du manque « ma fille ne manque de rien avec moi », « ça va mieux, elle ne me manque pas ».

Pour le sujet, « Comme le lien social ne lui propose plus un ordre qui incarne, situe, organise cette limite, il tente de la trouver dans le dernier support marqué de finitude qu'il a à sa disposition ; son corps ».¹⁸² C'est autour de cette limite que se retrouvent mères et filles dans le déni de ce tiers que représente le père.

Il s'agira pour nous de repérer que l'architecture œdipienne, comme socle des opérations langagières (en réservant à la mère le désir du phallus qu'incarne le père, séparant ainsi l'infans des premières représentations de la mère), semble à la fois présente, le nom du père n'est pas forclos, et ignorée comme fonction organisatrice.

La capacité de représentation de cette fonction semble ne pas être pensée sinon déniée. En effet, ce père géniteur qui ne deviendra pas un interlocuteur de la relation mère-fille, n'a rien à dire et il n'y a rien à en entendre.

¹⁸¹ Ibid.

¹⁸² Ibid.

Ce n'est peut-être pas le meurtre du père qui est refoulé comme symbole, mais simplement l'incarnation du symbole du père par un autre, homme.

Quel père ?, et donc quel meurtre ? Semblent venir nous dire mère et fille, qu'y a-t-il à refouler de la relation première mère-enfant de l'interdit qui la marque, s'il n'y a pas eu meurtre mythique de ce père des origines et que ce père réel et actuel qu'on ignore, ne représente plus cet Autre père ? Celui-ci n'a plus accès à cette place de père symbolique castrateur.

Quel objet tiers symbolique va réorganiser l'interdit et les limites de la jouissance ?

Rien ne vient métaphoriser le désir de la mère ; comment peut-elle alors porter dans son regard ou sa parole le désir de son enfant par la métaphore du Nom-Du-Père, qui conduira son enfant à la possibilité d'entrer dans la démarche métaphorique du langage.

Si le langage se transmet, sa blessure se transmet aussi et habite le dire des sujets adolescents en souffrance. Meryem et Nais dont nous avons parlé, parlent devant leurs enfants de leurs difficultés quant aux pères, comme si ceux-ci n'étaient pas là. Elles font émerger dans ce discours leurs blessures narcissiques, et leur toute puissance phallique de mère, héritée d'une position maternelle archaïque. Les enfants détournent alors leur regard dans un semblant d'ignorance trahi par une grimace, et parfois les mains sur les oreilles.

3.3.5 Images fondatrices

De l'image au discours qui supporte le sujet en société, nous nous appuyerons sur les fondements que pose P. Legendre « le Tiers...n'est Tiers que par rapport au sujet de la parole, il est l'agent symbolique qui rend possible dans la représentation le désenchantement du sujet d'avec sa propre image...Le Tiers n'est donc Tiers pour le sujet que s'il est représentable ; le Tiers est image »¹⁸³

L'écho du stade du miroir dans les trajets singuliers du sujet, est là où l'image spécularisée protège le sujet d'une image première liée au réel, le sujet sera « désenclavé de sa propre image » par la spécularisation en une image virtuelle métaphorisée par le désir de l'autre.

Nos sociétés occidentales s'institutionnalisent par un « discours garant de ce qui fait loi pour l'humain », « toute culture possède une métaphore spéculaire qui

¹⁸³ P. Legendre « *Dieu au miroir* » étude sur l'institution des images. Fayard, 1994.

institue le tiers fondateur de la division...Dieu fit l'homme par voie de conséquence le commerce des images » l'homme construit son image en rapport à celle de Dieu constituée par un ensemble vide.

Ce commerce des images se garantit d'un discours, principe des origines de ce qui lie les vivants en société.

P. Legendre décrit ainsi ce principe, c'est-à-dire : cet impossible à atteindre qui ne pourra se dire que par les images « qui nourrissent les religions, les grands corps mythologiques, l'indéfectible poésie, les arts dont nous vivons »¹⁸⁴

Autant l'image semble combler ce manque à savoir de l'origine et de ce qui nous lie, autant elles construisent l'écart entre le dicible et l'irreprésentable.

« La quintessence des procédures symboliques est là en ce noyau institutionnel : métaphoriser l'abîme, infliger au sujet l'écart, instituer la catégorie du vide. »

Notre discours des origines se fonde sur la catégorie des images, conditionnées par leurs capacités à se constituer comme métaphore de l'énigme de la cause.

De même pour le sujet, l'image du miroir sera la « garantie de son être divisé... la supposition de l'instance tierce qui fonde tout rapport avec l'objet, avec l'autre de soi, et qui, dénoue tout rapport duel avec l'objet » « Narcisse sans garant n'a pas accès au miroir. Narcisse est dans une position intenable de générateur divin...Narcisse non divisé de son image ne connaît pas la perte si ce n'est de lui-même, parce que ce même je, n'est pas l'autre je du je m'aime »

« Nous savons maintenant - écrit P. Legendre - que cette mise en place de l'autre de soi au degré le plus élémentaire de la représentation ne se résout pas en une sorte d'expropriation du sujet, mais constitue un mouvement de délégation du sujet vers l'image »

Pour P. Legendre, le temps de la reconnaissance de son image par Narcisse peut être défini, comme le temps de la métaphorisation de la perte qu'entraîne une séparation d'avec soi.

L'autre « absolu », constitue pour P. Legendre l'image du principe de l'altérité comme médiation métaphorique pour le sujet ; « instance imaginaire dans une société », qui sera le socle de la culture.

¹⁸⁴ Ibid.

« Toute histoire de l'image est arrimée comme à son socle structurel au débat autour du regard »...sur les plans subjectifs et culturels « le principe d'altérité en statut de métaphore, d'objets spéculaires »¹⁸⁵.

Le vide subjectif de l'image de soi à soi qu'a ignoré Narcisse crée le discours. Celui-ci sera d'abord « discours mythologique » qui institue l'écart en parlant par avance de chaque sujet et discours propre dont procède l'entrée dans le langage qui repose sur la division d'avec soi.

Ce discours est un miroir indispensable, mouvement spéculaire, « lieu de la mise en scène de la cause », adossé à une cause irreprésentable parce que trop proche : « La chose » dans « l'esquisse de Freud ». Discours qui est dans la difficulté à produire en société une image de soi qui fonde et supporte son discours propre et sa parole.

Les jeunes semblent enserrées dans un dire à la fois impossible et indispensable. Un écho semble se produire avec une société dont les discours tentent d'évacuer la catégorie de l'impossible¹⁸⁶et les limites qui se construisent dans les images fondatrices des liens sociaux. : « Discours de la science, consommation, déni du Nom-Du-Père. »

3.3.6 Image utopique ; non-lieu

Autant le discours en société cherche un nouvel arrimage à ses images et à sa parole, autant les adolescentes en difficultés cherchent le miroir, comme un lieu et espace de parole, qui sépare d'une image de soi, qui porte le réel, pour en constituer une métaphore dans le discours de « qui je suis » et du « je m'aime de Narcisse ». Une métaphore que cherche Alicia qui énonce « ma mère ne voit pas moi » qu'elle pourrait reprendre à son compte par la phrase « je m'aime moi, réfléchi par ma mère ».

Tant d'un point de vue singulier que social, l'image et le discours instituant semblent précaires, et se constituent dans un relativisme, où chacun crée son discours et ses images inaugurales.

¹⁸⁵ Ibid.

¹⁸⁶ S. Lesourd, C Melman, P. Legendre

Aussi, de chaque côté, les possibilités de miroirs vont se multiplier comme si toute image ou parole réflexive pouvait faire miroir fondateur porteur d'un principe, le grand Autre garanti de la division du langage reproduit par chacun à l'infini.

Quand les images fondatrices se multiplient en société, chaque idéologie pourra répondre comme socle d'une identité, chaque parole singulière qui atteste de son existence, pourra devenir exclusive et parfois totalitaire, en tant que nouvelle, et fondatrice de soi.

Les paroles et miroirs rencontrés multiples, non arrimés, et se faisant face, miroir du singulier d'un côté et du collectif de l'autre, chacun renvoyant l'image de l'autre même puisque le tiers semble absent, porte à l'infini donc sans limite la multiplication d'images de soi. Cette image de l'autre est donnée pour recouvrir la question du sujet de manière complète et sans perte.

Le sujet adolescent voit entre ces miroirs opposés (du singulier et de la société) son image se reproduire à l'infini dans une mêmeté¹⁸⁷ qui ne peut identifier le sujet.

Que les adolescents multiplient les essais d'images réflexives qui les identifient semble normal et normé, mais une errance où la cause comme origine non métaphorisée par une image partagée, c'est-à-dire partie de nulle part¹⁸⁸ d'un endroit impossible, rapproche de l'utopie d'une union à la mère que rien ne divise. La parole errante ne peut arrimer une parole sur soi fondée dans ce lieu symbolique comme première castration qui conduit au langage, errance qui rend spontanées et éphémères les identifications de l'adolescent.

L'écho de cette forme d'errance s'entend au quotidien dans des moments de crise et parfois de dépersonnalisation ; « qui je suis moi, pour qu'on me fasse ça », « qui tu es ? Tu es pas mon père ! » ou « je suis dégun ¹⁸⁹ »

Ces deux miroirs opposés qui ne disent rien de la division du sujet, par une image fondatrice symbolique et une image spéculaire, ne font pas limite de soi, des autres, par la métaphore qui introduit à la perte.

Pour P. Legendre « les parents font office de miroir pour l'enfant, au sens où ils représentent dans et par le langage le principe séparateur sur fond de division narcissique... ils agencent le rapport à et prennent le relais de l'image narcissique

¹⁸⁷ Dans « soi comme un autre », P. Ricœur distingue ipséité et mêmeté.

¹⁸⁸ C'est de là que, O. Douville situe l'errance.

¹⁸⁹ « Dégun » : personne.

à travers l'interdit que fonde ce jeu de représentation qui cerne les limites du sujet divisé de soi et des autres. »

Ces deux miroirs en écho, du singulier et du collectif, ne métaphorisent pas ou peu, et répondent à la dernière image en un écho que recevra l'adolescent.

Ces jeunes que l'on trouve influençables pour qui le dernier qui a parlé de manière démagogique a raison et, est à suivre, suivent comme Narcisse l'écho de ces images et paroles qui se réfléchissent, expériences douloureuses d'une écholalie qui ne nomme pas. « Je sais, répète souvent Lydie, c'est toujours la même chose ». La répétition ne tend vers rien si ce n'est la conservation du même. Lydie semble résignée, parfois dépressive, son vécu et ses expériences ne se transforment pas en récit. Les images se succèdent, les unes après les autres de manière métonymique, la dernière fait foi et rien ne vient les lier pour faire sens.

La spécularisation fait limite en renvoyant la complétude impensable, le réel hors du miroir, la division du sujet s'inscrit dans la division du signifiant et du signifié et introduit le langage. Le même, le non spécularisé ne se raconte pas « il n'y a de vécu que raconté, écrit M. Augé, dans son ouvrage « Pourquoi vivons-nous ? »

Lydie ne raconte pas, que dire du vécu quand il n'est pas tenu à distance par le langage et qu'il fait corps et emprise sur le sujet.

Si le miroir singulier, celui du stade du miroir ne porte pas suffisamment la division de l'image première et la nomination, et si le miroir de la société de son côté renvoie une image qu'elle veut sans manque, où tout devient possible, alors les jeunes se trouvent en défaut de subjectivation et dans une impasse langagière où le langage devient inopérant dans sa fonction de séparation de soi et de son image.

La société fonctionne-t-elle en miroir de l'adolescence, comme une société adolescente, au lieu d'être ce lieu de la spécularisation qui accueille la perte dans et par le langage et dans le mythe qui la fonde ?

Les images sont, tour à tour et de manière excessive voulant tout montrer, complètement voilées, dévoilées, surexposées, transparentes, autant de tentatives métonymiques qui ne supportent pas la distance d'avec l'image de soi.

Narcisse en se confondant avec son image, a été chercher plus loin le réel de celle-ci, cet au-delà de l'image qui n'a pas effet de spécularisation, la langue lui répond en écho son dernier mot pour nom, sans pouvoir le séparer de lui-même, sans pouvoir lui donner cette distance pour se voir et s'entendre existant.

L'image est toujours là bien sûr, mais la qualité réflexive du miroir singulier et collectif semble céder à la tentation mortifère d'évacuer la perte et de multiplier les images. Comme Narcisse, les jeunes plongent parfois dans une image impropre à les réfléchir. Ces coups d'épée dans l'eau que rien ne retient, entraînent ce qu'elles

savent comme folle répétition déjà échouée par avance, elles lui donnent semble-t-il un nom qui résume cet épuisement à butter sur rien, n'est-ce pas ce qu'elles disent quand elle répète comme si celle-ci n'avait aucun d'objet ; « la haine... j'ai la haine » ?

3.4. Sur la question d'un transfert possible

3.4.1 Quel transfert ?

Ce que nous adressent les jeunes passe du passage à l'acte, rencontre dans le réel, où « le sujet fondamentalement historicisé se précipite et sort de la scène..., vers le monde où le réel se presse », à l'acting out qui « se joue sur la scène de l'autre, où l'homme comme sujet a à se constituer, à prendre place comme celui qui porte la parole »¹⁹⁰

Deux éléments nous intéresseront particulièrement dans ces acting out fréquents, qui parfois au quotidien semblent prendre place du lieu d'une parole en gestation ; le caractère d'un donné à voir et le caractère de demande, d'une demande d'interprétation.

Autant la rencontre souvent violente avec la mère de l'origine peut s'entendre comme quitter la scène ou s'interprètent les gestes, autant les conflits violents quotidiens peuvent s'entendre comme monstration de ce qui est ignoré, et pourtant présent dans les failles de la spécularisation, soit le reste.

« L'acting out, c'est essentiellement la monstration, le montrage, voilé sans doute mais non pas voilé en soi...l'essentiel de ce qui est montré, c'est ce reste, sa chute, ce qui tombe dans l'affaire »¹⁹¹

Ce reste qui n'est pas tombé de l'image du miroir est toujours là en fond, il se joue entre le sujet barré et l'Autre

¹⁹⁰ J.J Lacan, (1962-63), Séminaire X, « *L'angoisse* » seuil 1994.

¹⁹¹ Ibid.

« Entre le sujet \$, ici autrifié si je puis dire dans sa structure de fiction, et l'Autre, \mathcal{A} non authentifiable, jamais complètement authentifiable, ce qui surgit c'est ce reste a, c'est la livre de chair »¹⁹²

La recherche de cet Autre contre le corps de la mère, peut-elle s'entendre comme la livre de chair d'une demande impensable entre le sujet, et celle qui incarne le grand Autre ?

J. Lacan précise le caractère d'appel à l'interprétation de l'acting out, à l'inverse du symptôme qui se suffit à lui-même et « n'est pas un appel à l'Autre, n'est pas ce qui montre à l'Autre, le symptôme dans sa nature est jouissance... »¹⁹³

Montrer à l'Autre, n'est-ce pas montrer ce lieu trésor des signifiants qu'incarne souvent la mère qui nomme devant le miroir ? L'opération logique qui n'appartient pas au déroulement du temps, et fondatrice du sujet, est à retenter lorsqu'elle n'a pas porté ses fruits.

Tenter ailleurs, ce que le passage à l'acte avec la mère n'a pas résolu, et peut-être ce passage à l'acte, obligatoirement raté dans sa destination, veut-il montrer l'invisible à un Autre dont la figure incarnée est absente.

L'acting out est-il voué à l'échec et à la répétition ?

Que cherchent ces jeunes sur la scène d'une institution d'accueil ?

-« on sait que vous êtes là – disait l'une d'entre elles – on crise, on se lâche, on sait que vous nous arrêterez et surtout après, on peut parler ». Il semble qu'il faille pour le sujet adolescent, heurter par sa voix et insultes, et par son corps dans la violence, le sentiment du réel collé à la réalité psychique du quotidien afin de pouvoir seulement en parler, comme si son existence propre de sujet, n'allait pas de soi diluée dans l'insuffisance de représentation.

« A la différence du symptôme, l'acting out, lui c'est l'amorce du transfert, c'est le transfert sauvage. Il n'y a pas besoin d'analyse, vous vous en doutez pour qu'il y ait transfert. Mais le transfert sans l'analyse, c'est l'acting out, l'acting out sans analyse c'est le transfert ».

Quelques lignes plus loin, J. Lacan pose la question de savoir « comment en agir avec l'acting out ? »

La question de l'agir liée aux déplacements du transfert est toujours présente quant au transfert capable de remémoration, au moins partielle, héritée de l'hypnose, le

¹⁹² Ibid.

¹⁹³ Ibid.

transfert est un mouvement. S. Freud détermine un second groupe pour lequel « nous sommes en droit de dire que l'analysé ne se remémore rien de ce qui est oublié, refoulé mais qu'il agit »¹⁹⁴

Il agit en répétant ce qui va pouvoir représenter l'oubli. Pour S. Freud, alors la contrainte de répétition, l'impulsion à la remémoration et le transfert « excessivement fort » qui nécessite le refoulement « cède aussitôt la place à l'agir »¹⁹⁵

Dans « remarque sur l'amour de transfert » S. Freud avance à nouveau la question de l'agir, la malade (amoureuse du médecin) aurait atteint ce vers quoi tendent tous les malades dans l'analyse : agir quelque chose, répéter dans la vie ce qu'elle doit seulement remémorer, reproduire en tant que matériel psychique et maintenir dans le domaine psychique »¹⁹⁶.

Pour S. Freud il s'agit là de mettre « un terme à la possibilité d'être influencé par le traitement psychanalytique ». Le transfert est ici conçu comme une démarche défensive par rapport à l'intrusion du dévoilement qu'opère la psychanalyse.

Pour les jeunes que nous recevons, dans le cadre d'un lieu d'accueil qui se présente comme un lieu où s'exerce la parole, puis dans leur famille et dans le quotidien, le transfert bien sûr a lieu, mais note S. Freud ; « le transfert érotique n'a pas une action aussi inhibante dans les établissements car là comme dans la vie, il est enjolivé au lieu d'être mis à découvert »¹⁹⁷

Le sujet reproduit un matériel psychique qu'il protège et dont il empêche volontairement la mise à découvert.

Une ambivalence du sujet peut certes produire par la monstration et l'action envers l'autre qui cache l'Autre grand autre, mais voiler en même temps le regard sur ce qui est produit.

L'acting out comme étape d'un « transfert sauvage », produit un acte à voir mais voile ce qui doit rester voilé, le reste de cette production du sujet. Ce reste, la chute

¹⁹⁴ S. Freud, « Remémoration, répétition et perlaboration », in Œuvres complètes, Tome XII, P.U.F. 2005.

¹⁹⁵ S. Freud, « Remarques sur l'amour de transfert », in Œuvres complètes, Tome XII, P.U.F. 2005.

¹⁹⁶ Ibid.

¹⁹⁷ S. Freud, « Sur la dynamique du transfert », in Œuvres complètes, Tome XI, P.U.F. 2005.

de l'opération de la division du sujet, est le réel, image morcelée d'avant l'image (i' a) du miroir « image réelle » qui ne peut se risquer à la vue. Les jeunes nous montre ce qui reste à voiler.

Une jeune nous dira plus tard une fois devenue jeune adulte « il faut montrer un côté de sa personne, un retour ça peut détruire...Le but est de faire ré-agir l'autre et il va nous ouvrir des portes... On a besoin de quelqu'un de proche d'un vécu à cacher ! ». Ainsi appuyait elle son ancien refus de consulter et illustrait cette phrase de R. GARI « je dois cacher de toutes mes forces ce rien que l'on ne saurait voir », et pour cela cette jeune demande la proximité d'une personne à qui cacher.

Il faut cacher de toutes ses forces à cet adulte sollicité au quotidien, qui a vu sur le vécu et dont le regard doit rester voilé sur ce reste de soi, qui ne peut se garantir de rien.

Il s'agit de voiler là où la spécularisation est insuffisante, ce manque du manque et manque de l'existence qui parfois crève les yeux, quand celui-ci ne trouve aucun lieu pour se loger et pour se dire.

Le réel du vécu, comme sentiment du réel de soi quand il vient remplacer l'idéal de soi ne peut se dire, les jeunes ne peuvent alors que montrer qu'il y a à cacher une souffrance indicible sur laquelle on ne peut que se heurter.

La défaillance de l'opération du miroir et la ténacité toujours présente de l'image (ia) que J. Lacan qualifie d'image réelle, reste à l'œuvre à l'adolescence et creuse le sentiment de soi : « avant le stade du miroir, ce qui serait (ia) est dans le désordre des a dont il n'est pas encore question de les avoir ou pas... Ce n'est pas du monde extérieur qu'on manque, comme on l'exprime improprement, c'est de soi-même »¹⁹⁸

J. Lacan définit ainsi l'auto-érotisme, l'effet de dépersonnalisation par défaut de spécularisation est proche.

3.4.2 Les déplacements du transfert

Le transfert est un déplacement, déplacement pour la personne concernée par « l'aveu de toute motion de souhait prohibée » qui produit des situations « à peine négociables »¹⁹⁹ nous dit S. Freud dans « la dynamique du transfert »

¹⁹⁸ J. Lacan, *Séminaire X*, « L'angoisse » seuil 1994

¹⁹⁹ S. Freud, « *Sur la dynamique du transfert* », in *Œuvres complètes*, Tome XI, P.U.F. 2005.

Déplacements et substitutions sont à l'œuvre, c'est pourtant ce mouvement qui fait difficulté chez les jeunes que nous recevons, cette capacité du mouvement de la métaphore à substituer une image à l'autre en enregistrant la perte, et en entrant dans le langage qui porte en lui le symbolique.

Le transfert est une question d'amour, dans son séminaire sur le transfert, J. Lacan s'appuie sur le banquet où chacun déploie un argumentaire sur l'amour.

Dans cette scène du banquet chez Agathon, Alcibiade, notons-le, ivre, fait irruption et se déclare auprès de Socrate.

Ce dernier révèle le déplacement de son désir d'Agathon sur sa personne, dont il s'agit de recevoir un savoir que Socrate sait ne pas détenir.

Ce déplacement se fait par substitution de l'éraстès, l'amant, celui qui désire, qui manque et ne sait pas ce qui lui manque, à l'éroménos qui ne sait pas ce qu'il a de caché comme objet aimé, « les choses de l'enfant aimées ».

Socrate met à jour et dévoile ce déplacement qui le met en position d'éraстès en lieu et place d'Agathon.

L'éroménos l'aimé et ses objets cachés qui motivent l'amour, tel le savoir de Socrate pour Alcibiade et nous pourrions dire la mère chez les jeunes dont nous parlons, ne subira que très difficilement ce déplacement vers un autre objet qui sera celui du manque et du désir.

Les relations des jeunes semblent s'attacher de manière directe à cette mère imaginaire, interlocuteur d'une rencontre narcissique impossible. La métaphore, le déplacement et les substitutions restent une difficulté à pouvoir entrer en relation par le transfert. Ce mouvement semble fragile, jusque dans ce que nous avons appelé la blessure du langage, qui accède avec difficulté à un discours métaphorique. Les images premières ne cèdent pas à la substitution métaphorique par d'autres images.

Mais aussi, il est question de place, céder cette place imaginaire de l'être aimé pour le manque de celui qui désire ne peut se concevoir sans accès à la métaphore, sinon il s'agit de rompre avec soi-même dans un mouvement métonymique où se perd l'origine de l'éroménos.

J. Lacan parle du mythe de cette « réalité qui ne se manifeste et se répète dans le réel (celui des Dieux pour Socrate)... vers la formule, la métaphore la substitution de l'éraстès à l'éroménos. C'est cette métaphore qui engendre la signification de l'amour, quand c'est vous qui étiez d'abord l'éroménos, l'objet aimé et que soudain

vous devenez l'érastès, celui qui désire ».²⁰⁰ De l'enfance à l'adolescence, de l'objet aimé à celui qui désire le sujet se fait par ces déplacements.

La dynamique du transfert, ce mouvement qui permet le dévoilement de la vie libidinale et amoureuse, en se déplaçant de l'idée de complétude, idée de ce que l'on trouve dans l'amour, l'agalma, vers le désir et le manque, est essentiel pour les jeunes dont nous parlons.

C'est l'exercice du déplacement qui devient le but du transfert, en tant que celui-ci permet un déplacement vers des objets d'amour autres que la satisfaction de l'Autre le plus souvent incarné par la mère.

« Celui dont le besoin d'amour n'est pas satisfait sans reste par la réalité est donc dans l'obligation de se retourner, avec des représentations d'attente libidinales vers toute personne nouvelle qui entre en scène, il est tout à fait vraisemblable que les deux portions de sa libido, celle qui est capable de conscience comme celle qui est inconsciente, participe à cette attitude »²⁰¹.

Bien sûr le sans reste écrit par S. Freud parle d'une insatisfaction « incomplétée par la réalité ». Mais pouvons-nous interroger ce reste, cet impossible reste de la division du sujet, le transfert n'est-il pas la négociation avec l'analyste de ce reste que ce dernier « sera » en fin de cure ?

L'amour ne convient pas du reste, l'amant, l'érastès en convient, l'abandonne au manque qui préside au langage.

L'adolescent dont le sentiment par la défaillance de la specularisation est d'être en reste du regard désirant maternel, se heurte à la difficulté d'accéder au transfert par la métaphore comme déplacement impossible de ce reste qu'il porte.

Ce reste échappé de soi-même, alors que reste-t-il de soi ?

Les « je suis dégun ! » ou « je ne suis qu'une merde » ou « je ne suis rien pour elle ... elle m'a laissée tomber comme une merde ! » que nous entendons souvent, témoignent de la souffrance des jeunes, mais aussi de la position du sujet adolescent qui ne peut se lâcher accroché à un moi-idéal, tout imaginaire entretenu dans la confusion avec le langage du corps de la mère.

²⁰⁰J. Lacan, Séminaire VIII, « Le transfert », Seuil 2001.

²⁰¹ S. Freud, « Sur la dynamique du transfert », in Œuvres complètes, Tome XI, P.U.F. 2005.

Ces déplacements ont parfois lieu vers une possibilité du transfert :

« Je vous hais du plus profond de mon être ! » me confiait une jeune cramponnée à sa chaise. « - Nous ferons avec », lui répondis-je. Elle venait aussitôt me parler de cette haine envers ses parents qui serrait sa gorge quand elle criait.

De même, après des années où elle me qualifiait d'abandonnant, cette autre jeune me dit un jour « j'aurai aimé que vous soyez mon père ». Je ne l'étais plus dès ce moment où un changement radical de position, marquait ses relations aux adultes et découvrait un discours sur son père et sur des attentes irréparables.

3.4.3 La demande

Une demande se profile derrière le transfert et le transfert supporte cette demande inconnue et première ; celle de parler. Si l'adolescent vient avec l'intention de parler chez un psychologue, la difficulté se présente autrement sur le lieu de placement.

D'abord, le déplacement effectué par le placement judiciaire apparaît souvent comme une solution aux conflits familiaux, et semble combler cet espace que la parole n'aurait plus à occuper. La première demande qui s'oublie, tant les situations mènent à analyser parfois trop rapidement dans l'idée d'un diagnostic, est souvent la demande d'une reconnaissance de l'acte de parler qui constitue le sujet.

Ainsi, les raisons du cri, souvent inconnues, c'est le cri comme entrée dans le langage qui demande à être entendu par l'adulte souvent désigné par l'adolescent ; « ce que j'entends n'en reste pas moins un discours fut-il si peu discursif qu'une interjection » écrit J. Lacan dans la direction de la Cure. « Car une interjection²⁰² est de l'ordre du langage et non du cri expressif »²⁰³

A l'absence de réponse du psychanalyste, J. Lacan reprend « ses paroles, il ne les demande pas... il me demande..., du fait qu'il parle ». C'est d'une demande d'amour non satisfaite que S. Freud origine le processus de transfert, pour J. Lacan la demande s'origine dans le fait de parler.

« Il me demande..., du fait qu'il parle » relève d'une double implication en mathématiques. Du fait d'être parlant, il me demande - demande que J. Lacan

²⁰² Interjection ; action d'intercaler, en terme juridique, action d'introduire un appel. CNRTL.

²⁰³ J Lacan, « La direction de la cure », in « *Ecrit II* », Edition du Seuil 1966-99.

relève comme intransitive, soit : il demande. Mais aussi il me demande implique la position du fait de parler, demander c'est être parlant, puis demander, c'est demander – « de fait » - d'être parlant.

Il nous semble que c'est la première translation et déplacement du transfert pour les jeunes au langage blessé. La demande qui se supporte du transfert nous semble constituer une première demande d'être parlant. Dans l'interrogation, l'état de crise, la fuite qui interroge, l'acting out qui montre, la demande se cherche comme une demande de reconnaissance d'un statut parlant qui génère un début de discours.

3.4.4 L'acte du transfert

Le transfert est un acte de langage, en même temps que nous le voyons ici comme agir une demande qui mène au langage. Un acte qui cherche le reflet de soi dans les objets d'amour parentaux et particulièrement la mère, un reflet dont le désir ordonne le langage et protège de l'image réelle en masquant le reste de la division du sujet.

Aussi la quête de ces objets d'amour primordiaux dans le but de les métaphoriser, se fait d'une manière que l'on qualifie souvent de massive.

L'objet choisi du transfert devient l'objet d'amour dans un transfert réel.

La défaillance de l'autre symbolique entraîne la confirmation de l'imaginaire quant aux parents. La démesure alors s'installe dans la relation à la personne objet du transfert, et dans la recherche de ce que détient la personne supposée savoir sur la cause du désir, et de son désir propre l'agalma, objets précieux internes au regard et désir de la mère. Ce « donner ce qu'on n'a pas » qui caractérise la relation amoureuse est alors entendu par la précarité de l'ordre symbolique trop tôt comme une place vide²⁰⁴ et l'expression d'un refus, voire d'un rejet par la personne aimée qui garde son bien le plus précieux et n'adresse rien en réponse à la demande d'amour. Le manque ne peut prendre place, et la garantie de l'adulte sujet supposé savoir ne peut se déplacer si elle ne constitue pas le socle de cette relation.

Les champs de l'imaginaire et du symbolique se confondent et font place à un espace réel, par un écrasement qui rappelle la position d'un transfert « engagé par le psychotique qui n'est pas fondé sur une métaphore, c'est-à-dire que le psychotique aime réellement (comme l'indique les fréquentes issues

²⁰⁴ M. Benhaim, « *L'a-illusion. Il était perdu mais ne le savait pas...* » Article.

érotomaniaques) ... ainsi il peut également haïr réellement d'où les non moins fréquents moments intrusifs et persécutifs. »²⁰⁵

Les violences envers la mère et les personnes prenant soin, sont à la fois recherche et échec de la métaphore, substitution de l'éroménon, l'être aimé, à l'érastès désirant, mais aussi, recherche et échec d'une parole métaphorique qui se constitue du voilage du réel par le désir premier de la mère qui nomme.

Les violences envers la mère, outre la tentative de gérer la distance afin de ne pas être absorbée, tentent le déplacement du transfert dans une rencontre impossible, de l'angoisse vers le point où s'origine celle-ci.

3.4.5 Montrer dans le transfert

Avant que la parole ne prenne place, la demande de transfert s'appuie sur l'acte de montrer « Alcibiade montre la présence de l'amour mais ne la montre qu'en tant que Socrate »²⁰⁶

Ce qu'il y a à montrer est caché dans l'autre comme le sont les trésors dans les silènes, « montrer la présence » d'abord comme un lieu d'amour à travers cet autre dans la mère.

Montrer la présence de Socrate, c'est pouvoir désigner, le lieu de ce qui représente le savoir de Socrate que veut atteindre Alcibiade, savoir que Socrate sait ne pas avoir.

Montrer la présence de la mère, c'est désigner ce lieu et regard qui sait qui est sa fille par son désir, qui fait le sujet du langage. Un savoir illusoire et savoir nécessaire de ce que la mère a en tête pour sa fille.

Ce n'est que plus tard que cette garantie d'un supposé savoir cèdera dans la révélation d'un Autre, espace vide qui ne peut garantir ce qu'il n'a pas.

²⁰⁵ J.J. Tyszler. Dans Chemama R. et Vandermerch B., « *Dictionnaire de la psychanalyse* », Larousse 2009

²⁰⁶ J Lacan, Séminaire VIII, « *Le transfert* », Seuil 2001.

Ici pour ces jeunes, il semble que l'adulte supposé savoir, ne veut rien savoir du désir de l'enfant en ne risquant pas son désir propre. L'illusion du transfert avec le leurre qu'elle implique, ne trouve place qu'avec difficulté en forçant la personne aimée.

Le transfert comme moment, celui de l'illusion, voile la destination de l'amour pour mieux dévoiler l'objet de celui-ci.

A travers la mère actuelle c'est bien la mère première, Autre, imaginaire, à qui s'adresse la demande, demande d'amour et d'être reconnue comme parlant. Le transfert remémore et se défend à la fois du dévoilement de l'analyse comme le disait S. Freud. Dans les cas évoqués, s'agit-il de créer des conditions d'un temps logique, celui de « l'illusion manquante, temps escamoté » que désigne M. Benhaim par et pour l'accessibilité au temps du transfert.

Si la réparation est impossible dans son historicité, la restauration d'une position qui autorise la parole semble capter toutes les énergies du sujet adolescent.

Mathilde force à maintes reprises la porte de son habitation et la décision de sa mère pour la reprendre chez elle.

Yamina s'impose et s'installe chez sa mère, Alicia tambourine à sa porte en menaçant, Shéhérazade veut entrer chez elle de force et m'appelle pour que je dise à la Police qui elle est ; « Qui je suis pour qu'on me laisse dehors comme une merde ? ».

Paradoxalement aucune de ces jeunes ne veut rentrer chez elle pour y vivre à nouveau. Il y a quelque chose à aller chercher pour vivre ailleurs.

Chercher cet au-delà de la mère qui autorise à se reconnaître dans son désir, chercher sa représentation, incarnation d'un grand Autre qui garantit sa parole et plus tard un discours sur soi.

4. Cliniques du regard

Si la question du transfert pour ces jeunes reste le point d'un difficile déplacement, on peut se demander quelle place leur est réservée comme sujet.

Objets d'amour en partie déçus et rejetés après avoir été illusoire partie de l'adulte, ou démesurément investis dans une problématique narcissique des parents, où l'enfant qui accède à la parole répond à une demande de réparation des parents.

La représentation de la cause du désir impossible se résout dans un objet réel, tel l'enfant pour la mère psychotique. L'enfant qui échappe alors aux limites du cadre de la vue et du désir, risque une représentation de lui-même en une image réelle.

La place de cet objet qui échappe comme cause du désir, là où l'analysant abandonne en fin de cure l'analyste comme reste de l'opération de subjectivation par l'analyse, n'est-elle pas d'emblée la place de ces jeunes comme objet chu du transfert des parents ?

Cette mère qui a de très nombreux enfants m'expliquait devant sa fille ; «- je fais un enfant, il est d'abord devant (elle montre devant elle), il grandit, deux ou trois ans après j'en fais un autre, celui de devant passe derrière (elle montre derrière elle) et le nouveau devant, quand il grandit j'en fais un autre, celui qui est devant passe derrière et voilà... »

Seul sera investi en totalité l'infans qui est devant, les autres « s'élèvent seuls ». Les enfants derrière quittent le regard et peut-être en même temps le désir de leur mère. Celle-ci se voit d'une éternelle jeunesse et nous explique être toujours séduisante pour son âge, et avoir transmis sa beauté à sa fille. Etre une autre que représentation de la beauté de sa mère, sous son regard, reste difficile pour sa fille, qui sera enceinte prématurément pendant son année scolaire de terminale.

Les désinvestissements de l'enfant sont à la mesure des investissements.

C'est à dire sans limite « - je l'appelais fleur des champs -dit cette mère - de sa fille, et maintenant je l'appelle, cancer du sang ».

La position de mère, pour la mère, confine parfois à l'insupportable de choix d'objets impossibles, et cette position est relayée par les perturbations de l'enfant qui rendent plus difficiles encore l'exercice de la parentalité.

C'est la position de l'enfant que nous interrogeons ici.

Celui-ci comme tout enfant ne lâchera pas si facilement la position de l'enfant, mais aussi la structure des relations familiales le place pour les parents dans un rôle d'objet inconscient, qui ne permet pas toujours un déroulement heureux des étapes de la subjectivation.

4.1. Un regard clinique

4.1.1 Le regard en arrière

Les failles de la specularisation, qui laissent entrevoir le sentiment du réel dans une image première qui n'a pas suffisamment cédé à une image virtuelle dans le champ du symbolique, porte atteinte à la construction d'un idéal du moi.

Ainsi pour les jeunes, l'emprise de cette image première ne leur permet que difficilement de saisir les coordonnées de soi en relation aux autres.

Le réel de l'image du corps, image souvent entretenue en lien avec leur mère, cette souffrance d'en deçà du langage de la relation à une mère imaginaire, ce sentiment de reste qui risque pour l'adolescente la dépersonnalisation souvent proche, barre le passage à la création du sens d'un devenir par la métaphore que produit le langage.

L'exposition à ce sentiment du réel rend le sentiment d'être sujet précaire, et laisse apparaître l'indicible de la souffrance d'être sans pouvoir vraiment exister.

Dans leurs actes, les jeunes semblent subir l'attraction du réel dans la recherche d'une confrontation qui ne peut être élaborée par le langage.

Seul répond le corps réel dans le heurt avec les personnes aimées, rencontres impossibles en soi (au sens où la rencontre totale et imaginaire est impossible), et rencontre de l'impossible (que représente le réel).

Le réel reste malgré tout à travers les personnes aimées ce lieu mythique où veulent se rendre avec insistance ces jeunes. Ce réel irréprésentable côtoie le sentiment de mort du sujet.

Il génère souffrance et fascination et comme la descente antique aux enfers d'Orphée qui se retourne sur l'être aimé ; « Là, dans la peur de la perdre et le désir fou de la voir, l'amant tourna les yeux : sur le champ elle fut tirée en arrière. »²⁰⁷

La peur de la perdre et désir de la voir, n'est-ce pas la position de ce moment d'adolescence qui dans la plus grande difficulté se sépare de cet amour impossible d'avec sa mère ?

Y a-t-il quelqu'un à aller chercher dans ces lieux réels qui côtoient la mort, quelle mère aimée, pour en repartir, sans voir, protégé par le regard de l'Autre ?

Périlleux aller-retour dont l'enjeu est de trouver ses propres frontières de sujet vivant, ses origines, y aller pour mieux se détacher et barrer l'accès à un retour possible. En se retournant sur cette mère imaginaire l'adolescent la perd pour une autre mère, symbolique.

Redy parle souvent de la mort, nous souhaite de crever nous et nos enfants, dit parfois discrètement sans adresse identifiable « - J'ai envie de mourir », elle vit comme une somnambule qui promène une forme de mélancolie. Elle ne semble s'éveiller qu'au moment du regard d'un garçon qu'elle rencontre.

Redy sort et se met en danger. Elle a vécu des moments de grandes violences dans son enfance à la suite d'une mère errante et toxicomane. La peur de la mort ne semble pas la quitter.

Lors d'une cérémonie dans un cimetière, elle cache ses yeux des tombes qui l'entourent comme si celles-ci pouvaient échanger un regard. Elle dit ainsi se protéger de la mort en protégeant son regard des tombes. Redy garde souvent des gestes infantiles.

Sa mère a souvent côtoyé la mort et elle semble pour Redy, une mère pourtant en vie et lointaine, et mère morte dont parle A. Green.²⁰⁸ Jusqu'où faudrait-il aller voir pour Redy, pour retrouver le regard de sa mère, jusqu'à quel lieu infernal, où elle se risque en sortant la nuit. Les actes extrêmes de sa mère ramènent à un réel qui côtoie la mort. L'enfant veut voir le réel de l'enfer de la mère pour la ramener à soi. La regarder en ces lieux n'est-ce pas sombrer avec elle dans la mélancolie, dans un deuil impossible et une identification à l'objet déjà mort, la mère déjà morte ?

²⁰⁷ Ovide, « Orphée et Eurydice », dans « *les métamorphoses* », Traduction Danièle Robert, 2001.

²⁰⁸ Opus cit. p83 ;

4.1.2 Un bain de langage

Si l'accès au langage est difficile devant la prégnance des premières images du règne de l'imaginaire et la difficulté d'un discours métonymique qui peine à dire le vécu en octroyant du sens, le langage à l'inverse est capable de construire des images métaphoriques comme interprétation et traduction du monde en faisant advenir un sujet divisé.

L'accompagnement par un bain de langage²⁰⁹ comme capacité à interpréter le monde, pour que puisse apparaître la demande du sujet en formation, produit une image nouvelle de sa relation à l'environnement ; traduire, décrire, donner une forme parlée aux tensions, aux émotions à la souffrance, va construire entre réel et imaginaire un regard sur l'adolescente, un regard porteur d'une image incomplète alors possible. Image incomplète quant aux réponses aux questions « qui suis-je ? » et « qu'est-ce que je veux ? »

Entendre parler de soi par des reformulations, des interprétations, des actes et des discours enracent dans le langage les limites du sujet en y incluant la perte « -vous me connaissez, mais vous ne me connaissez pas » entend-t-on souvent, les limites sont là et signent la perte d'une connaissance complète et d'un savoir sur le désir du sujet. Si le contenu de ce qui est dit de la jeune n'est pas sans importance, le déplacement qui s'opère est essentiel.

La capacité à métaphoriser et à perdre détache de la souffrance face au réel et permet de passer de l'aliénation à une mère imaginaire, à l'aliénation au langage, lieu où se compose un discours singulier.

- soit : laisse-moi te dire qui tu es, puisque je ne le sais pas, c'est là que tu trouveras.

Le temps de voir est le temps du sophisme, de l'hypothèse fausse, temps logique indispensable au temps de comprendre.

Aussi nous faut-il voir le sujet qui regarde ses voisins qui ne peuvent se voir eux-mêmes, se sait vu et construit alors ses hypothèses quant à lui.

Parler de lui à un adolescent, c'est avant tout le voir là où il ne se voit pas, « voir son propre visage demande l'artifice d'un miroir ou le regard d'un autre »²¹⁰.

²⁰⁹ Expression employée par J. Lacan dans la relation d'objet, et par F. Dolto.

²¹⁰ S. ALI « *Corps réel, Corps imaginaire* », Dunod, Paris, 2007.

4.1.3 Identification spéculaire

Quand pour les adolescents en difficultés, les failles de l'identification spéculaire se forment sur fond de précarité ou carence de l'investissement libidinal, ce moment initial qui anticipe l'unité et la formation de l'idéal du moi à partir du corps morcelé, tient de ce que J. Lacan appelle, une image réelle qui n'a pas pris la propriété de l'image spéculaire soit : la perte et le leurre d'une représentation qui ne peut intégrer le réel.

Image et réel ne peuvent correspondre. L'image du moi et le réel, celui de la détresse du nourrisson sont à jamais disjoints, disjonction qui crée un espace qui accueille le manque à être.

De ce « drame » qu'écrit J. Lacan dans le stade du miroir, naît la jalousie et l'agressivité

Le double est une menace d'intrusion, les relations mère-fille que nous avons citées oscillent entre rapprochement et rejet.

Il s'agira pourtant dans un premier temps d'une position d'accompagnement qui fait écran à ce qui ne peut être vu, l'espace de l'image $i(a)$ comme image réelle dans le schéma scopique.

Cette image est faite de l'insupportable que « non seulement l'objet de cette image recèle mais également les signifiants qui nous ont d'abord identifiés dans l'autre, c'est-à-dire « I ». »²¹¹

Un temps spéculaire sous le regard de l'accompagnant, que l'on peut qualifier de maternant sera d'abord contenant de l'angoisse et anticipant d'un moi unifié.

Ce temps du regard est celui de l'investissement éducatif de l'adulte qui opère en référence au temps de l'investissement libidinal de la mère.

Il ne remplace pas l'investissement maternel, l'historicité et la précarité du regard ne se répare pas, mais concourt au voilement du réel par la dimension désirante qui aveugle, face à l'irreprésentable qu'est la cause du désir de l'image première.

L'enjeu est ici la perte première à réaliser, celle de la maîtrise de son image dans le miroir celle qui entraîne la nomination, qui conduit en séparant l'image de l'infans de celle de la mère, à la division du sujet. Ce regard adulte reconnaît alors dans le langage la perte, qui s'opère dans cette image incomplète et qui témoigne du manque.

²¹¹ S. Thibierge, « l'identification spéculaire », article en ligne sur le site A.L.I., oct.1999.

Le sentiment du réel sa proximité écho du corps comme partie de la mère est à voiler pour entrer dans une vie où l'obturation de l'image première par le désir permet d'exister à l'adolescence par le langage.

C'est la capacité de la métaphore du langage, c'est-à-dire des déplacements d'images et de sens qui permettront d'élaborer des changements d'investissement de l'adolescence.

4.1.4 Un regard indirect

L'identification se construit par des images incomplètes, d'abord doubles puis organisées par l'entrée en jeu d'un tiers.

En écho au transfert, la spécularité cache en son sein l'objet de diverses identifications à travers les personnes multiples à qui elles sont destinées : la recherche d'une image de soi-même du mouvement narcissique. Dans ce jeu de miroirs, les pertes et les décalages structurels de l'image permettent de ne pas voir le réel et les failles narcissiques qui y mènent.

Aussi le regard de l'adulte qui accompagne l'adolescente doit-il être indirect, c'est-à-dire seulement réfléchi, sans mettre à nu les failles narcissiques sous prétextes éducatifs.

Les difficultés de passage de l'enfance à l'âge adulte relèvent de ces failles et les révèlent dans un moment où l'adolescente dans son conflit familial, n'est plus sûre de son existence.

Aussi l'adulte doit-il être parfois suffisamment distant et « nul » comme présence aveugle, pour ne pas trop voir.

Faire preuve d'un regard indirect pourra être aussi, parler de manière indirecte, c'est-à-dire par métaphore ou à partir d'une situation comparable, tendre un miroir qui peut se refuser, attendre l'énoncé que l'on s'abstiendra d'extraire.

A. Ainchorn écrivait, devant « le jeune carencé qui simule souvent... Nous devons considérer comme une donnée objective et compréhensible le fait qu'il ne se montre pas tel qu'il est réellement.²¹²

Dans le contexte de notre recherche, nous pourrions interroger la portée de l'expression « tel qu'il est réellement », c'est bien ce qui est à voiler, un point de

²¹² A. Ainchorn, « *jeunes en souffrances* », champ social édition 2005

souffrance à recouvrir, une part de ce qu'est réellement l'adolescent, pour que les mots le logent à l'endroit de ce « manque à être » qu'a identifié J. Lacan.

L'adulte comme miroir A renvoie l'image i(a) à l'image virtuelle par la représentation momentanée qu'il assume du grand Autre.

4.1.5 Nommer

Le regard du stade du miroir et le regard de l'adulte envers l'adolescent s'accompagnent du fait de nommer.

Il ne s'agit pas de s'attribuer cette fonction singulière et parentale de l'acte de nommer, mais de nommer de manière réflexive ce qui concerne l'adolescente et les éléments du vécu quotidien ; être nommé c'est être celui qui répond à l'appel, et à ce titre, appelé à faire partie ou destinataire de la demande.

De manière générale, nommer c'est choisir le vocable qui désigne.

Vocable au sens étymologique de *vocare* ; appeler l'enfant, et appeler les choses par un vocable appelle l'interprétation.

Les éléments quotidiens de la vie amoureuse, de la souffrance, de la douleur du corps, du plaisir, de la jouissance, du regret, du deuil...de la perte appellent dans l'acte de nommer, et une fois nommés, la réflexion et l'interprétation. Le mot qui vient appeler en nommant le vécu, ancre la démarche du langage comme un acte de pouvoir, un possible singulier inaliénable, celui de se dire et de se nommer à son tour, pouvoir qui s'appuie paradoxalement sur la perte. Généralement, les adolescents ne supportent pas d'entendre qualifier les choses ou les sentiments du vécu à leur place.

Les adolescents en grande difficulté sont souvent parlés par les parents et les familles, par les institutions, les juges, les travailleurs sociaux, les médecins, adultes qui les représentent. Aussi pouvoir se dire sera confirmer sa nomination pour pouvoir en déplacer des éléments, voire en contester les signifiants qui y sont liés. Ainsi Amal s'attribue d'autres signifiants dans un discours sur elle qu'elle renouvelle.

La confrontation au réel, cette attirance vers le lieu de l'Autre que la mère incarne le plus souvent, c'est « ces inquiétantes étrangetés de soi-même » rencontrées dans un miroir au quotidien qui font part de la proximité d'un réel insupportable et indicible.

Parler la réalité quotidienne dans les approches souffrantes de ces lieux permet de fantasmer, d'interpréter, de faire de l'humour ... de mettre à distance et de suturer les failles du morcellement de soi réactualisées dans les relations filiales.

4.2. Perdre à l'adolescence

Le trajet qui mène de la mère imaginaire à la mère symbolique n'a pas suffisamment effectué le déplacement attendu.

L'image de cette première mère est présente et recouvre souvent tout en écartant le champ du symbolique. Cette mère nous est dite comme La Mère idéale, imaginaire, porteuse encore et toujours de l'enfant qu'elle a mis au monde.

Son désir reste intraduisible, ou totalement présent, ou totalement absent des vicissitudes de l'histoire des parents, puis tout aussi intraduisible envers l'enfant. Intraduisible qui semble confirmer la transmission de ces extrêmes entre générations.

La difficulté d'un discours métaphorique qui supporte l'incomplétude et le manque reflète en écho, ces positions extrêmes par le recours à une parole métonymique qui tend à la démesure par sa position à côté de l'objet qu'elle ne peut atteindre.

Souvent l'amour réciproque n'est pas absent, mais les images ont la vie dure, l'enfant et sa mère ne veulent rien perdre de ce qu'ils étaient l'un pour l'autre. Dans ce premier temps de vie, ou détresse vitale ou toute puissance imaginaire se rencontrent ; « L'enfant n'est pas seul... c'est autour de ce point que s'articulera toute la dialectique du progrès de la relation mère-enfant...c'est dans la relation à la mère que l'enfant éprouve le phallus comme étant le centre du désir de celle-ci... L'enfant se présente à la mère comme lui offrant le phallus en lui-même à des degrés et des positions diverses²¹³...à quel moment quelque chose met-il un terme à la relation ainsi soutenue ? » interroge J. Lacan au sujet de l'étude du petit Hans.

La notion d'angoisse est ainsi introduite par ce mouvement de la castration.

« Bref l'angoisse est corrélative du moment où le sujet est suspendu entre un temps où il ne sait plus où il est, vers un temps où il va être quelque chose où il ne pourra plus jamais se retrouver. C'est cela l'angoisse ».²¹⁴

²¹³ J Lacan, Séminaire IV, « *La relation d'objet* » Seuil 1994

²¹⁴ Ibid.

« L'enfant se trouve dans la situation très particulière d'être livré entièrement à l'œil et au regard de l'autre ». L'enfant captif est dépendant du leurre de sa place qui s'est installée avec la mère, et le père extérieur qui ramène un autre ordre par le complexe de castration.

Un « ordre symbolique » qui intervient précisément sur le plan imaginaire, précise J. Lacan, c'est la castration qui libère de « l'œil et du regard de l'autre ». Elle « limite et ordonne le désir du sujet »²¹⁵

La perte de cette place archaïque de l'infans ne pourra se faire que difficilement si ce que O. Douville appelle « un peu de place dans l'autre ou se loger »²¹⁶ ne ménage pas un espace, celui du désir où se parle et s'écrit le manque.

Ce premier déplacement vers l'espace et le manque, socle des déplacements à venir que seront, métaphore, transfert, changement d'objets, si « l'œil et le regard de l'Autre » incarné par la mère ne peut perdre et fixe une image sans reste, alors cette capacité sera atteinte.

« Ma fille n'était bien que sur mon ventre, elle doit revenir vers moi » ou, « vous me voyez, vous avez vu ma mère », phrases qui témoignent de ces moments où la perte s'évite et se confond comme étant la même pour deux êtres, d'un même temps et en même temps, dont les visages se confondent à leur tour. L'angoisse de la duplication de soi trouve une issue en souffrance par cette image des visages indissociables de deux personnes.

Pour S. Ali « l'image spéculaire outre qu'elle a la vertu de délimiter la réalité corporelle en ses apparences les plus immédiates, permet au sujet par un effet d'identification double de se poser comme une totalité achevée. Le corps devient autre pour mieux devenir lui-même ».

Ainsi l'enfant prend visage de la mère pour s'y reconnaître, puis s'en différencier dans l'angoisse du huitième mois.

« Être d'abord sans visage, puis avoir le visage de l'Autre »²¹⁷, ce troisième temps du processus se définit par la perception du visage de l'autre comme étant autre... percevoir le visage de la mère dans sa différence avec d'autres visages, c'est donc

²¹⁵ Chemama R. et Vandermersch B., « Dictionnaire de la psychanalyse », Larousse 2009

²¹⁶ O. Douville ; Intervention au colloque « l'adolescent et la mort », à l'Université de Provence, le 12 juin 2009.

²¹⁷ Sami-Ali, « *Corps réel, Corps imaginaire* », Dunod, Paris, 2007.

pressentir la possibilité d'avoir un visage différent de la mère...l'angoisse est celle de se découvrir comme réellement double.

Dans l'état de cette relation imaginaire de Mathilde qui se voit le même visage que sa mère, différencier ses deux images-visages pourrait mener à la perte de l'une d'entre elles.

Ne plus être le double du visage de sa mère, c'est la priver de regard sur elle et être perdue de vue. Au quotidien Mathilde exhibe son corps dans la provocation du regard des autres qu'elle instrumentalise.

Ne plus être l'objet adéquat du regard de sa mère c'est aussi la priver de sa jouissance et quitter la place d'un objet imaginaire de celle-ci. La perte de l'image double d'elle-même et de sa mère risque la perte de son image propre.

Dans la relation imaginaire, voir et être vu succède au « mode de capture dans le champ de ce que nous pourrions appeler un affrontement visuel réciproque ²¹⁸ qui se prolonge - écrit J. Lacan - dans l'acte d'étreinte, l'emprise qui courbe un des sujets devant l'autre qui permet à l'un de prendre sur l'autre le dessus »

Etreinte amoureuse ou contraignante, emprise passive ou active, les relations des adolescentes à leur mère témoignent des conflits entre cette captation et les besoins de sortir du champ de ce regard à l'adolescence.

L'opération de la castration sépare par un tiers et introduit la perte de cette unité conflictuelle où rien ne semble perdu si ce n'est le lieu et la capacité de perdre.

Si cette opération est un échec, l'enfant reste le symbole du phallus que la mère n'a pas vraiment perdu.

L'adolescence est généralement reconnue comme le moment de la perte, perte des relations infantiles envers les objets parentaux, devant le réel pubertaire advient la perte des certitudes et d'un discours sur soi.

La perte des images qui reliaient au monde, entraîne la perte des repères qui faisaient des adultes les responsables du leurre de grandir garanti par un grand Autre et organisé autour de la puissance phallique.

L'incomplétude et le manque viennent alors marquer de l'altérité le mot grandir pour lequel Saphia nous dit « vous les adultes, vous êtes tous des menteurs, grandir c'est pas ce qu'on dit... vous êtes des hypocrites ! »

²¹⁸J Lacan, Séminaire IV, « *La relation d'objet* », Seuil 1994.

Nous pouvons entendre hypocrites au sens littéral des acteurs cachés au-dessous. Acteurs qui se cachent derrière une représentation du monde qu'ils savent être amenés à changer.

Les règles du jeu changent alors, la perte est avant tout le travail de la désillusion à condition que l'illusion ait bien eu lieu.

C'est une perte sans perte d'objet apparent, les parents et les relations familiales et au monde sont toujours là, c'est dans la relation imaginaire à ces objets que figure la perte. Elle est incluse dans ces pères et mères qui ne sont que les représentants de la jouissance et des limites du tiers phallique, représentants eux-mêmes incomplets.

L'objet phallique inclut la perte, J. Lacan le nomme – ϕ .

Pour les jeunes que nous rencontrons, les images et les objets d'amour ne se font pas ou peu reconnaître comme marqués par la perte, et l'acteur parent tente de conserver son rôle intact face à l'enfant, outre l'hypocrisie structurelle des représentations du monde adulte pour l'adolescent.

Le parent tente alors de rester le parent imaginaire de l'enfant du premier âge.

Comment faire le deuil de ce qui est dit toujours présent, image captivante et captatrice et discours sans limite de cette unité.

Comment accepter de perdre quand cette toute-puissance archaïque semble protéger de manière illusoire de la conscience de la mort, voire de la mort de l'adolescent dans ses conduites à risque au moment où l'adolescent se découvre mortel ?

4.2.1 A perte de vue

« Le plus insupportable dans la perte, serait-ce la perte de vue ? annoncerait-elle chez l'autre l'absolu retrait d'amour et en nous l'inquiétude d'une infirmité foncière : ne pas être capable d'aimer l'invisible ? Il nous faudrait voir d'abord ».²¹⁹

Cette perte du regard désirant dont font état les jeunes, perte réelle ou imaginaire, perte de l'écran du Réel, semble entendue depuis parfois longtemps. Cet enfant

²¹⁹ J.B Pontalis, « *perdre de vue* », Galimard 1988

perdu de vue comme objet d'amour à investir, et diversement déplacé paraît lui-même revêtir l'état de la perte.

L'enfant ne porte-t-il pas le signifiant de la perte, lui que la mère n'a jamais voulu perdre comme objet phallique, présence absolue témoin de sa complétude, ou tenu hors de sa vue durant l'enfance ou/et au moment des remaniements des relations d'objets ?

La perte ici agit de manière redoublée. Pour l'enfant perdu de vue dans les failles de la spécularisation, l'objet d'amour paradoxalement étend son pouvoir sur lui, sa présence imaginaire et la capacité à perdre inhérente au langage peu développées ne permettent plus alors d'élaborer et de symboliser cette perte.

Le lieu et la fonction de la perte, sont ici ce qui semble perdu et ne peut prendre place. La perte ne peut s'identifier et subjectiver l'infans, et le langage blessé ne peut accueillir et entériner cette opération.

Narcisse lui-même avait perdu sur ces deux plans, une image qui portait l'illusion du réel, et l'écho d'un langage blessé qui a perdu le sens de la métaphore et répète à l'identique les derniers mots.

Ce qui est perdu, la faculté de perdre, reste difficile à reconnaître et nous pourrions apparenter ce deuil, à l'adolescence qui ne se dit pas, aux commentaires de S. Freud sur la mélancolie ; « celui-ci (le malade) sachant certes qu'il a perdu mais non ce qu'il a perdu en cette personne »²²⁰

Là où la mère semble perdue comme objet d'amour, c'est la capacité à perdre et à parler, à construire un discours sur soi qui est affectée.

Aussi, nous rencontrerons les mêmes effets cités par S. Freud dans ce même texte ; « un abaissement extraordinaire de son sentiment du moi », abaissement qui répond aussi à la culpabilité des sentiments ambivalents quant à l'objet d'amour apparemment perdu.

Le langage blessé ne peut recouvrir l'écart, la perte de l'objet et la perte structurelle comme effet de la castration. Dans son exercice même, la parole recrée des conditions propres à exercer son action sur les relations du sujet au monde.

Parler réactualise la perte structurelle propre au langage, crée des images par la métaphore dit le manque par la distance aux objets. Parler réellement porte le récit de soi et transforme le vécu en existence.

²²⁰ S. Freud, « *Deuil et mélancolie* », in *Œuvres complètes*, Tome XIII, P.U.F. 2015.

Créer un discours sur soi c'est la tentative partagée par tout adolescent. Du récit au portrait puis au projet, une image comme métaphore de son existence propre est à construire.

Le discours est la base de l'intersubjectivité, l'auteur du discours se crée par son discours dans un dispositif où le sujet advient en devenant signifiant pour un autre signifiant.

4.3. Par le discours

4.3.1 Une place dans le discours

De la même manière que le regard reflète une image incomplète de l'infans, le discours reflète un sujet, un signifiant pour un autre signifiant.

L'adolescent en difficulté se cherche dans le discours de l'autre.

Il cherche sa présence ; « vous avez parlé de moi en réunion ? » il cherche les contours d'une image de lui identifiant, ce qu'il est, ce qu'il n'est pas, ce qui fait son appartenance, ce qui fait sa différence ; soit une place dans le discours de l'autre.

Entrer dans le discours de l'autre, c'est pouvoir se situer et prononcer en retour un « je » locuteur auteur d'un discours.

La place dans le discours de l'autre est un effet de specularisation où le sujet est « effet du dit, coupure du signifiant par lequel il se présente auprès d'un autre signifiant »²²¹

« Je viens de dire je. C'est évidemment parce que le discours dont il s'agit, je le regarde d'ailleurs. Je le regarde d'un endroit où me situe un autre discours, dont je suis l'effet. De sorte qu'à l'occasion, c'est la même chose de dire me situe, ou se situe ce discours... »²²²

J. Lacan de la même manière qu'il écrivait «là où le sujet se voit...ce n'est pas d'où il se regarde »²²³ utilise la caractéristique du regard pour indiquer la division du sujet

²²¹ Chemama R. et Vanderersch B., « Dictionnaire de la psychanalyse », Larousse 2009.

²²² J. Lacan, production des quatre discours, dans « *l'envers de la psychanalyse* » Le séminaire, livre XVII.

²²³ J. Lacan, « les quatre concepts de la psychanalyse » Analyse et vérité ou la fermeture de l'inconscient.1964, Le Seuil 1973.

quant au discours. Ici le discours se regarde depuis un autre discours, il divise²²⁴ le sujet et de lui-même et des autres.

Le sujet se construit d'une division d'avec soi-même et d'un lieu extérieur du regard et de la parole, « où se situe et me situe », une image animée par la perte.

L'adolescent cherche ses coordonnées nouvelles à l'extérieur dans ces regards et ces discours qu'il envisage dans l'altérité par la chute du réel, de l'objet a, chu de l'image et irrémédiablement séparé du sujet dans le discours.

Cette adolescence en souffrance de subjectivation, nous l'avons supposée, renvoyée d'abord en i(a) par l'absence de spécularisation, exposée au réel par la défaillance de l'effet de cette spécularisation, puis en (a) comme reste de la division du sujet et à la place du reste du discours et de l'histoire familiale. Ainsi est-elle parfois le reste de l'opération de transfert des parents sur leurs enfants comme objet cause du désir à laisser choir.

Dans sa recherche d'un discours à faire entendre, il s'agit souvent de quitter la place en (a), celle de la perte, du rejet qui identifie cette position de souffrance adolescente.

Les quatre discours de J. Lacan, sont quatre moments solidaires du discours.

La succession des lettres ordonnées par quart de tour organise les quatre discours.

Le sujet de la parole n'est pas affilié à un seul discours. Il les contient tous en même temps qu'il est contenu par la structure des quatre.

C'est la place et les relations qui en découlent qui repèrent le discours du moment et la position du sujet dans ceux-ci.

Agent	Autre
Désir	Autre
Signifiant	Savoir
<hr/>	
Vérité	Production
Vérité	Perte
Sujet	Jouissance

²²⁴ Bourdieu écrivait, au sujet de la fonction de division de la réalité par l'analyse sociologique, la « dite-
vision » de ces objets d'étude dans « Choses dites ».

Les « lettres de cet algèbre » S1, S2, \$, a, en tournant par quart de tour occupent des places préétablies. Dans l'ensemble de ces liens, deux restent sans lien possible \$ et a, que J. Lacan note \$ Δ a pour leur absence de relation qu'il nomme coupure et donne lieu à la formule du fantasme \$ ◇ a.

De ce que nous questionnons de la place en a de l'adolescente, qu'en est-il dans le discours de l'autre dont elle est l'effet ?

Que dit la formule de ces relations constantes ? J. Lacan répond ainsi « elle dit que c'est à l'instant même où le S1 intervient dans le champ déjà constitué des autres signifiants en tant qu'il s'articule déjà entre eux comme tels qu'à intervenir auprès d'un autre, de système, surgit ceci, \$, qui est ce que nous avons appelé le sujet comme divisé... Enfin, nous avons accentué de toujours que, de ce trajet, sort quelque chose de défini comme une perte... C'est cela que désigne la lettre qui se lit comme étant l'objet a ».

Etre un signifiant pour un autre signifiant à partir du signifiant maître S1, s'opère et se définit par une perte.

Cette perte de l'image, du langage, ici du discours, est inhérente à la position de sujet.

Désir → Autre

Vérité Perte

« La place à figurer sous le désir est celle de la vérité. Sous l'autre, c'est celle où se produit la perte, la perte de jouissance dont nous extrayons le plus de jouir... ». « Le désir de l'homme est le désir de l'Autre » en tant qu'il y a perte, le lieu du savoir de l'Autre est refoulé.

L'ensemble du discours organise la position du sujet et confère une place à « a » comme perte du discours. Nous avons vu que « a » en place du sujet \$ dans le discours maître conduit à une place impossible. L'ordre des lettres n'est plus respecté et crée un algorithme impossible.

Pour comprendre dans son analyse la tendance contemporaine à parler un sujet sans limite à sa jouissance, dans une conférence à Milan, J. Lacan nomme un cinquième discours, le discours capitaliste où s'inverse les positions \$ et S1.

C'est alors le sujet qui détermine dans sa toute-puissance son signifiant, mais aussi cette auto nomination, lie et restaure un lien complet et sans perte entre le sujet et son objet.

La coupure, béance originelle où se fonde le discours est niée. Le réel, comme cause du désir impossible semble préhensible par un sujet tout puissant non barré, pour lequel signifié et signifiant se rejoignent.

Ainsi énonciation et énoncé ne feraient qu'un en supprimant de la sorte le statut de l'inconscient. Le réel est à portée de main de la jouissance d'un sujet sans limite.

La jouissance de la mère comme objet de jouissance de l'enfant et sujet de la jouissance pleine, vient combler tout manque.

A « - Ma mère et moi on est les mêmes, ou, vous me voyez, vous voyez ma mère, vient répondre ; ma fille et moi c'est pareil ». Ceci est énoncé sans la moindre contradiction avec la phrase qui suit « ma fille c'est ma fille, moi c'est moi ! ».

Le discours tourne sans point d'arrêt, les places de chacune se confondent, objet d'amour et sujet se rejoignent de manière illusoire dans une relation close sur elle-même.

Dans ces discours où se lient mère et fille et dans le discours capitaliste se rejoignent les effets qui lient a et \$, l'enfant est « rivé »²²⁵ à son objet qui est sa mère.

Qu'en est-il de la place de a dans les quatre discours ?

4.3.2 La place de la perte

J. Lacan donne valeur et place de a dans chaque discours comme reste identifié : chute et rejet dans le discours de l'hystérique, « De quel prix elle est elle-même, cette personne qui parle car en tant qu'objet, elle est chute, chute de l'effet du discours dans son tour cassé quelque part. »

Dans le discours de l'analyste : « la position du psychanalyste j'arrive à l'articuler de la façon suivante, je dis qu'elle est substantiellement de l'objet a...L'analyste lui-même a ici à représenter de quelque façon l'effet du rejet du discours soit l'objet a »

Pour le discours du maître, a est la plus-value, la perte inéluctable de la jouissance dans le manque à être « je vous ai déjà laissé voir, que dans le discours du maître, le a est précisément indentifiable à ce qu'a sorti une pensée travailleuse, celle de

²²⁵ S. Lesourd, « Comment taire le sujet ?, Des discours aux parlottes libérales » Erès 2006.

Marx, à savoir, ce qu'il en était, symboliquement et réellement de la formation de la plus-value. »

Dans le discours du maître « celui qui est à cette place dans le discours du maître, c'est l'esclave, dans le discours de la science, c'est le a étudiant ». Ils constituent « le sujet de la science sous l'injonction *-continue à savoir-* a est l'objet du manque à savoir. »²²⁶

Cette place en a devient celle du sujet quand la perte ne peut s'opérer. De l'image du miroir qui refuse la perte dans la relation à la mère par le manque de specularisation, l'enfant hérite via la place du phallus qu'il représente d'une place fixée dans le symbole de la perte et son signe – de la perte, $-\phi$.

Cette place du reste de la division du sujet affiliée au réel est parlée en écho dans la place de perte comme reste du discours.

Ce a, ce reste impossible ne chute pas et se lie au sujet dans une relation impossible.

J. Lacan « formalise un discours où s'efface la radicale séparation du sujet et de l'objet. Quand il propose l'algorithme du discours capitaliste il construit un mode de rapport où le sujet est *rivé* à son objet »²²⁷

Le déni de la perte et de la castration mène à chercher à l'extérieur les limites du corps de l'autre, là où les limites internes ne sont pas intégrées.

Les relations mères-filles en témoignent toujours plus dans ces contextes de violence physique, où mères et filles ne trouvent plus de limites et aucune référence au manque structurel du sujet et du discours, si ce n'est le corps réel ;

La perte ne peut être supprimée. Le réel « revient toujours à la même place » nous dit J. Lacan. C'est l'enfant puis l'adolescent qui aura la charge de porter et de représenter ce défaut du symbolique.

Il se verra être la perte même chue de l'image du miroir et liée à l'objet a dans le discours.

L'espace de la division du sujet et de l'objet, celui de la métaphore, celui de $i(a)$ à $i'(a)$ par le miroir n'a pas créé les conditions d'un discours propre.

²²⁶ J. Lacan, Séminaire XVII, « L'envers de la psychanalyse », Seuil 1991. (Pour les trois citations)

²²⁷ S. Lesourd « *Comment taire le sujet ?*, *Des discours aux parlottes libérales* » Erès 2006.

Le sujet « rivé » à l'objet dans l'illusion de toute puissance mais sans espace de la division de soi et de l'autre, sans limite, en lutte permanente à la recherche de ses frontières, et d'un sujet de son discours, sans les moyens métaphoriques pour le dire, ressemble fort aux adolescentes dont nous parlons.

Dans un rapport violent au monde, la recherche d'une place ne va pas de soi quand il n'y a pas de place psychique pour le sujet de la frustration et de la castration.

4.3.3 Place de la mère du discours

« il ne s'agit pas seulement de parler des interdits, mais simplement d'une dominance de la femme en tant que mère, et mère qui dit, mère à qui l'on demande, mère qui ordonne, et qui institue du même coup la dépendance du petit homme. La femme donne à la jouissance d'oser le masque de la répétition »²²⁸

La puissance incomplète est condamnée à la répétition, dans le manque à être du-plus- de jouir. La différence des sexes introduit le renoncement à être l'objet d'une jouissance complète.

En cédant sur la toute-puissance de la mère, celle-ci introduit la différence des sexes et la féminité ; « les moyens de la jouissance sont ouverts aux principes de ceux-ci, qu'il ait « le plus de jouir » renoncé à la jouissance close, et étrangère à la mère »²²⁹

La position de la mère est primordiale dans l'origine du discours, la séparation qu'elle exerce du stade du miroir à la naissance du langage, témoigne par son désir de l'entrée dans l'ordre du signifiant déjà présent.

La mère, peut faire obstacle à l'investissement d'objet comme cause du désir, précise J. Lacan ; « le rôle de la mère c'est le désir de la mère. C'est capital, le désir de la mère ce n'est pas quelque chose que l'on peut supporter comme ça, que cela vous soit indifférent », la capacité de captation doit être contrebalancée par la notion symbolique du phallus.²³⁰

²²⁸ J. Lacan, Séminaire XVII, « L'envers de la psychanalyse », Seuil 1991.

²²⁹ Ibid.

²³⁰ Ibid.

Ces mères avec lesquelles les jeunes sont en conflit violent par un retour au réel de l'origine quand le symbolique fait défaut restent dans une relation avec leur fille que nous nommons à l'élastique, expression qui parle aux jeunes intéressées.

Aux tentatives d'éloignement, de séparation et de subjectivation répondent des retours et des rapprochements violents dans la recherche des qualités de la mère. Recherche de son désir capable seul de fonder l'écart qui crée le manque à couvrir par le langage, et s'oppose à ce lien où sujet et objet jouent l'image de la complétude en s'appuyant sur le déni du père.

Le discours capitaliste, écrit S. Lesourd « porte en lui le déni du manque comme opérateur du sujet, comme cause du désir, et entraîne aussi une incroyance de fond au signifiant de ce manque : le phallus »²³¹

Discours de la société post-moderne et discours du couple mère-fille dans ce contexte sociétal, se rejoignent et signent la perte du sujet de la parole.

L'adolescente « rivée » à la mère quand $\$$ et a sont liés, perd son statut du sujet du signifiant, affiliée tant au réel comme perte, qu'à la mère, l'adolescente dans cette relation discursive, ne peut plus construire un discours d'elle-même qui la fait exister dans la distance d'un réel voilé et de ses objets d'amour.

Et pourtant, ce discours tourne sans qu'aucune place externe ne vienne stopper ces auto-déterminations temporaires par la séparation de $\$$ et a.

Non séparé de a, de la perte et de la cause du désir irreprésentable, le sujet adolescent perd son discours. Le réel et la cause du désir échappent à une discursivité, même incomplète, l'impossible ne se dit pas. Il ne peut que se rencontrer comme butée.

Ainsi les paroles d'amour finissent en choc frontaux où dialoguent la démesure du sans limite à la jouissance de l'autre, et l'illusion de complétude recouverte par le sentiment d'exclusivité pour ne faire qu'un. Cet autre possession du sujet et lui doit une jouissance sans limite.

Comment être « un signifiant pour un autre signifiant » quand celui-ci s'invente au fur et à mesure dans la spontanéité et n'est pas arrimé à l'origine et au désir qui le soutient ?

²³¹ S. Lesourd « *Comment taire le sujet ?*, *Des discours aux parlottes libérales* » Erès 2006.

Le sujet du discours colle à sa perte, l'objet a, auquel il est assigné, il ne paraît exister que dans sa chute interminable, reste des ratages de la subjectivation par plusieurs générations, et condamné à construire ses signifiants volatiles.

Le discours capitaliste paraît alors monstrueusement autonome faisant l'économie du sujet. L'adolescente emportée dans ce cycle, ne peut créer son propre discours que par une position tenable qui opère dans les quatre discours.

Du déni de la castration à son effet sur le discours, la perte s'est déplacée, elle est devenue celle du discours même du sujet, oubliant que la perte comme réel ne peut se supprimer dans un « il n'y a pas d'impossible de la jouissance » de la relation mère-fille, et que cette perte inévitable ne peut que se déplacer.

L'adolescente devient alors le réceptacle de la perte irreprésentable par la mère et par elle-même.

Elle-même comme ce lieu-là, ne peut procéder à perdre en s'appuyant sur cet autre lieu du langage. La dite « toute puissance adolescente » manque fort de moyens ; comment risquer la chute du réel de la perte si le sujet adolescent figure celle-ci pour un autre ? Une solution paraît être de sauvegarder cette toute puissance comme rempart illusoire.

L'impasse du discours crée à son tour une place impossible du sujet : « parle pas, ça rend fou ! » peut-on entendre

Les discours tournants et sans limite post-modernes qu'identifie S. Lesourd à partir du discours capitaliste²³², se caractérisent par l'impuissance à dire à partir d'un signifiant, et fait écho à la toute-puissance illusoire du nourrisson.

La forme et l'exercice du langage paraît être la seule solution pour sortir d'un discours impossible, en ce qu'il recèle par sa structure l'origine de la castration qui mène à la parole ; « l'effet du langage est rétroactif précisément en ceci que c'est à mesure de son développement qu'il manifeste ce qu'il est du manque à être »²³³

L'introduction au manque et à la perte par le langage que repousse la forme du discours post-moderne entre fille et mère, tend à rétablir la catégorie de l'impossible que poursuivent les jeunes adolescentes de manière ambivalente.

Le savoir dénié du mensonge de l'unité affleure à la frontière de la demande de la séparation de la mère, que G. Pommier entend comme le sens du premier cri de détresse du nourrisson repoussant cette unité tant désirée.

²³² Ibid.

²³³J. Lacan, Séminaire XVII, « *L'envers de la psychanalyse* », Seuil 199.

La crainte de la séparation et l'angoisse liée à l'origine n'en dissipe pas moins le besoin et le désir de coupure.

4.4. Dire

Les adolescentes en lutte avec un discours qui les « ignore », tant dans leur discours propre que le discours de l'autre, cherchent à se dire dans ce qu'elles se disent.²³⁴

L'énoncé semble ne pas pouvoir se doubler de l'énonciation qui le supporte.

L'acte de parole est un enjeu primordial du devenir du sujet, le rapport à la réalité environnante et au réel comme cause du désir inaccessible, y réside, mais aussi au désir de l'autre et désir propre.

« Je dis ce que je veux » nous répète comme un leitmotiv ces jeunes en difficultés de dire.

Si « Je est un autre », que veut-il ce lieu Autre, Autre de la parole « trésor des signifiants », veut-il la même chose que moi « Che voi » ?

« Si l'homme parle, pour parler il a à entrer dans le langage, et dans un discours préexistant »²³⁵

L'acte de parole comporte le discours préexistant constitué des signifiants qui marquent l'énonciation du sujet de la parole.

« Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend »²³⁶

J. Lacan situe l'énonciation comme un moment d'existence et d' « ex-istance » à la vérité. Le dit qui produit le sujet comme effet « coupé du signifiant qu'il représente auprès d'un autre signifiant se présente dans l'énoncé. Le dire d'un sujet en

²³⁴J. Lacan, « l'étourdit », dans « *Autres écrits* », Seuil, 2001.

²³⁵ J Lacan, Séminaire VI, « *Le désir et son interprétation* », Edition de La Martinière, et le Champ freudien, 2013.

²³⁶J. Lacan, « l'étourdit », dans « *Autres écrits* », Seuil, 2001.

revanche s'origine d'un lieu qui est la béance du symbolique : le réel que vient colmater l'objet du désir »²³⁷

L'acte de parole qui joint et distingue le dire et le dit signe le sujet de la parole, sujet divisé comme le sont signifiant et signifié ; « ainsi l'acte de parole - écrit J. Lacan - apparaît il moins comme la communication que comme le fondement des sujets dans une annonce essentielle » (le sens et le signifiant lui préexiste).

Ce sujet qui se fonde dans le discours de l'autre et dans le rapport du dire au dit ne peut se reconnaître que dans cet acte inaugural qui requiert sans cesse une reconnaissance par « l'action de la parole pour autant qu'elle ne consiste pas seulement pour le sujet à se dire, ni même à s'affirmer, mais à se faire reconnaître »²³⁸

L'adolescent cherche sa reconnaissance dans la difficulté du rapport de l'énoncé à l'énonciation, lieu singulier et intime qui lie le sujet à son discours. Ce rapport-là indique les liens possibles du sujet adolescent à son inconscient.

Les mots des adolescents prennent souvent valeur de réel, et se dire ou être dit revient à être, sans les représenter et sans écart, un énoncé qui les fixe comme objet de la parole de l'autre.

Par ailleurs, les mots peuvent perdre leurs capacités à dire qui est cet adolescent en devenir, trop près ou trop loin, confondus ou clivés de leur objet, les mots ne figurent plus où ça manque. Ils ne relient plus dans leur caractère d'incomplétude incontournable l'énoncé à l'énonciation, et pourtant, « à l'origine, donc, le sujet se constitue dans le procès de la distinction du je de l'énonciation avec le je de l'énoncé »²³⁹

Les adolescentes en souffrance semblent figées dans leurs propres énoncés ou ceux des autres, ou bien exclues du discours de l'autre et parfois de leur discours propre, incapable à dire le sujet. Le sujet adolescent qui dit, celui de l'énoncé, n'est pas celui qui s'est constitué dans le langage. L'inconscient les sépare.

²³⁷ M. C. Cadeau, dans, Chemama R. et Vandermersch B., « Dictionnaire de la psychanalyse », Larousse 2009.

²³⁸ J. Lacan « le discours de Rome », dans « *Autres écrits* », Editions du Seuil, Paris 2001.

²³⁹ J. Lacan « *le désir et son interprétation* ». Une discordance reste entre l'énonciation et l'énoncé. Dans la phrase, je crains qu'il ne vienne, l'énonciation trahit la crainte de le voir venir.

Du dire au dit, de l'énonciation à l'énoncé il y a perte, perte inhérente au langage, de l'objet au mot, perte d'une perception totale et d'un accès au réel, mais aussi perte du rapport du sujet de la parole au signifiant qui structure l'énonciation et que ne peut traduire totalement l'énoncé.

Cette adolescence en difficultés est seulement traversée de toute part de l'énonciation, qui est faite des signifiants inconscients. Quand l'énonciation et l'énoncé s'excluent mutuellement, l'accès à un inconscient du discours paraît barré. Le cantonnement du sujet à l'énoncé ne peut parfois se dépasser que dans le passage à l'acte qui se substitue à l'acte de parole.

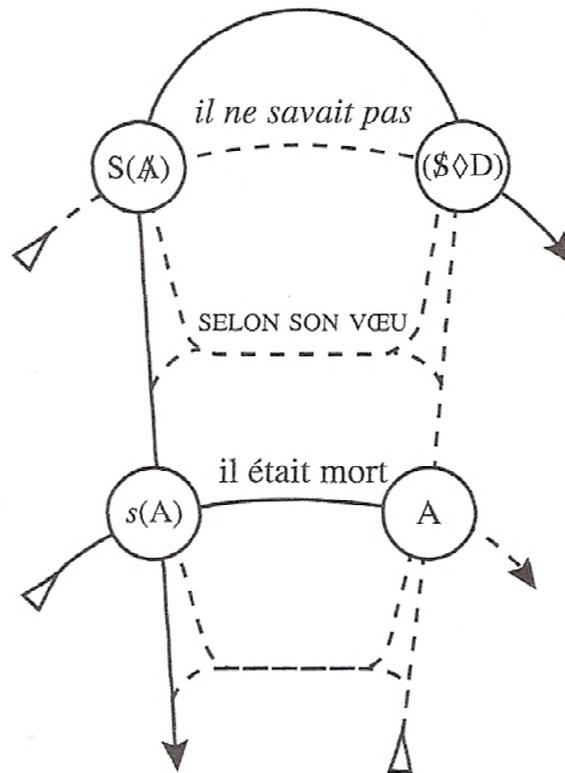
Alicia dont nous avons parlé, dans sa phrase « ma mère ne voit pas moi » questionne le désir de sa mère à son sujet.

Sa mère avait déjà répondu qu'elle « ne la voyait pas enfant » constituant ainsi une partie de l'énonciation dont est clivé au présent l'énoncé d'Alicia.

Nous pourrions reprendre ce discours à deux, mère-fille dans le graphe du désir.

J. Lacan s'appuie sur un rêve de l'interprétation du rêve de S. Freud pour situer l'interprétation entre énoncé et énonciation, c'est-à-dire ; « comment et où s'articule le désir ?²⁴⁰

²⁴⁰ J. Lacan, « le rêve du père mort selon son vœu », dans Séminaire VI, « *Le désir et son interprétation* », Edition de La Martinière, et le Champ freudien, 2013.



Comme pour le rêve, c'est un énoncé qui est communiqué « un autre énoncé...cet autre énoncé il nous le présente comme une énonciation ».

Alicia présente un énoncé dont l'énonciation dont elle est séparée est dite par sa mère.

Le discours qui fonde le malaise d'Alicia est prononcé à deux, par sa mère, « je ne la voyais pas enfant » et Alicia « ma mère ne voit pas moi »

Au stade supérieur du graphe du désir, le discours de l'Autre mère constitue l'inconscient du sujet. « À l'arrière fond de toute demande précise, de toute demande de satisfaction il y a du fait du langage la symbolisation de l'Autre, l'Autre comme présence ou comme absence, l'Autre qui peut être le sujet du don d'amour »²⁴¹.

De l'énonciation du discours de l'Autre à l'énoncé, l'articulation de la ligne du désir soutenue par le fantasme (d-S \diamond a) semble vide. La rencontre avec la demande par

²⁴¹ Ibid.

le « que veux-tu ? » semble absente comme « réponse d'avant la question... réponse de l'Autre à l'acte de parler du sujet ».

« Che voi ? Que veux-tu ? La question est posée à l'autre de ce qu'il veut. Elle est posée de là où le sujet fait sa première rencontre avec le désir, le désir comme étant d'abord le désir de l'Autre. Si cette expérience du désir est essentielle, c'est qu'elle permet au sujet de réaliser cet au-delà de l'articulation langagière autour de quoi tourne ceci – c'est l'Autre qui fera venir ou non dans la présence de sa parole un signifiant ou l'autre »²⁴²

Ce moment « que veux-tu ? » comme question inaugurale propre à construire le sens de l'interprétation semble manquer entre sa mère et Alicia qui parle si peu.

L'homologie entre l'étage supérieur sous-tendu par $d-S \diamond a$, soit l'élaboration du fantasme par le désir et la ligne m , « disons la personne étoffée avec l'image de l'autre $i(a)$, c'est la symbolisation de ce rapport spéculaire » rappelle le lien entre le rapport spéculaire et le désir.

Alicia « pas vue » échappe à cette forme de specularité qui la nomme à partir du désir maternel.

De même, la ligne entre « ma mère ne voit pas moi » et « je ne la voyais pas enfant », ligne du rapport du désir à son fantasme ne soutient pas l'énonciation comme lieu des signifiants inconscients du sujet, énonciation que ne peut atteindre Alicia.

Le passage de l'énoncé à l'énonciation en l'absence de médiation du désir et de son fantasme semble difficile. Ainsi, l'acte de parole de l'énonciation a laissé la place à la mise en acte, l'incendie de sa chambre en sa présence, dans la recherche d'un signifiant inaccessible et absent. Absence aussi vide que le silence qui répond au « que veux-tu » silence qui repousse la réponse, qui fait sens à la demande et laisse l'enfant dans un discours hors sens en clivant énoncé énonciation.

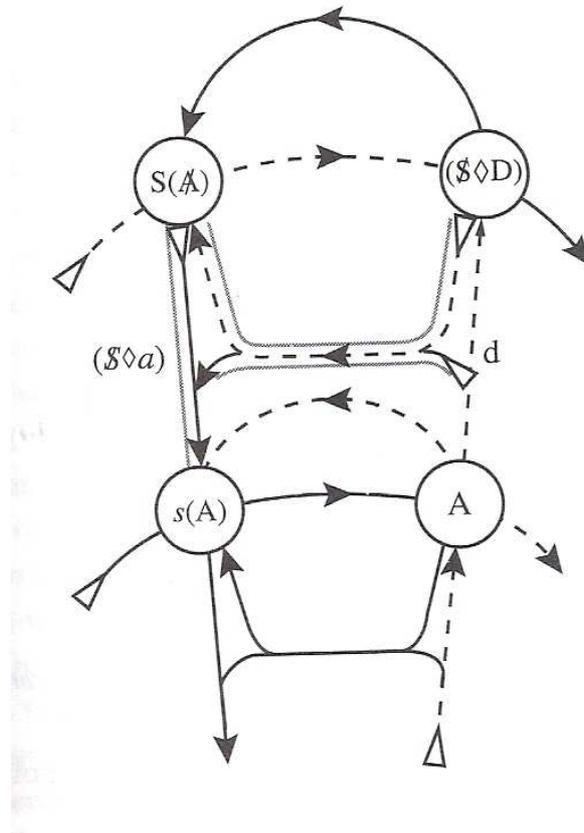
« Vous comprenez ce que je veux dire » insiste Alicia « ma mère ne voit pas moi ».

L'énoncé est séparé de l'énonciation, il y a peut-être à comprendre que le sujet est séparé de son inconscient

Quand le désir de la mère comme discours de l'autre recouvre l'énoncé de l'enfant, le sujet ne trouve de place dans la distinction de l'énoncé de l'énonciation, alors dire et dit se confondent dans un seul discours.

²⁴² Ibid.

La place du désir comme voie de retour et d'interprétation de l'inconscient entre l'énonciation et l'énoncé ne fait plus référence au désir du sujet comme ligne de distinction structurale de ces deux étapes.



« Vous remarquerez - écrit J. Lacan que la ligne $d \rightarrow (\diamond a)$ est une voie de retour par rapport à l'inconscient, mais qu'elle n'a pas elle-même de retour vers cet inconscient ». Ainsi analyse-t-il la position de Hamlet, sujet de la parole, en rapport à ce qui lie son désir à celui de sa mère ; « pour schématiser, disons que tout se passe comme si le sujet, dans sa retombée sur la voie du retour, revenait purement et simplement au message de l'Autre – comme si, de l'articulation de l'Autre, il ne pouvait recevoir d'autres messages que le signifié de l'Autre, S(A), à savoir la réponse de la mère »²⁴³

²⁴³ J. Lacan « le désir de la mère » dans Séminaire VI, « *Le désir et son interprétation* », Edition de La Martinière, et le Champ freudien, 2013.

La demande $\$ \rightarrow (S \diamond D)$, ne peut rencontrer au passage son propre désir dans la ligne $d \rightarrow (\$ \diamond a)$ ou le fantasme sépare de l'objet du désir.

Cette demande retombée en $S(A) \rightarrow A$ occupée par le désir de l'Autre que prolonge le surmoi en pointillé.

Quand l'énoncé et l'énonciation tendent à se confondre le désir du sujet s'amenuise et se ferme sur lui-même.

Alors, celui-ci ne s'ouvre pas au manque et au fantasme qui occupe cette place creusée par le désir inconscient.

Ainsi les adolescentes qui parlent de leur mère comme la finalité de leur désir ; objet d'amour total, indispensable d'un besoin premier confondu à la demande, voient-elles s'amenuiser leur désir propre qui s'efface ou tente de réapparaître dans un discours de soi, discours souvent rattrapé par la mère ou sa fille elle-même quand celui-ci échappe.

Quand le désir du sujet revient inévitablement à l'énoncé de la mère, énoncé et énonciation constituent une sphère autonome qui englobe le sujet dans un discours fermé.

Dire et dit restent quasiment indistincts, garantissant une illusoire unité avec un Autre qui évite toute castration portée par le langage (l'enfant phallus le reste, et le symbole n'opère plus).

Cette sphère revêt la particularité de constituer un lieu fermé et sans limite.

Ainsi ces lieux créés par la technique du cinéma pour des prises de vue sans fond où répétait une danseuse ; un espace en forme de sphère, uni de couleur verte où danser et se déplacer devient d'une grande difficulté en l'absence de repères.

Dans ces studios particuliers, l'absence d'une surface terminée par un mur qui marque la perception d'une surface et d'un volume, et l'absence de limites visibles donne l'illusion d'un espace sans limite jusqu'à butter contre les parois de la sphère où aucune ombre n'est portée.

L'illusion d'un sans limite devient le piège d'un enfermement qui ne se dit pas et ne se voit pas.

La clôture reste d'autant plus efficace qu'elle n'est pas nommée.

Aussi, dans le cadre de cette sphère, la toute-puissance dite des adolescentes, dans un sans limite illusoire se heurte-t-elle aux parois étroites de l'illusion du

discours de leurs mères, qui apparaissent hors castration dans la détention de la cause du désir en la personne de leur enfant.

-« ma fille je la connais complètement, je l'ai faite » nous dit cette mère en précisant qu'elle n'a rien en à apprendre.

-« qu'il ne lui arrive rien », c'est ce qu'arrivait très bien à contrôler cette mère ; rien sans elle.

-« ma mère sait tout » dit cette jeune fille dans un rictus et un sourire de souffrance pour rajouter - « une mère sait tout ?... non ? »

Shéhérazade dont nous avons parlé n'échappe pas à ce lieu pour questionner dans ses retours réguliers un même rejet, qui ne la laisse pas s'écarter de cette sphère du besoin dont sa mère est convaincue.

Comme reste dont il s'agit de ne pas perdre le contrôle, Shéhérazade vit cette relation captée par une relation « à l'élastique » qui l'éloigne et la ramène violemment pour l'éloigner à nouveau.

Le discours de Shéhérazade est dépendant et suspendu au discours familial. Elle nous rappelle pour qu'un tiers lui rappelle qu'elle ne se réduit pas à cet objet ; malaise de la famille qui porte en lui les ratés de la subjectivation de parents sans limite.

Aussi, les énoncés familiaux qui l'assignent à la position de déchet sont inséparables de l'énonciation. Loin d'appartenir aux résurgences de l'inconscient que porte l'énonciation, le désir de Shéhérazade ne peut prendre place. Elle devient, puis est ce déchet du discours familial. L'inconscient familial est tout aussi présent que l'accès à l'énonciation reste inaccessible.

Dans cette « sphère maternelle » la perte semble illusoirement supprimée, c'est un lieu imaginaire sans fond comme en produit la technique du cinéma, où les actions et les images ne trouvent ni écho ni ombre. Une scène où cet enfant sujet pourrait être conservé intact tout en changeant le décor et la situation environnante.

Un sujet égal à lui-même, permanent sans perte et sans surprise, une image transposable telle quelle, et qui permet une relation qui ne subit pas les effets de la castration et de l'altérité.

4.4.1 La demande

Du besoin à la demande se crée la parole comme écriture du désir.

Les demandes adolescentes projetées et répétées à l'infini, sont sources de tension pour le sujet, et pour les relations qu'il entretient avec les autres adultes.

Les demandes infantiles, premières, se reconnaissent comme demandes de preuves d'existence liées à un besoin souvent énoncé comme vital, elles font émerger ce lieu et ce temps où tente de se reconnaître pour ce qu'elle est la demande.

La demande portée vers l'adulte, est alors une demande de répondre et de céder à une nécessité vitale qui dépasse l'objet apparent de la demande.

C'est dans le circuit de la demande qui ne tient pas au désir qui la soutient que se rencontre le réel. C'est là que nous voyons le sens du heurt des jeunes envers leur mère dans des demandes à la fois légitimes et impossibles, des demandes d'existence et d'amour.

La demande rencontre le sujet réel afin que l'autre figure ici sous la forme de la lettre A. « A divisé par D – c'est à partir de ce rapport que s'institue la dialectique dont le résidu va identifier la position de a, l'objet ». La demande se répète depuis ce moment où « le rapport le plus primordial du sujet, c'est le rapport à l'Autre en tant que lieu de la parole à la demande ».²⁴⁴

En voici la formule écrite par J. Lacan, une formule diachronique, par l'écriture qui illustre le rapport langagier sous tendu par le désir, que J. Lacan précise être synchronique.

²⁴⁴ J. Lacan, « *Le désir et son interprétation* », Edition de La Martinière, et le Champ freudien, 2013.

Schéma synchronique de la dialectique du désir :

A	D
Sr	∅
A	S
a	§
A'	
A''	
A'''	

« L'Autre est ici quelqu'un de réel, sujet réel, Sr, se trouve en posture du fait qu'il est interpellé dans la demande de faire passer celle-ci quelle qu'elle soit à une valeur qui est cette demande d'amour, en tant qu'elle se réfère purement et simplement à l'alternative présence-absence »²⁴⁵

La demande impossible d'un garant chez l'autre par le sujet, établit le manque au niveau de l'Autre comme lieu de parole. « Rien de réel du côté de l'Autre ne peut y suppléer, si ce n'est une série d'additions, a', a'', a''' qui ne seront jamais épuisés, ainsi la demande se répète sans fin vers l'Autre maternel qui ne pourra épuiser « le manque qui existe au niveau du signifiant comme tel ».²⁴⁶

Cette défaillance, cette absence de garantie au niveau de la vérité de l'Autre, « le sujet lui-même s'en trouve marqué ». Pour J. Lacan, le sujet institue en a cette défaillance ; « le a est-ce quelque chose qui se trouve soumis à la condition d'exprimer la tension dernière du sujet, celle qui est le reste, celle qui est le résidu, celle qui est en marge de toutes ces demandes et qu'aucune de ces demandes ne peut épuiser...Ce quelque chose destiné comme tel à représenter un manque, et à le représenter avec la tension réelle du sujet »²⁴⁷.

Les jeunes filles en conflit avec leur mère cherchent à atteindre cet autre réel de la demande. Si cet autre ne transmute pas la demande, ne l'interprète pas par son désir propre dans la part symbolique du désir qui l'anime, alors, la demande revient

²⁴⁵ Ibid.

²⁴⁶ Ibid.

²⁴⁷ Ibid.

vers l'Autre réel, un A impossible à barrer, quand cet autre réel un temps nécessaire et tout puissant, « qui est la mère et où nous trouvons la première forme de l'omnipotence », ne cède pas à la division du sujet.

De manière générale, cet Autre perdra son omnipotence interrogé comme sujet dans le rapport \bar{A} / S.

C'est l'entrée dans le langage pour le sujet, « pour autant que l'Autre est lui-même marqué des nécessités du langage, il n'est plus l'Autre réel, il s'instaure comme lieu de l'articulation de la parole. C'est là que se fait la première position possible d'un sujet comme tel, d'un sujet qui peut se saisir comme sujet qui se saisit dans l'Autre en tant que cet Autre pense à lui comme sujet ». ²⁴⁸

La perte inhérente au langage crée le sujet. Double perte, perte pour cet autre réel qu'incarne la mère, une perte possible à condition de déjà exister par le langage, et perte pour le sujet de la garantie d'un grand Autre comme lieu de signifiant.

A partir de là, une parole désirante reste à assumer pour l'enfant mais aussi pour l'adolescente dont nous parlons qui mène un combat quotidien dans cette « tension permanente et dernière du sujet en a » qu'aucune répétition de la demande ne peut épuiser.

Ce lieu est l'objet a qui ne se dégage pas de la division du sujet et garde la demande envers l'Autre réel que représente toujours la mère.

L'adolescente dans une relation insuffisamment décomplétée avec la mère, rejetée ou absorbée par le désir de cette mère qui n'accède pas au manque, répète une demande qui la déplace au lieu de l'objet a qu'elle comble dans cette relation.

Dans cette situation, l'adolescente ne manque pas – « ma fille n'a jamais manqué de rien » -pas plus qu'elle manque à l'autre – « je ne l'ai pas vue..., je ne veux plus entendre parler d'elle ». – elle occupe cette place impossible du manque du reste de la division du sujet.

²⁴⁸ Ibid.

4.4.2 La place du manque : Mama

Mama cherche et compte sur les adultes pour comprendre son placement et sa place auprès de son père et de sa mère.

Mama cherche du côté du discours, elle m'appelle avec humour Socrate après avoir appris en terminale qu'il fait accoucher les mots. L'essentiel de la demande est déjà là dans ce surnom.

Les discussions sont nombreuses, des questionnements en découlent qui la concernent toujours de plus près, jusqu'à ce moment dernier avant de quitter l'institution :

- « je n'ose pas vous dire quelque chose qui va vous sembler bête
- silence
- on m'a dit, si on est là, nous là en foyer, c'est parce qu'il nous manque un truc ».
- les autres restent dans leur famille, si il ne manquait pas ce truc on serait en famille avec une vie normale... je dis normale pas obligatoirement heureuse. C'est ce truc le plus important »

Mama interroge le manque et cet objet qu'elle appelle truc.

Un manque qui signe les personnes incomplètes qu'elles seraient, jeunes placées hors de la famille, au regard des jeunes restées dans leur famille.

Il y aurait un état de l'être non fini et dépossédé se définissant par le manque.

« Le truc », qu'elle dit le plus important demeure pour elle une absence innommable que ne recouvrent pas les mots qu'elle utilise pourtant bien.

Elle reste interrogative sans jamais clore la discussion au fil des jours et pressent le côté inconscient ; « -il faudrait demander à G. (une pédopsychiatre rencontrée une seule fois) », ou à Freud, il n'est plus là, il décrypte mon pot ! »

Elle poursuit ; « - il a manqué un truc à une période comme une famille normale..., Puis...comme ma mère qui me dit : - je t'ai abandonnée chez ton père parce que je ne pouvais pas te garder avec moi...chacun son manque, peut-être parce qu'il n'y avait pas ma mère. »

Mama ne parle pas du manque de sa famille qu'elle pourrait aisément désigner, elle cherche plus loin la nature d'un manque inconnu pour lequel les mots se déroberont. Si le truc qui manque à une famille normale est bien marqué par la castration opérée par le symbole phallique par ce tiers qui est le père, pour Mama qui répète que son père fut, et sa mère et son père à la fois, le « comme une famille normale » se transforme pour elle en « comme ma mère qui me dit abandonnée en dualité avec

son père », Mama est changée de place de sa mère vers son père, elle conclut, « -chacun son manque ! ».

Selon les dires de son père et ceux de Mama, sa mère se retire de sa place de parent, d'une histoire difficile où soit l'un soit l'autre, devait garder l'enfant exclusivement.

Le manque qui s'instaure dans une « famille normale » via la castration est remplacé par le manque et le déplacement qu'instituent les dires de sa mère « je t'ai abandonnée chez ton père »

Père dont elle essaie de s'écarter dans de vaines tentatives, tant elle se voit indispensable à l'avenir de celui-ci.

-« il ne m'a pas mis dans l'embarras...mais voilà ! » L'angoisse qui naît de l'embarras n'est pas loin.²⁴⁹

Et pourtant, Mama essaie de dire plus loin au-delà du choix des parents et du retrait de sa mère, peut-être de dire l'impossible à dire de la place du manque.

Volubile, debout elle enchaîne les phrases suivantes qu'elle conclura par :

« Une personne avec le manque du foyer c'est quoi ! C'est qu'on nous prend pour des cons, qu'on nous cache des trucs »

Pour Mama, « le manque du foyer » signifie d'abord le manque de la famille inhérent au placement en foyer, mais n'épuise pas la question d'un manque sans nom, un manque que produit le placement dans un foyer.

« - Je ne savais pas qu'il y avait un manque, sinon vous nous le diriez.

- Quand j'ai vu qu'il y a un manque, ce n'est pas normal... je veux que vous me dites tout, tout tout tout !

- S'il y avait un manque, faut me le dire.

- Le manque je l'ai cherché comme une imbécile ».

Elle essaie alors de distinguer deux sortes de manque :

- le manque dans la vie que crée le désir, une passion, un truc qu'on veut faire ;

- le manque de ce dont on hérite en entrant au foyer et que vous ne nous avez pas dit.

²⁴⁹ J. Lacan, Séminaire X, « *L'angoisse* » seuil 1994.

C'est ce manque « de ce qu'on a au foyer » manque fondamental qui résonne comme une particularité, un défaut présent mais non-dit, qui marque le sujet en négatif avec paradoxalement « ce qu'on a », et dont parle Mama en englobant l'ensemble des jeunes qui ne vivent plus chez leurs familles.

« Vous nous diriez, vous nous dites tout, faut nous le dire » : une parole doit faire accéder ce manque à la conscience et à la connaissance du sujet comme une vérité sur soi, vérité qu'on nous cache.

« La tromperie structurante...Quand tu auras renoncé à la jouissance, tu y auras droit plus tard »²⁵⁰ est déjà là au cœur de l'adolescence, mais n'épuise pas la question de Mama.

« On a toutes le même manque car on est toutes dans le même endroit ».

Le manque se définit-il selon le lieu ? Y a-t-il un lieu du manque ? A la suite de J. Lacan nous l'avons situé en a, « cette non-garantie au niveau de la vérité de l'autre »

Petit a « un terme obscur, un terme opaque qui participe d'un rien auquel il se réduit. C'est au-delà de ce rien que le sujet va chercher l'ombre de sa vie perdue »²⁵¹, au-delà de ce rien pour nous désigner la place du sujet en souffrance.

Mama veut faire céder le manque par une parole qui lui serait adressée, parole capable de désigner ce manque, de le représenter et de le nommer. Si les mots peuvent dire de qui ou à qui Mama manque, peuvent-ils pour elle recouvrir cette place béante qu'elle occupe, celle du manque d'un objet a, reste du langage et de la division du sujet.

Cette place-là du manque n'a pas trouvé sa place dans le discours, et ce manque du manque soustrait au discours, s'approche d'un réel indicible que les mots ne peuvent recouvrir. Aussi, de Mama nous pourrions entendre à propos des jeunes placées dont elle parle : il manque entre nous et nos parents l'espace désirant et consenti du manque qui instaure la parole d'un discours propre.

Le sujet ne peut se reconnaître dans le reste de la division du sujet, l'angoisse de Mama à entrer dans la vie d'adulte, la pousse à quitter ce lieu impossible, le truc en nous qui manque dont parle Mama, est le manque lui-même qui la désigne comme dire impossible dans lequel elle voit une part commune, un même manque pour

²⁵⁰ J.J. Rassial et M. Benhaïm, « *No future. Grammaire du sujet postmoderne.* », Article, Cairn Info.

²⁵¹ J. Lacan, Séminaire VI, « *Le désir et son interprétation* », Edition de La Martinière, et le Champ freudien, 2013 ;

l'ensemble des jeunes placées hors famille. Le manque du manque entre parents et enfants, qui ramène les relations au réel de la perte.

Cette place qu'occupent ces adolescentes permet aux parents de faire l'économie illusoire de la perte de la division du sujet en recouvrant celle-ci par l'enfant même comme réel de la perte. Le manque de la perte n'accède pas à un signifiant.

« Le manque c'est dedans » rajoute Mama

Elle incarne ce qui n'a pas pu se vivre entre elle et ses parents. Elle devient le lieu du manque que sa mère a écarté et que son père englobe et ignore en maternant à l'excès sa fille.

Le lieu commun des jeunes placées en rupture avec leurs parents dont parle Mama ne serait-ce pas ce lieu qu'elles occupent, lieu impossible où le manque de et à soi-même, ne peut construire un discours comme rapport au désir de l'autre ?

4.4.3 Sorties

Le désir présent dans et par l'investissement spéculaire lors de l'entrée dans le langage et dans le discours de l'autre, organise la perte possible par l'accès au fantasme et au symbolique qui détache du réel.

Saphia s'extrait de l'étroite relation d'emprise de sa mère, personne en grande difficulté d'accès au discours symbolique, par sa réussite professionnelle qui fait pour elle signe de ce mouvement de détachement. Sa progression qu'elle compte poursuivre est motif à questionner ses envies dans la peur de voir stopper ce mouvement.

-« je n'ai pas envie de ne plus avoir envie », la crainte d'un état déjà connu sur une longue durée de l'adolescence est là.

Saphia aurait-elle eu déjà envie de ne plus avoir envie dans sa relation de captation avec sa mère ? Peut-elle être rattrapée par cette position d'une adolescence qui fut en grande souffrance ? Saphia a compris l'enjeu d'avoir élaboré un discours sur elle-même qui n'entre plus en totalité dans celui de sa mère.

Son désir porté par sa réussite professionnelle, là où sa mère était en échec lui coûte.

L'indépendance de ce désir est à ce prix, celui de devoir compter désormais sur un désir propre dont une partie échappe, et s'il garantit le statut de sujet par sa présence, rien de l'Autre ne le garantit aujourd'hui.

Au moment où d'autres jeunes s'agitent dans et hors de ce bureau, elle fixe longuement son interlocuteur silencieuse, s'isole du brouhaha et rajoute : « - c'est dur de vouloir faire pour soi-même en venant ici »

Saphia qui ne voulait pas grandir pour protéger sa mère, a quitté en grande partie la place étroite qui lui était réservée. Elle le dit dans un regard qui tient de l'invocation, un regard hérité des appels au regard, à la voix, et au discours de sa mère.

4.4.4 Accompagner

Quels que soient nos arguments, quelles que soient les réponses violentes de la réalité sociale, quels que soient les échecs, le sentiment d'être nul comme reste voire, de ne pas exister, et quels que soient les propos des adultes, les adolescentes en très grandes difficultés ne vont que très rarement consulter. Aller consulter c'est déjà être entré dans un langage où le symbole répond au réel, et c'est aussi sortir du tout imaginaire. La souffrance, ses injonctions et celles des adultes ne suffisent pas à inaugurer une démarche.

La nécessité impérieuse de la rencontre avec un sujet réel de la demande pour transformer la demande émanant du besoin en demande d'amour, et créer le cycle de la demande où le sujet advient, mène les jeunes à confronter leur demande et malaise aux personnes qui les accompagnent au quotidien.

Il y a à retrouver les dimensions du réel pour en faire séparation, coupure, tant pour s'appuyer sur des images premières à l'origine d'un sujet nommé et introduit dans le langage, que pour exister dans le discours présent où s'abrite la place du sujet de la parole et du désir qui la soutient.

La captation par l'attachement à la mère dans une sphère du registre imaginaire conduit au heurt dans une demande de l'ordre d'une détresse du sujet qui en appelle à la transformation de sa demande par le désir, comme regard qui protège du réel, et comme espace et respiration d'un discours où le sujet n'est plus confondu et appendu à l'objet.

L'adolescente en difficulté doit trouver les moyens de se déloger de cette place où elle est assignée, celle du reste de la division du sujet, celle d'un manque souvent dénié. Il s'agit pour ces adolescentes de trouver une place dans l'exercice d'un discours possible capable de la métaphore, qui sépare signifiant et signifié et introduit la place du désir entre énoncé et énonciation.

4.4.5 Accompagner le mouvement régrédient

Tout ceci est à aller chercher dans un temps logique, temps primordial qui participe au quotidien de l'adolescent. Il y aura à aller chercher et conquérir ces opérations premières dans un mouvement que nous avons qualifié de régrédient.

Le temps de retrouver le temps de sa propre division comme sujet est nécessaire.

Souvent, l'adolescente ne sort plus, abandonne ses projets sociaux et cherche le point de rencontre qui la projettera dans le sentiment d'exister.

Ce temps en décalage aux temps sociaux de l'adolescence, formations, sorties, rencontres amoureuses, projets, interroge le conflit mère-fille auquel une réponse a été apportée par un déplacement qu'est le placement après des tentatives de dialogue.

Le sujet en difficulté de devenir, sujet de la parole adolescente, se cherche dans son accès au langage. En effet, il y a là la place donnée à ce sujet par l'autre.

L'accompagnement doit autoriser ce temps de recherche comme un temps régrédient, en ce qui l'autorise à rejoindre le socle de la parole qui sera les fondations d'une parole adolescente.

Ce temps-là est une étape logique de cette division synchronique du sujet de la parole que souligne J. Lacan. La part infantile des comportements qui réfèrent à des relations archaïques toujours présentes, n'est pas souvent pour l'adolescente en difficulté une régression historique qui semble vouloir ne pas quitter les intérêts de ces relations, mais la réorganisation de sa place à partir d'un moment fondateur de la perte.

4.4.6 Accompagner le sentiment de la perte

La perte, comme la castration ne se décrète pas, pas plus qu'elle ne s'accompagne, elle est de fait. Le sentiment de drame et de division peut s'entendre et s'accompagner.

De l'image première, complète, ouverte sur le réel comme objet impossible de la mère, le voile du regard désirant de l'adulte éloigne de ce réel et renvoie comme reste l'objet a, le reste de la division du sujet.

Cette capacité à manquer, à entrer dans la dialectique de la castration (perte d'un objet symbolique par un sujet réel) par le désir qui trouve sa place dans le discours dès la première demande, confère une place possible au sujet.

Pour les jeunes dont nous parlons il s'agit de repérer la place qui leur est réservée dans le regard et le discours des parents.

Cette place du reste d'une opération subjective qui n'a pas pu s'effectuer en relation avec la mère ou les parents, place impossible, les jeunes cherchent à la faire céder par le voile d'un regard investi et du discours qui reconnaît.

L'adolescence est ici un discours propre qui se cherche par le regard et le discours de l'autre.

Accepter et recevoir ce discours en construction, c'est en accepter les lentes progressions de la recherche du réel de la mère, pour accéder à la capacité de voiler une place impossible et d'accéder à la perte inhérente à l'élaboration du sujet du discours.

Cette perte se dit et s'échange dans ces petits moments de la réalité quotidienne. Elle se dit à demi-mots et à « mi-dire »²⁵².

La perte dramatique de soi : « je suis dégun..., ma mère ne voit pas moi..., je ne suis pas une merde... »

La perte, de l'unité avec l'autre, vers soi : « c'est dur de vouloir faire pour soi-même ..., j'ai compris que ma mère ne changera pas »

Ce sont des instants d'appels fugaces, toujours présents, et émergents dans la vie quotidienne comme l'invocation de l'air de Barberine dans le quatrième acte des Noces de Figaro, de Mozart. Elle cherche une épingle perdue, celle qui scellait le message de sa maîtresse dont elle était porteuse. Cet air reste en suspens, la perte réfère au manque lequel ne connaît d'extinction.

Le drame, pour les jeunes, vient se loger là, dans un discours que rien ne vient constituer et sceller que rien ne vient réparer quand il demeure inopérant, et qui attend la restauration d'un regard comme voile séparant d'un drame réel. Barberine perd l'objet, qui fait tenir les mots du message, objet qu'elle devait ramener comme preuve d'une parole échangée. Existe-t-il une preuve de la réception réussie des mots adressés ? Barberine chante la perte, celle de l'objet qui fait lien entre l'adresse et la réponse, l'invocation paraît sans fin à l'image des invocations des jeunes.

²⁵² Expression de Lacan, une vérité ne révélera pas de ces échanges.

Le risque est grand dans la dimension d'accompagnement éducatif de renvoyer, sous un prétexte légitime d'aide, l'adolescent à ce qu'il veut changer dans la manière dont il se présente, pris dans le discours d'une Autre mère, d'un Autre éducateur.

Quand les passages à l'acte, les échecs et les ruptures prennent le devant de la scène, des demandes de limites, de normalisations, de corrections ou de réparations des personnes se font pressantes dans la recherche de solutions rapides. Ainsi les jeunes se présentent convaincues d'un projet supposé familial ou éducatif, un énoncé rassurant souvent rééducatif, qui occulte une souffrance profonde de n'être plus ou pas ou bien trop, le projet désirant d'un autre. La position du sujet parlant adolescent au regard de ceux qui occupent son monde, sera le repère d'un accompagnement qui se rend au point nodal où nous convoque la souffrance de sujet en difficulté de subjectivation.

Le sentiment de perte accompagné conduira à un discours propre où le discours de l'autre protège et peut ne plus garantir la parole du sujet. L'inscription de la perte dans un discours propre déplace le lieu de la perte qu'endossent les jeunes. Dans ce déplacement par le discours, les gestes et décisions éducatives sont alors décentrées pour faire place à la vision du sujet divisé sur lui-même. L'éloignement d'une vision « orthopédique » fait la place à un projet comme sujet de la parole qui peut anticiper alors une participation sociale attendue.

La durée sera importante, une durée d'accompagnement avant-projet, le temps que les demandes immédiates dans l'acte dévoilent une demande propre pour exister hors de la sphère maternelle.

Il faut avoir perdu par le langage, et le désir qui y mène, pour pouvoir dire la perte et les pertes de l'histoire personnelle. Une ébauche de représentation de cette perte s'entend souvent sous la forme de la négation « j'ai une famille moi, qu'est-ce que vous croyez ... je n'ai pas besoin de vous ». Cette phrase fut prononcée au moment où aucun recours n'était possible avec cette famille, au moment où cette jeune s'imaginait une place possible dans le désir de sa mère.

La place dans le désir de l'autre doit être déjà élaborée par les pertes successives de l'image que nomme la mère, et par les mots dérivés de l'incomplétude du sujet pour pouvoir prononcer un discours propre sur ce qui est perdu.

La double peine pour les jeunes que nous accueillons, consiste à ne pas pouvoir suffisamment utiliser ce lieu perdu du langage blessé pour dire la perte.

CONCLUSION

La réalité quotidienne porte en elle une part de réel. Elle le présentifie là où la demande butte de ne pas pouvoir quitter le besoin. A ce point carrefour les jeunes adressent à une mère toute imaginaire, un appel au regard désirant qui protège l'enfant d'un réel trop proche et transforme la demande, puis autorise l'entrée dans le langage par une parole reconnue. En effet, « Voir » une partie de son image réelle, non réfléchie par le désir de la mère, occulte la vision de la part de souffrance d'un langage blessé qui ne peut dire, faute de subir pour partie la perte de la métaphore.

Dans « L'après coup du stade du miroir », l'adolescente cherche au-delà d'une défaillance de la spécularisation le déplacement d'une mère imaginaire pour s'en libérer, et créer un espace possible entre réel et imaginaire, vers une mère symbolique.

L'absence de spécularisation expose à un réel que ne métaphorise pas par la parole le parent, souvent ni pour lui, ni pour sa fille. L'adolescente prend alors la place qui occulte ce réel, le comble, comme reste d'un raté de l'opération de la division subjective des parents.

La négociation adolescente devient négociation d'une place possible dans le regard et discours de l'autre, un véritable travail de l'adolescence qui se donne les moyens de convoquer ces moments en se cognant au réel, celui de la mère, pour retrouver de manière ambivalente l'opération de la division qui lui donne une parole désirante.

Pour les adolescentes en souffrance, il faut sortir de l'écrasement de l'énoncé et de l'énonciation pour y distinguer son désir propre, accepter la perte de l'image et des mots, dans ce lieu où le désir creuse le sillon de l'altérité, lieu d'un autre entre-deux de l'adolescence réactualisé en écho aux difficultés de relations du jeune enfant à sa mère.

Le lieu du conflit de ces adolescentes est celui d'un temps qui se répète et qui semble ramener à cette même place, celle de la mère imaginaire. Ce temps les adolescentes cherchent à le solliciter dans des périodes régrédientes, véritables moments à défendre comme un retour mythique sur une perte où se construisent les effets de la division du langage. Des périodes pas obligatoirement dépressives dont les jeunes disent qu'elles ont été le temps nécessaire d'un réveil.

De ces places et moments les adolescentes convoquent le regard et la parole des adultes, la négociation d'une place nouvelle, dans le discours de la famille, et hors de la famille est en jeu. La distanciation du réel en dépend il s'agit de déplacer le point de souffrance vers un dire possible et le champ du symbolique.

L'écart entre l'imaginaire, (celui de soi adolescent et de la mère), et le réel, est ce que vise la psychanalyse qui y révèle la place du désir du sujet. Identifier le réel c'est aussi écouter le désir qui le voile, et trouver vide l'Autre « trésor des signifiants ».

La psychanalyse en ce qu'elle permet de repérer les places du sujet adolescent en souffrance, et les étapes qui font le sujet de la parole, répond à la demande première du transfert adolescent soit ; être parlant.

C'est dans la réalité du quotidien que cette demande se fait, le transfert ne choisit pas ses lieux, et les jeunes trouvent dans la réalité, la réassurance d'une preuve illusoire du réel, la mère parlée chez le psychologue en est déjà une autre. Elles convoquent l'adulte et sa parole au lieu réel et imaginaire de la séparation, un lieu où le besoin immédiat a à se transformer en demande au-delà de l'objet, soit en demande d'amour. Le psychanalyste dans la cité serait moins celui qui commente tout, que celui qui reste, parfois comme reste des opérations des adolescents au chevet de ceux-ci.

Aussi la culture psychanalytique participe de cet accompagnement, les déplacements psychiques de l'adolescence, les placements des jeunes, la place de ceux-ci dans le discours des familles et des mères demandent à être entendus comme déplacements des opérations ratés de la subjectivation. La demande d'accompagnement éducatif, quasi systématique malgré les apparences, par les jeunes en grandes difficultés, ne peut être entendue qu'à se soutenir de cette culture qui cherche la parole du sujet. Le chemin qui accompagne l'adolescent par les opérations de la division, puis de la castration est long, et la demande de réparation ne peut être comblée. L'investissement de l'adulte qui protège du réel et divise de soi, sera une condition de l'effectuation de ces opérations adolescentes.

L'adolescence ne peut exister qu'à être un discours reconnu et assumé. L'adolescence est un discours en construction ...la terminer c'est prononcer un discours propre.

Bibliographie :

- Ainchhorn A. « Jeunes en souffrance », Champ Social Editions 1951/ 1987 ;
- Aulagnier P. « *La violence de l'interprétation* » P.U.F. 1975 /2001
- Assoun P.-L. « *le regard et la voix* » T1 et T2, Anthropos 1995
- Assoun P.-L. « *Le transfert* », Anthropos 2007.
- Benhaïm M. et Rassial J.J. « *De l'infantile au juvénile.* », Erès, le Bachelier, 2006.
- Benhaïm M. « la folie des mères » Imago 1992.
- Benhaïm M. « *L'ambivalence de la mère* », Erès 2001.
- Benhaïm M. « *Vivre est plus difficile que survivre 2* » ou « *le clinicien face aux impasses de l'insertion sociale* », in « *Clinique psychanalytique de l'exclusion*» Dunod, Paris, 2012 ;
- Benhaïm M. « *Le regard d'Elsa* » l'Harmattan, 2001.
- Barthes R. « *Journal de Deuil* », Fiction et Cie, Seuil, 2009.
- Canonge X. et Pedinielli J.L. « *le regard de travers. Adolescence et délinquance* », A.Colin Paris 2014.
- Chabert C., « *La jeune fille et le psychanalyste* », Editions Dunod, Paris, 2015.
- Castanet H., « *Le regard à la lettre* », Anthropos Paris 1996.
- Cohen C., « *La femme des origines, Images de la femme dans la préhistoire occidentale* », Belin Herscher 2006.
- Dayan M., « *le rêve nous pense-t-il ?* », Editions d'Ithaque Paris, 2010, et P.U.F. 2004.
- Delaroche P. « *L'adolescence. Enjeux cliniques et thérapeutiques* » A.Colin, 2007-12.
- Delaroche P. « *De l'amour de l'autre à l'amour de soi. Le narcissisme en psychanalyse* » Denoël Paris 1999.
- Dolto F. « *La genèse du sentiment maternel, éclairage psychanalytique de la fonction féminine* », in « *Au jeu du désir, essais cliniques* », Editions du Seuil, Seuil Paris 1981.
- Dolto F. « *l'image inconsciente du corps* », Editions du Seuil, 1984.
- Dolto F. et Nasio J.-D « *L'enfant du miroir* ». Petite bibliothèque Payot, 1987/1992/2002.
- Dor J. « *introduction à la lecture de Lacan* », *L'inconscient structuré comme un langage, La structure du sujet.* Editions Denoël, 1985 /1992 / 2002.
- Douville O. « *de l'exil à l'exil intérieur* », in « *Clinique psychanalytique de l'exclusion*» Dunod, Paris, 2012 ;
- Douville O., « *Les figures de l'autre* », Dunod, Paris, 2014.
- Dupeu J.M., « *Un travail de culture* » P.U.F. 2010. Freud S. (1895), « *Esquisse d'une psychologie scientifique* », dans « *La naissance de la psychanalyse* », PUF Paris 2009.
- Freud S. (1899-1900), « *Sur la psychologie des processus de rêve* » chapitre VII, in « *L'interprétation du rêve* », Œuvres complètes, Tome IV, P.U.F. 2003 ;

- Freud S. (1905-1920), « *Trois essais sur la théorie sexuelle* », in Œuvres complètes Tome VI, P.U.F. 2009.
- Freud S. (1907), « *Le délire et les rêves dans la Gradiva de W.Jensen* » Œuvres complètes Tome VIII, PUF 2007.
- Freud S. (1910), « *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* » in œuvres complètes, Tome X, P.U.F. 2009.
- Freud S. (1910), « *Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa* » in Œuvres complètes, Tome X, P.U.F. 2009.
- Freud S. (1912), « *Sur la dynamique du transfert* », in Œuvres complètes, Tome XI, P.U.F. 2005.
- Freud S. (1913-14), « *Pour introduire le narcissisme* », in Œuvres complètes, Tome XII, P.U.F. 2005.
- Freud S. (1914), « *Préface à l'ordure dans les mœurs, les usages, les croyances et le droit coutumier des peuples de John Gregory Bourke* », in Œuvres complètes, Tome XII, P.U.F. 2005.
- Freud S. (1914), « *Remémoration, répétition et perlaboration* », in Œuvres complètes, Tome XII, P.U.F. 2005.
- Freud S. (1914), « *Remarques sur l'amour de transfert* », in Œuvres complètes, Tome XII, P.U.F. 2005.
- Freud S. (1915), « *Complément métapsychologique à la doctrine du rêve* », in Œuvres complètes, Tome XIII, P.U.F. 2015.
- Freud S. (1915), « *Deuil et mélancolie* », in Œuvres complètes, Tome XIII, P.U.F. 2015.
- Freud S. (1919), « *L'inquiétant* », in Œuvres complètes, Tome XV, P.U.F. 2012.
- Freud S. (1922), « *La tête de Méduse* », in Œuvres complètes, Tome XVI, P.U.F. 2010.
- Freud S. (1925), « *La négation* », in Œuvres complètes, Tome XVII, P.U.F. 1992.
- Freud S. (1925), « *Autoprésentation* », in Œuvres complètes, Tome XVII, P.U.F. 1992.
- Freud S. (1931), « *La sexualité féminine* », in Œuvres complètes, Tome XIX, P.U.F. 2004.
- Freud S. (1932), « *Nouvelles suites des leçons d'introduction à la psychanalyse. La féminité* », in Œuvres complètes, Tome XIX, P.U.F. 2004.
- Freud S. (1939), « *L'homme Moïse et la religion monothéiste* », in Œuvres complètes, Tome XX, P.U.F. 2010.
- Grunberger B. « *Preliminaire à une étude topique du narcissisme* », Revue Française de Psychanalyse, Paris 1927.
- Gutton P. « *Le pubertaire* », P.U.F. 1991-2013.
- Gutton P. « *Le pubertaire savant* » Monographie 2008, L'esprit du temps in revue « *Adolescence* »
- Gutton P. « *Adolescents* », PUF édition numérisée. 2015.
- Gutton P. « *Adolescence et Djihadisme* », L'Esprit du temps, 2015.
- Green A. « *Du signe au discours* », Ithaque, paris 2011.
- Green A. « *Narcissisme de vie, narcissisme de mort* », Paris, Les éditions de minuit, 1983-2007.
- Green A. « *Le discours vivant* », Paris P.U.F. 1973 / 2004.
- Juffé M. sous la direction de, « *Expériences de la perte* », PUF, Paris 2005.

- Kestemberg E. « *L'adolescence à vif* », P.U.F. 2007-2012.
- Klein M. « *L'importance de la formation du symbolique dans la formation du moi* » (1930), in « *essais de psychanalyse* », Payot, Paris, 1972.
- Klein M. « *Le complexe d'Œdipe éclairé par les angoisses précoces* » (1945), in « *essais de psychanalyse* », Payot, Paris, 1972.
- Kohut H., « *Le soi* », le fil rouge P.U.F., 1974/2014.
- Lacadée Ph., « *l'éveil et l'exil* », Psyché, Editions Nouvelles Cécile Defaut, Nantes, 2007.
- Lacan J. (1938), « *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu* », in « *Autres écrits* » éditions du Seuil, Paris, 2001.
- Lacan J. (1949), « *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique* », « *in Ecrits I* », Editions du Seuil, Paris, 1966.
- Lacan J. (1945) « *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée* », « *in Ecrits I* », Editions du Seuil, Paris, 1966.
- Lacan J. (1953-1954) « *les écrits techniques de Freud* », Livre I, Editions du Seuil, 1975.
- Lacan J. (1954), « *Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Veirneinung » de Freud* », « *in Ecrits I* », Editions du Seuil, Paris, 1966.
- Lacan J. (1956), « *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose* », « *in Ecrits II* », Editions du seuil, 1966 ;
- Lacan J. (1956-57), Séminaire IV, « *La relation d'objet* » Seuil 1994
- Lacan J. (1957), « *l'instance de la lettre dans l'inconscient* » dans « *Ecrits I* », Editions du Seuil, 1966-99.
- Lacan J. (1957-58), Séminaire V, « *Les formations de l'inconscient* »
- Lacan J. (1958), « *La direction de la cure* », in *Ecrits II*, Editions du seuil. 1966.
- Lacan J. (1958-59), Séminaire VI, « *Le désir et son interprétation* », Edition de La Martinière, et le Champ freudien, 2013 ;
- Lacan J. (1959-60), Séminaire VII, « *L'éthique de la psychanalyse* » Seuil 1986.
- Lacan J. (1960), « *Remarque sur le rapport de Daniel Lagache. Psychanalyse et structure de la personnalité* » et « *La métaphore du sujet* », « *in Ecrits II* », Editions du seuil. 1966.
- Lacan J. (1960-61), Séminaire VIII, « *Le transfert* », Seuil 2001.
- Lacan J. (1962-63), Séminaire X, « *L'angoisse* » seuil 1994.
- Lacan J. (1964), Séminaire XI, « *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* » Seuil 1994
- Lacan j. (1969-70), Séminaire XVII, « *L'envers de la psychanalyse* », Seuil 1991.
- Laplanche J. et Pontalis J.B. « *Fantasmes originaire, fantasme des origines, origine du fantasme* » Pluriel, Hachette paris 1985.
- Lauru D. sous la direction de, « *Le transfert adolescent ?* », Toulouse, ERES, « *Le Bachelier* », 2002.
- Lebrun J.-P., « *Un monde sans limite* », Erès 1997/2011. Toulouse.

Leclaire S. « *Psychanalyser* » Seuil 1968.

Leclaire S. « *Démasquer el réel* » Seuil 1971.

Leclaire S. « *Rompre les charmes* », Editions du Seuil, 1999.

Legendre P. « *Dieu au miroir* » étude sur l'institution des images. Fayard, 1994.

Lesourd S. « *Adolescences... rencontre du féminin* » Toulouse Erès 2002.

Lesourd S. « *Comment taire le sujet ?, Des discours aux parlottes libérales* » Erès 2006.

Mâle P. « *La crise juvénile* », Œuvres complètes, Tome 1, Paris, Payot, 1982.

Melman C., « *L'homme sans gravité* », Editions Denoël, 2002/2005.

Melot M. « *Une brève histoire de l'image* », Editions J.-C. Behar, Paris, 2007.

Merleau-Ponty M. « *L'œil et l'esprit* », Gallimard 1964.

Merot P., « *Dieu la mère* », Le fil rouge, P.U.F. Paris 2014.

Miller P. « *Métabolisation psychique du corps dans la théorie de P. Aulagnier.* », Article, L'esprit du temps.

Minazzoli A. « *L'homme sans image* » P.U.F. 1996.

Nasio J.D. « *Les yeux de Laure. Nous sommes tous fous dans un recoin de notre vie* » Désir-Payot, 1987-2009.

Ong W.J. « *Oralité et écriture* » Les Belles Lettres 2014.

Ouvry O. « *le passage adolescent* », document de synthèse de l'activité scientifique en vue de l'obtention de l'habilitation à diriger des recherches.

Ovide. « *Les métamorphoses, livre III* », Les belles lettres, Paris, 1966.

Pommier G. (2004) « *Qu'est-ce que le réel ?* » Erès 2014.

Pontalis J.B. « *Entre le rêve et la douleur* », Gallimard 1977 ;

Pontalis J.B. « *perdre de vue* », Gallimard 1988.

Porge E., « *Se compter trois* », Editions Erès, Toulouse 1989.

Quignard P., « *Mourir de penser* », Grasset Paris 2014.

Rassial J.J. (1990) « *L'adolescent et le psychanalyste* » Payot Paris 2009.

Rassial J.J. (1996) « *Le passage adolescent* » Erès Toulouse 2010.

Rassial J.J. (sous la direction de) « *Sortir : L'opération adolescente* » Erès 2000.

Rassial J.J. « *Le sujet en état limite* » L'espace analytique, Denoël, 1999.

Sami-Ali, « *Corps réel, Corps imaginaire* », Dunod, Paris, 2007.

Sauret M.-J., « *L'effet révolutionnaire du symptôme* », Editions Erès, Ramonville saint-Agne, 2008.

Thibierge S., « *Le nom, l'image, l'objet* », image du corps et reconnaissance. P.U.F. Paris 2011.

Vasse D., « *Le poids du réel, la souffrance* », Seuil, Paris, 1983/2008.

Winnicott D.W. « *Le bébé et sa mère* », Editions Payot, Paris, 1992.

Winnicott D.W. « *De la pédiatrie à la psychanalyse* »

Winnicott D.W. « *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques* », Gallimard 1989.

Dictionnaires :

Assoun P.-L., « Dictionnaire des œuvres psychanalytiques », Paris P.U.F. 2009.

Chemama R. et Vandermersch B., « Dictionnaire de la psychanalyse », Larousse 2009

Laplanche J. et Pontalis J.B., « Vocabulaire de la psychanalyse », sous le direction de D. Lagache, P.U.F. Paris 1967/1976.

Roudinesco E. et Plon M., « Dictionnaire de la psychanalyse », Fayard, 1997/2000/2006/2011.

Articles :

Bégoïn-Guignard, « *Adolescence de la féminité* », in Philippe Gutton, Sexualités, Editions GREUPP « Adolescence », 1997.

Belamich Garance et Costantino Charlotte, « *Il y a tant à perdre à l'adolescence ! Fonction de la remémoration dans le processus de renoncement* », Cliniques 2012/2 N° 4.

Benhaim Michèle, « *L'a-llusion. Il était perdu mais ne le savait pas...* », Figures de la psychanalyse 2011/2 (n° 22).

Benhaim Michèle, « *Hippolyte : une figure contemporaine* », Figures de la psychanalyse 2013/1 (n° 25).

Benhaïm M. « *Trois occurrences schématiques de dysfonctionnement de la fonction première du signifiant.* » Article.

Benhaïm M. « *Winnicott, l'Autre et la théorie de l'esprit.* » Article.

Berger A.E. « *Dernières nouvelles d'Echo* », Article in littérature, n° 102, 1996.

Blos P., « *Adolescence et second processus d'individuation* », paru dans :psychoanalytic Study of the child,1967.Traduction F. Ladame et M. Perret-Captipovic. BSF.

Douville O., « *Avant le transfert, le contact* », in Didier Lauru, *Le transfert adolescent ?*, ERES « Le Bachelier », 2002

Genet S. « *L'aliénation dans l'enseignement de J. Lacan* », Article in Tracés, revue de sciences humaines (en ligne) 2008.

Gutton Philippe, « *Du mal en adolescence* », Topique, 2005/2 n° 91

Gutton Philippe, « *La situation anthropologique fondamentale de l'adolescence* », Adolescence, 2014/1 T.32 n° 1

Gutton Philippe, « *L'autre humain adulte pour l'adolescence* », Adolescence, 2013/4 T.31 n° 4.

Gutton Philippe, « *Archaiques ?* », in Alain Braconnier, *Bébés-ados : à corps et à cri*, ERES « Le Carnet psy », 2008 Adolescence, 2013/4 T.31 n° 4,

Ladame François, « *Adolescence dépressive, pathologie du narcissisme et échecs thérapeutiques* », in Philippe Gutton, *Affliction*, Editions GREUPP « Adolescence », 1999

Laufer Moses et Laufer Egle, « *Dépression d'objet, dépression sans objet* », in Philippe Gutton, *Affliction*, Editions GREUPP « Adolescence », 1999

Laufer Moses, « *Perte d'objet et deuil à l'adolescence* », in Philippe Gutton, *Affliction*, Editions GREUPP « Adolescence », 1999

Miller P., « *Métabolisation psychiques du corps dans la théorie de Piera Aulagnier* », *L'esprit du Temps*.

Pardo Éléonore, « *Le regard médusé* », *Recherches en psychanalyse* 2010/1 (n° 9)

Rassial Jean-Jacques et Benhaïm Michèle, « *No future. Grammaire du sujet postmoderne* », *Cliniques méditerranéennes* 2009/2 (n° 80)

Rassial J.J., « *Défaillance du père ou défaut du maître* » en ligne, intervention au séminaire de psychiatrie et psychothérapie et culture(s).

Sauverzac J.F. « *Sur les origines du réel chez Lacan* », Article in *Cliniques méditerranéennes*.

Stitou Rajaa, « *Épreuve de l'exil et blessures de la langue* », *Cahiers de psychologie clinique*, 2002/1 n° 18.

Stitou Rajaa, « *L'exil fondateur et ses résonances contemporaines* », *Cliniques méditerranéennes*, 2006/1 no 73.

Stitou Rajaa, « *Le nom à l'épreuve de la naturalisation* », *Cliniques méditerranéennes*, 2001/2 no 64.

Stitou Rajaa et Gori Roland, « *Argument. L'intraduisible, la langue et le lien social* », *Cliniques méditerranéennes*, 2014/2 n° 90.

Vives J.M., Caroline Audemar, « *Le petit garçon qui parlait d'une voix sourde. Improvisation maternelle et naissance du sujet* », *Dialogue* 2003/1 (no 159).

Vives J.M., « *L'avocation mélancolique* », *Cliniques méditerranéennes* 2006/1 (N°7).

Vives J.M., « *Une approche de la dynamique de l'illusion dans la cure : La question du transfert* », *Champ psy* 2007/2 (n° 46).

Index des schémas et illustrations:

Schéma de la division du sujet	p. 39
Le schéma scopique annoté par J. Dor	p. 61
La réalité est marginale	p. 85
Schéma du voile	p. 88
Structure du schéma R, J. Dor	p. 92
Le schéma R	p. 93
Le schéma L	p. 135
Tableau (les trois temps)	p. 140
Le schéma I	p. 153
Les 4 discours	p. 158
Place dans les 4 discours	p. 196
Le graphe du désir	p. 199
Le graphe du désir	p. 202
Schéma synchronique de la dialectique du désir	p. 205

ANNEXES :

Les jeunes au courant de mon écrit les concernant ont souhaité que figure leur prénom, je les en remercie et je note devant leur absence d'hésitation l'importance de conserver intégralement ce prénom qui répond de soi.

Alicia A Benmouni
02/09/1995

À Marseille

je désigne Alicia Benmouni née
le 02/09/1995 épouse M. Laferrière
Philippe a consenti mon prénom
dans le cadre de son travail écrit
universitaire (thèse).

Benmouni

J'autorise Mr CAESTROPAT PHILIPPE à citer mon
Prénom Pour son écrit universitaire.

RAHOU SAHRA


À MARSEILLE le 18 novembre 2015